Nous sommes entrés dans la Phase planétaire de la civilisation. Des liens d'interdépendance se sont tissés entre l'humanité et la Terre, jusqu'à former une seule communauté de destin : ce proto-pays surplombant appelé ici Terrelande. En ce XXIe siècle tourmenté, le drame de l'évolution sociale va se jouer sur une scène mondiale, face à de nombreux périls, qui pourraient donner raison à ceux qui présagent un avenir des plus sombres.

Et pourtant, une Grande transition vers une civilisation planétaire où nous mènerions des vies plus riches dans un environnement sain est encore possible. Mais comment ? Quelles formes de conscience et d'action collective peuvent-elles nous réorienter vers un tel avenir ? Qui mènera la marche ? À quoi pourrait ressembler ce nouveau monde ?

Voyage pour Terrelande propose des réponses, en expliquant le moment de l'histoire du monde dans lequel nous nous trouvons et les défis qu'il implique, en soulignant le rôle déterminant que devra jouer un mouvement citoyen mondial pour faire advenir les transformations nécessaires, et en esquissant la civilisation florissante qui pourrait nous attendre de l'autre côté de la Grande transition.

Nous sommes à un tournant : notre odyssée vers un monde différent a déjà commencé, mais la destination finale dépend de choix et de luttes encore à venir. Avant tout, nous devons commencer par empêcher d'advenir les futurs terrifiants que nous craignons. Mais notre véritable tâche est de faire naître cette Terrelande plus belle que nous et nos descendants méritons.

VOYAGE POUR TERRELANDE

PAUL RASKIN

VOYAGE POUR TERRELANDE

La Grande Transition vers une Civilisation Planétaire

PAUL RASKIN

VOYAGE POUR TERRELANDE

La Grande Transition vers une Civilisation Planétaire

PAUL RASKIN

Traduction de Olivier Petitjean

Tellus Institute
2 Garden Street
Cambridge, Massachusetts 02138
États-Unis
www.tellus.org

Traduction de *Jouney to Earthland: The Great Transition to Planetary Civilization*. Boston: Tellus Institute, 2016.

ISBN: 978-0-9978376-4-3

Aux « gardiens des visions » – à ceux qui hier ont défriché le chemin vers un monde enfin entier, aux multitudes qui arpentent ce chemin aujourd'hui, et aux voyageurs de demain qui entreverront peut-être la destination finale.

TABLE DES MATIÈRES



PRÉFACE DE L'AUTEUR

Pour paraphraser Ray Bradbury, je n'écris pas pour décrire l'avenir, mais pour empêcher qu'il n'advienne. Scrutant chacun notre boule de cristal personnelle, vous et moi voyons peut-être des mondes futurs très différents, mais nous pouvons au moins nous accorder sur ce point : il y a beaucoup de choses que nous devons empêcher. Aucun examen sincère des perspectives globales pour ce siècle ne saurait faire l'impasse sur, entre autres fâcheux auspices, le changement climatique, les polarisations culturelles, la volatilité économique, l'épuisement des ressources ou encore les disparités sociales. Que ces menaces ne fassent que nous préoccuper vaguement ou bien qu'elles nous donnent le sentiment d'être piégés dans une poudrière sur le point d'exploser, la question de l'avenir exige une réponse.

Certaines des histoires les plus importantes pour une époque donnée ne sont jamais écrites : celles des futurs qui auraient pu advenir et qui ont été évités. Au cours de mon existence, le monde a échappé à des mégatonnes de bombes et à d'épouvantables tyrans. En bien des sens, ce furent des années tragiques de cruauté génocidaire, de Guerre froide flirtant avec l'annihilation, et de marche au pas cadencé vers l'écocide. Il n'en reste pas moins que les choses auraient pu être

bien pires si le fascisme avait triomphé, si la guerre nucléaire avait été déclenchée, ou si un mouvement environnementaliste n'avait pas émergé pour ralentir les rivières de poison. La civilisation a réussi à survivre et à poursuivre son chemin en titubant – mais pour arriver où?

Désireux de contribuer à répondre à cette question, j'ai quitté le monde universitaire dans les années 1970 et lancé, avec un petit groupe de collègues partageant les mêmes dispositions, un institut dédié à une recherche rigoureuse au service d'un changement social progressiste. Tellus Institute a mené des milliers de projets dans le monde entier sur une grande variété de sujets liés à l'environnement, aux ressources et aux questions sociales. Mon propre travail a évolué de manière congruente avec les nouveaux défis d'un monde en transition rapide : énergie, eau, changement climatique, écosystèmes, durabilité, mondialisation, scénarios d'avenir.

En me confrontant ainsi à des problèmes toujours plus complexes et toujours plus interconnectés, mon point de vue s'est élargi et s'est approfondi. J'en suis venu à voir les changements inédits de ces dernières décennies comme les chapitres d'une histoire plus vaste – les signes discrets d'une seule et même transformation dans la manière dont le monde opère et dont la planète fonctionne. Regardant à travers leurs petites lorgnettes, les observateurs se sont concentrés sur des dimensions particulières de cette évolution holistique – la mondialisation économique, le changement climatique, la révolution informationnelle, le terrorisme transnational, le cosmopolitisme culturel, et ainsi de suite. Saturé de rapports spécialisés, le monde était en manque d'examens systémiques et de prospective panoptique.

En 1990, constatant ce déficit de cadres conceptuels d'ensemble, j'ai développé le projet PoleStar, qui consistait à imaginer et modéliser différents avenirs à long terme pour le système socio-écologique global. Ce travail a mené à la création d'un groupe international et interdisciplinaire, le Global Scenario Group (GSG) que j'ai cofondé en 1995, et au lancement d'un programme de recherches sur plusieurs années, qui m'a confirmé dans ma conviction qu'une transformation historique de notre monde était en cours. L'essence de cette « Phase planétaire de la civilisation » (le terme que nous avons choisi pour désigner l'époque qui émerge) est l'approfondissement de l'interdépendance entre l'humanité et la Terre jusqu'à former une seule et même communauté de destin. En se dénouant au cours de ce siècle, le drame de l'évolution socio-écologique se jouera à l'échelle globale, comme sphère enveloppante des crises et des luttes.

L'essai conclusif du GSG de 2002, intitulé *Great Transition: The Promise and Lure of the Times Ahead* (*La Grande transition: la promesse et les leurres des temps à venir)*, résumait ces idées et plaidait pour une profonde transformation de notre imaginaire du développement – en d'autres termes, de la signification même du progrès humain. Une Grande transition devait venir qui mettrait la solidarité, l'épanouissement et la résilience au cœur même de l'aventure humaine. Durant les années tumultueuses qui ont suivi la publication de cet essai, les connaissances scientifiques ont prospéré, la conscience a évolué, des événements étonnants et terribles sont survenus. Qui savait alors que nous aurions de puissants ordinateurs dans nos poches et des mégadonnées dans nos salons, des villes terrorisées et des guerres

horribles, des bulles financières et des grandes récessions, des printemps arabes suivis d'automnes amers, et des phénomènes climatiques qui semblent donner toujours raison aux prédictions les plus pessimistes et les plus extrêmes ?

Les principales leçons de *Great Transition* n'ont pourtant rien perdu de leur validité : le concept de la Phase planétaire, la montée des périls liés à la poursuite de la voie conventionnelle, le risque réel et croissant de la barbarisation, et la possibilité néanmoins d'un tournant vers un avenir d'existences plus riches, sur une planète en bonne santé. C'est parce que nous en savons plus qu'en 2002, y compris en ce qui concerne le besoin urgent, et toujours plus pressant, d'un changement systémique, que le moment de donner une suite à *Great Transition* était arrivé.

Sur la base de mes publications et interventions de la dernière décennie, *Voyage pour Terrelande* revisite et actualise le cadre conceptuel de la Grande transition, et revient de manière plus approfondie sur trois thèmes centraux. Tout d'abord, cet essai clarifie le sens de la conjoncture historique actuelle, en proposant l'idée de «Terrelande » ou pays-Terre pour caractériser l'embryon de communauté supranationale aujourd'hui à ses premiers balbutiements. Deuxièmement, il traite de la question cruciale de l'action collective, par laquelle un « mouvement citoyen mondial » large et pluraliste peut devenir l'acteur social clé pour mener à bien la transformation. Enfin, il propose la vision d'une civilisation résiliente, ce monde en puissance à l'autre extrémité de la Grande transition – pourvu que nous puissions ensemble prendre le gouvernail et naviguer de manière avisée les eaux turbulentes de ce siècle.

J'ai eu la chance que mon travail exige que je réfléchisse à la signification profonde de ce siècle fatidique. Ce *Voyage* est né de ces réflexions, à la fois essai, récit et manifeste, mêlant les genres pour persuader l'intelligence critique, stimuler l'imagination sociale et inspirer l'action collective. J'offre mes méditations au public à un moment critique : l'odyssée de la transition planétaire a commencé, mais la destination ultime dépend encore des décisions humaines et des luttes à venir. Notre première tâche est d'empêcher qu'adviennent les futurs que nous craignons. Mais survivre n'est pas suffisant : notre objectif ultime est d'aider à faire émerger cette Terrelande plus belle que nous et nos descendants méritons.

◇◇◇◇◇◇◇

PROLOGUE
EMBARQUÉS ENSEMBLE

Nous sommes embarqués ensemble pour une traversée précaire vers une terre inconnue et encore sans nom. Or même un chien errant, a remarqué Hannah Arendt, a de meilleures chances de survie si on lui donne un nom. De même, notre avenir global – l'endroit vers lequel nous nous dirigeons – a besoin d'une identité pour nous encourager à nous l'approprier et à en prendre soin. Une dénomination appropriée doit conjurer l'essence même de la chose : une communauté sans frontières tissant ensemble les destinées de toutes les créatures terrestres, vivantes ou encore à naître. Tel un pays de registre supérieur, cette formation émergente englobe tous les pays existants dans une sphère intégrale de terre, de mer et de ciel. Appelons ce proto-pays Terrelande.

Sans plan de vol ni destination claire, nous avançons à travers un blizzard d'incertitudes vers ce monde différent. Devant nous, la forme du nouvel ordre à venir n'est pas encore visible, tandis que l'ordre ancien, avec ses déceptions et ses consolations familières, s'évanouit derrière nous. La nostalgie de la terre ferme du passé persiste, mais il nous est impossible de revenir en arrière ou d'atterrir, coincés dans une machine qui ne peut qu'aller en avant, avec sur toutes ses portes

des signaux lumineux qui clignotent « Sans issue ».

À bord, des passagers pas très rassurés prennent conscience du dilemme existentiel dans lequel ils se trouvent. Ils demandent anxieusement où ils sont et où ils vont, mais l'équipage perplexe ne peut leur fournir que des informations éparses et des assurances peu convaincantes. Dans le cockpit, les pilotes insouciants jettent des regards intermittents sur leurs écrans de contrôle ou somnolent, attendant les instructions d'une tour de contrôle désemparée.

Ces circonstances éprouvantes provoquent tout l'arsenal des réponses psychologiques habituelles : le doux déni des périls, la recherche de distractions dans des amusements passagers ou des babioles, ou la quête de secours dans les fausses panacées du marché libre, de l'extase religieuse ou de la béatitude individuelle. Certaines âmes déprimées font face à leur triste sort les yeux ouverts mais, ne voyant aucun remède, détournent le regard et tombent dans un fatalisme désespéré. La plupart cherchent seulement à faire au mieux, gardant profil bas et espérant passer à travers.

Autant de réponses humaines et naturelles au fait de vivre dans une époque troublée et déconcertante. Pourtant, ni le déni, ni la distraction et ni le désespoir – les trois D de notre culture anxieuse – ne sont en mesure de nous apporter une lumière ou une solution. Entraînés à grande vitesse vers un avenir douteux, nous n'avons pas le luxe de simplement faire avec. Si nous n'étions que de simples passagers de cette expédition, son issue – Lumières ou barbarie – ne susciterait qu'un intérêt purement spéculatif. Le voyage finirait, et nous pourrions débarquer. Mais nous sommes davantage : nos manières d'être et d'agir fixent le cap et influencent la destination finale de

cette planète, notre seule patrie.

Sur ce chemin, l'indifférence et le quiétisme sont des choix, tout ayant que la conscience et l'action – des choix qui pèseront sur la destination finale. L'enjeu exige donc qu'on y prête une attention urgente. Nous sommes d'ailleurs de plus en plus nombreux à ouvrir les yeux et chercher des réponses. La question passive du passager – où allons-nous ? – n'a pas de réponse donnée convaincante. Nous posons donc à la place les questions essentielles de vision et d'intention du voyageur : où voulons-nous aller ? comment y arriver ?

La quête de sens et d'espérance dans la destinée de l'Homme constitue l'un des fondements de l'expérience humaine, la condition *sine qua non* d'une espèce qui se souvient et imagine, qui rêve et qui craint. Les mythologies de toutes les cultures sont pénétrées de fables providentielles, lesquelles expriment une recherche métaphysique de direction et de rédemption. Même si nos mentalités modernes soumettent l'imagination prophétique aux rigueurs du savoir séculaire, le désir persiste de récits convaincants quant à qui nous sommes, et qui nous pourrions devenir.

À tous les motifs qui naguère ont pu encourager la spéculation sur l'avenir – curiosité, prétention, anxiété, quête de sens – s'ajoute désormais un souci entièrement moderne : celui de transmettre un monde non diminué à notre postérité. Les perturbations de la biosphère que les générations récentes et actuelles ont provoquées, les seuils critiques dépassés, seront difficiles à réparer. Les antagonismes sociaux exacerbés peuvent se graver de manière indélébile dans la mémoire institutionnelle et culturelle. Les crises surviennent progressivement ou soudainement, mais elles durent longtemps. Pour peu que l'on écoute, on peut entendre les appels assourdis à la tempérance émanant

de tous les sans voix : ceux des petits-enfants à naître à leurs futurs grands-parents, ceux des exclus et des appauvris aux établis et aux privilégiés, ceux des créatures menacées à l'espèce humaine.

Voilà longtemps que le rêve d'une communauté mondiale heureuse hante l'imagination sociale, mais tout au long de notre histoire fracturée et sanglante, ce rêve est resté une utopie abstraite. Les prétendants se sont révélés incapables d'esquisser une stratégie pratique de transformation sociale et culturelle afin d'amener sur terre le château dans le ciel – du moins jusqu'à aujourd'hui. En ce vingt-et-unième siècle placé sous le signe de l'interdépendance, la vision cosmopolitique ne doit plus nous apparaître comme un idéal inatteignable, mais comme un impératif historique – et comme une opportunité sans précédent.

Immergés dans les turbulences d'un monde en transition, nous avons du mal à discerner la dynamique plus vaste qui unifie et donne sens aux changements extraordinaires qui surviennent autour de nous, tout comme les créatures marines sont incapables de percevoir l'océan immense et tourbillonnant dans lequel elles évoluent. Heureusement (ou malheureusement pour eux), nous ne sommes pas des poissons. Le voyage vers Terrelande a commencé, rompant la continuité historique, affaiblissant les anciennes structures sociales et assouplissant les contraintes culturelles, ce qui élargit en retour l'espace pour les choix et la liberté des hommes.

En ce moment décisif, l'action collective peut faire une différence révolutionnaire dans la quête d'une civilisation planétaire conviviale et résiliente. Quelque part devant nous, à peine perceptible à travers le brouillard et le tumulte, il y a une terre de sept océans, sept continents

et sept milliards d'êtres humains, avec sept merveilles où que l'on tourne les yeux, une terre où les vies sont riches et la nature parfumée. En pleine dérive vers l'abysse, nous avons encore la possibilité de donner un coup de barre, et de gagner ce monde.

◇◇◇◇◇◇◇

PREMIÈRE PARTIE
DÉPART : DANS LE MAELSTROM

Notre voyage commence par le sentiment troublant de vivre une époque dangereuse et charnière. Tous les chambardements et les bouleversements auxquels nous sommes confrontés sont les douleurs de naissance de l'entité globale que nous appelons ici Terrelande. Nous pouvons observer sa forme embryonnaire et spéculer sur son apparence ultime, mais nous ne pouvons pas prédire quelle sorte de créature va naître, seulement que nous avons devant nous une longue épreuve de douleurs de croissance. Beaucoup dépend de nous, les gardiens de son avenir, confrontés au devoir de trouver de nouvelles réponses à des questions fondamentales : qui sommes-nous ? comment devrions-nous vivre ? quelle Terrelande ?

Le long prélude

Sortie du cosmos

Le sujet principal de cet essai est la signification du présent et l'anatomie du futur, pas celles du passé. Pourtant, pour mieux juger d'où nous sommes et où nous pourrions aller, mieux vaut commencer par faire une pause et nous souvenir d'où nous avons été. Après tout,

Janus, le dieu de la transition, regarde à la fois devant et derrière lui. Nous devons aussi garder à l'esprit qu'aujourd'hui est un seuil mouvant où hier rencontre demain.

Du point de vue le plus large possible, la transformation actuellement en cours sur la planète Terre peut être considérée comme la scène la plus récente d'un vaste spectacle d'émergence cosmique. La perspective cosmologique nous emmène au-delà de la sphère de la vie quotidienne et même au-delà du domaine plus large de l'histoire humaine. Elle nous offre un point de vue extérieur pour méditer nos dilemmes contemporains. En nous rappelant où nous nous situons dans l'immensité de l'espace, les éternités du temps et l'évolution majestueuse de l'existence, ce panorama immense suscite un sentiment d'admiration respectueuse et d'humilité, et excite notre détermination à renouveler la vigueur de notre précieux îlot de vie. Ces réflexions mettent en lumière le défi transcendant auquel nous sommes confronté: celui de trouver notre chemin vers un nouvel ordre de complexité dans notre petit coin de l'univers, vers une société globale florissante et résiliente.[1]

L'histoire du cosmos commence il y a presque 14 milliards d'années avec l'éruption colossale d'énergie appelée le Big bang. Émergeant du chaos primitif de cet événement prodigieux, des structures se sont consolidées les unes après les autres, chacune introduisant une nouvelle couche de complexité au grand développement de l'être : quarks et particules fondamentales se sont formés dans un chaudron de rayonnement énergétique dès la première fraction de seconde ; des atomes simples se sont stabilisés après environ 300 000 années avec le refroidissement de l'univers; des galaxies se sont

constituées autour d'asymétries nées du hasard dans la distribution de la matière, donnant ensuite naissance aux étoiles et aux planètes ; et il y a environ 3,8 milliards d'années, la vie a fait son apparition sur la Terre, ouvrant un nouveau chapitre de l'histoire de l'univers.

L'évolution biologique a été une aventure merveilleuse de ténacité et d'inventivité, traversée d'épisodes titanesques d'extinction et de prolifération. Dans la plénitude du temps de l'évolution, des créatures dotées de cervelles sont apparues, jouissant d'une capacité accrue de repousser le danger et d'assurer leur alimentation. Finalement, nos petits ancêtres mammifères sont entrés en scène, personnages mineurs s'agitant de manière discrète au milieu de leurs contemporains plus gros et plus intelligents du Mésozoïque. D'une manière ou d'une autre, ils sont parvenus à trouver leurs niches durant les longs règnes des trilobites, des poissons et des reptiles. Sur le papier, la probabilité de survie de ces premiers mammifères n'était sans doute pas élevée, et les chances de gagner le gros lot dans la loterie de l'évolution, infimes.

Tout a changé il y a quelque 65 millions d'années lorsque la Terre est entrée en collision avec une énorme astéroïde, la journée la plus cataclysmique qu'ait jamais connue notre planète. Ce *deus ex machina* venu de l'espace, de dix kilomètres de large, l'a frappée avec la force d'un milliard d'Hiroshima, modifiant abruptement le décor, le scénario et la distribution du grand théâtre de l'histoire naturelle. Son impact a provoqué d'immenses nuages de poussière qui ont bloqué la lumière solaire et détruit la vie végétale. L'acte de décès des impérieux dinosaures (et des trois quarts des espèces d'alors) a été une formidable opportunité pour nos ancêtres à poil, qui se sont régalés des insectes et des escargots qui florissaient parmi les détritus massifs de cette

hécatombe.

À l'aube de l'ère Cénozoïque, être un mammifère et de petite taille était des avantages adaptatifs considérables. En se multipliant et en se diversifiant, ils ont peuplé la classe *Mammalia* d'innombrables et multiformes variétés d'animaux au sang chaud et respirant par les poumons. L'étendue de cette diversité, allant de baleines aussi grandes que des goélettes jusqu'à des chauve-souris bourdon pas plus grandes qu'un petit doigt, se donne encore à voir dans les environ cinq milliers d'espèces mammifères qui continuent aujourd'hui à s'accrocher aux habitats restants que leur réserve notre planète écologiquement appauvrie.

Le second Big bang

Une lignée inhabituellement adroite – celle des primates – se révéla décisive, donnant naissance aux hominidés, les premiers mammifères bipèdes utilisant des outils. Ces créatures futées et sociales ont pris la voie rapide de l'évolution sans jamais regarder en arrière. L'avènement de la conscience humaine marque à la fois une culmination et un commencement : l'apogée de l'évolution biologique et la pierre angulaire de l'évolution sociale.

L'apparition de la culture humaine a mis en route un second Big bang en termes de génération de nouvelles formes d'existence au sein de l'univers connu. L'évolution culturelle (par exemple la technologie, les structures sociales, les rituels et les symboles) est entrée dans un pas-de-deux avec l'évolution physique et cognitive. Une sélection favorisant la production d'outils, le langage et la coopération sociale a produit des êtres d'une ingéniosité et d'une adaptabilité sans

précédent. À chaque étape, l'héritage accumulé d'idées, d'institutions, d'inventions et d'artefacts a constitué un tremplin pour l'accélération du changement social, laissant derrière elle les processus plus graduels de l'évolution biologique et géophysique. Le pouvoir de la culture de façonner et contrôler l'environnement a libéré l'humanité de sa dépendance envers des niches écologiques étroites, permettant à des comportement préprogrammés congénitalement de laisser place à des formes plus malléables et historiquement construites de conduite et d'association.

En trois millions d'années, une simple seconde à l'échelle du temps géologique, la sentience primitive des premiers humains a évolué jusqu'à devenir la conscience plus haute de nos premiers ancêtres anatomiquement modernes, il y a quelque 200 000 ans. Une créature était née dotée du pouvoir impressionnant – et du lourd fardeau – de l'introspection et de la raison. Ce fut un moment lumineux et décisif dans la longue saga de l'émanation cosmique ; lorsqu'il donna naissance à un primate capable de contempler le mystère de l'existence, l'univers s'illumina à lui-même.

L'émergence des êtres humains modernes, derniers survivants des hominidés, ajouta au tableau du développement universel le phénomène nouveau de l'histoire humaine, et avec lui un genre qualitativement différent de transition : le passage d'une époque historique à une autre. Les plus profondes de ces transformations sociales furent des « grandes transitions » modifiant la matrice socio-culturelle dans son intégralité, donnant naissance à de nouvelles relations entre les gens et entre la société et la nature. Durant ces épisodes, des processus de changement se renforçant eux-mêmes ont fait sentir leurs effets à travers de multiples

dimensions – technologie, consciences et institutions – affaiblissant les structures de régulation et les normes sociales en vigueur.

Bien sûr, les sociétés n'ont pas toujours survécu à ces ruptures systémiques ; de fait, la plupart des civilisations du passé ont décliné et disparu, spectacles d'effondrement qui redeviennent objet de fascination en notre époque de vulnérabilité. Mais en se fissurant, l'ordre qui disparaît abrite la gestation de la société qui lui succédera, mettant en marche une dynamique nouvelle d'évolution sociale. À travers les mécanismes de la conquête et de l'assimilation, le changement rayonne progressivement depuis les centres d'innovation, même si les époques révolues peuvent perdurer longtemps dans les endroits éloignés physiquement ou culturellement isolés. Le monde à multiples couches que nous connaissons aujourd'hui superpose ses dynamiques globales à une mosaïque de cultures modernes et pré-modernes, si ce n'est de survivances de l'Âge de pierre.

Évidemment, le cours de l'histoire ne peut pas être organisé proprement à la manière des fresques des manuels scolaires, avec des traits nets délimitant des époques bien définies. L'histoire réelle est un processus complexe et irrégulier, conditionné par des facteurs locaux spécifiques, par le hasard, la chance et le vouloir humain. Divers critères de périodisation, comme le régime politique dominant, la technologie centrale ou le mode de production, offrent chacun des aperçus complémentaires, qui ne sont pourtant que des vérités partielles. Notre perception du changement social dépend en outre du grain de la lunette historique à travers laquelle nous l'observons. Se concentrer sur des résolutions spatiales plus fines et des périodes plus courtes offre davantage de détail ; élever la perspective permet de mettre en relief les processus plus longs et à plus grande échelle.

Macro-ruptures

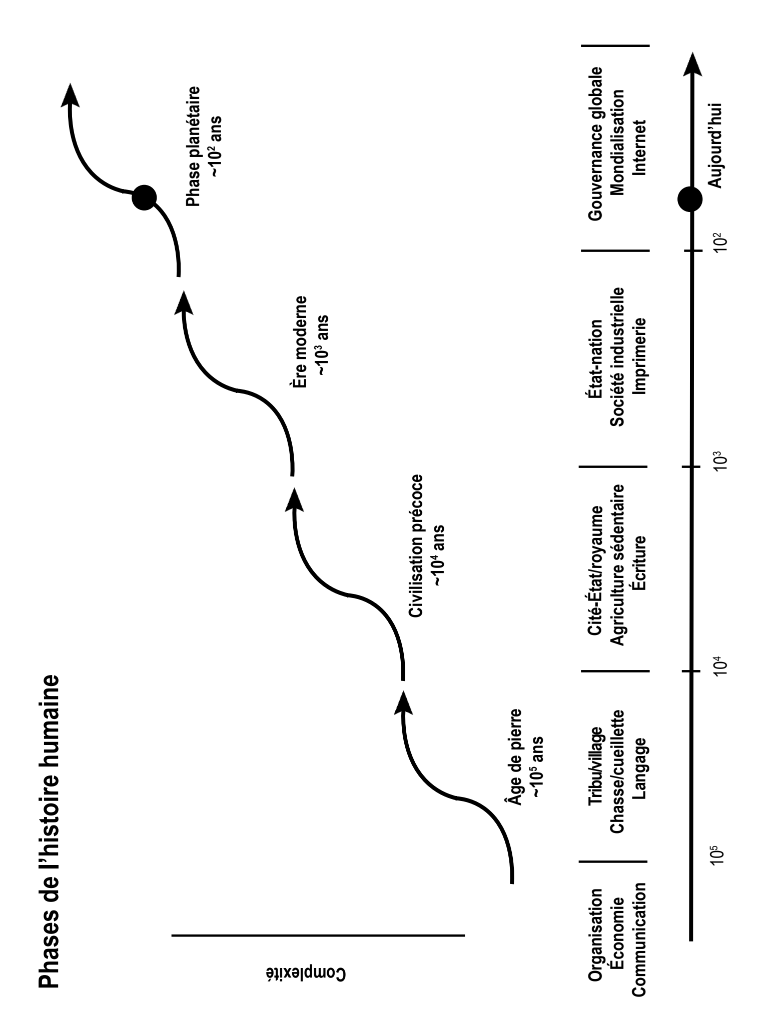
Cette perspective longue sur les contours généraux de l'expérience humaine met en lumière deux macro-transformations radicales. La première est survenue il y a environ 10 000 ans, lorsque la culture de l'Âge de pierre a donné naissance à la Civilisation précoce. La seconde a vu la Civilisation précoce céder la place à l'Ère moderne au cours du dernier millénaire.[2]

Aujourd'hui, l'Ère moderne à son tour est confrontée à une profonde crise structurelle du fait de ses contradictions et de ses limitations : une croissance infinie sur une planète finie, la fragmentation politique dans un monde interdépendant, le fossé qui s'élargit entre les privilégiés et les exclus, et une culture étouffante de consumérisme. Notre époque est celle où une modernité épuisée se retire des planches. Une troisième macro-rupture au sein de la condition humaine est en cours, avec des implications aussi profondes que les grandes transformations précédentes. L'histoire est entrée dans la *Phase planétaire de la civilisation.*

Si l'on considère les grandes lignes de changement entre les époques de l'Âge de pierre, de la Civilisation précoce, de l'Ère moderne et de la Phase planétaire, on observe une tendance générale de la société à se faire plus extensive et plus élaborée. La complexité sociétale (le nombre de variables nécessaires pour décrire rôles et relations, et le degré de connectivité) augmente au fil de ces transitions. Chaque phase émergente absorbe et transforme ses antécédentes, en leur ajoutant de nouveaux attributs, une plus

grande complexité et de nouvelles dynamiques (voir la figure ci-dessous). L'unité caractéristique de l'organisation sociale passe du très local au global, superposant de nouvelles formes aux formes existantes. La base économique passe de la chasse et la cueillette de l'Âge de pierre au commerce extrêmement diversifié et globalisé de notre siècle. Les innovations de communication – le langage, l'écriture, l'imprimerie et les technologies de l'information – amènent progressivement avec elles des modes plus puissants d'interaction sociale.

La complexification et l'élargissement de la société accélère également le rythme de l'évolution sociale. De même que le changement historique s'effectue plus rapidement que le changement biologique (et beaucoup plus rapidement que le changement géologique), de même, l'histoire elle-même s'accélère. Les chiffres le suggèrent : l'Âge de pierre a perduré pendant environ 100 000 ans, la Civilisation précoce à peu près 10 000 ans, et l'Ère moderne, en train de s'achever, a commencé à émerger il y a un millier d'années. Si la Phase planétaire s'étendait sur une centaine d'années, cela ne ferait que confirmer cette séquence de durées exponentiellement décroissantes. Que cette tendance de long terme à l'accélération ne soit qu'une coïncidence ou qu'elle révèle un principe historique sous-jacent, il n'en demeure pas mois que le tourbillon du changement souffle actuellement autour de nous avec une urgence inédite.



La Phase planétaire

Une formation unitaire

Un extra-terrestre, observant les événements sur la troisième planète après le soleil, ne manquerait pas de remarquer avec étonnement l'accès rapide à une position dominante d'une unique espèce de bipèdes. En un bref instant du temps historique, l'humanité est devenue une force géologique. Son empreinte écologique naguère minime s'étend désormais à l'échelle de la planète. Nous sommes sur le seuil d'une ère nouvelle, et son trait caractéristique est que le globe lui-même est devenu le lieu et l'échelle de l'évolution sociale et de ses formes rivales de conscience.

Devant nos yeux, le monde devient de plus en plus complexe, dans un brouillard de changements sociaux et environnementaux. Presque tout – biens, argent, personnes, information, idées, conflit, pathogènes, effluents – circule en spirale autour de la planète, toujours plus loin et toujours plus vite. Plusieurs fils entretissés de connectivité s'allongent, se renforcent et s'épaississent, formant la ligature d'un système socio-écologique intégré.

Dénié, salué ou redouté, un événement d'une importance fondamentale est en cours, qui transforme irrévocablement nos vies et la planète. Jusqu'ici, le monde pouvait plausiblement être décrit comme un ensemble d'entités semi-autonomes – États, écosystèmes, cultures, territoires – sujettes à des interactions externes. Désormais, alors que se forme un système d'ordre supérieur et que des processus à l'échelle globale influencent de plus en plus le fonctionnement et la stabilité des sous-systèmes, ce partitionnement réductionniste devient inexact et trompeur.

Le système global en cristallisation intègre des sous-systèmes différenciés (économique, environnemental, technologique, culturel et politique) qui interagissent entre eux. Les entreprises multinationales ont tissé des toiles gigantesques de centres de production et de canaux de distribution, déversé des rivières de capitaux internationaux, et inventé une gamme déconcertante d'instruments financiers pour leurs investissements spéculatifs. La transformation humaine de la nature atteint l'échelle de la biosphère – la fine écorce planétaire qui soutient toute forme de vie. La révolution des technologies de l'information et de la communication a comprimé les distances culturelles et physiques, pénétrant les sociétés les plus éloignées et étendant réseaux et communautés transfrontaliers. Les États ont créé de nouvelles structures internationales de dialogue (et à l'occasion de gouvernance), dont le nombre et la diversité reflète la prolifération des défis auxquels nous sommes confrontés. La porosité des frontières géographiques et culturelles traditionnelles engendrent de nouvelles fissures de conflit entre États puissants et avec des acteurs non étatiques.

La Phase planétaire mêle les gens et les lieux en un seul système global et une seule destinée partagée. Les observateurs mettent en avant différents éléments – l'économie, les grandes entreprises, le changement climatique, la santé, la technologie, le terrorisme, la société civile, la gouvernance, la culture – tous spécifiés par le qualificatif « global ». Regardant à travers leurs lunettes de spécialistes, les économistes voient la « mondialisation », les experts en technologie mettent le doigt sur la connectivité numérique, les environnementalistes insistent sur la transformation de la nature par l'activité humaine, et les géologues annoncent l'arrivée de l'Anthropocène, une nouvelle

ère géologique. Les intellectuels hétérodoxes suggèrent d'autres sobriquets, comme l'Éconocène dominé par la fausse idéologie de l'économie néoclassique, ou le Capitalocène défini par les rapports de production et de pouvoir capitalistes.[3] Dans le même temps, des philosophes et des théologiens visionnaires identifient des signes de l'émergence d'un ethos global, tandis que les tenants de la Realpolitik ne voient que chocs entre civilisations et grandes puissances.

Chacune de ces ouvertures sur la condition humaine met en lumière un certain aspect, certes essentiel, d'un tout socio-écologique. Cependant, plutôt que des phénomènes indépendants, ces aspects sont en réalité les manifestations variées d'un processus de transformation unitaire. La Phase planétaire dote le vieil adage de la théorie des systèmes – le tout est plus que la somme de ses parties – d'un nouveau sens : quelque chose de fondamentalement nouveau est apparu à la surface de la Terre. Le système global et ses composants s'informent les uns les autres dans une danse complexe et réciproque qui change à la fois le tout et ses parties.

Le changement climatique global, causé par une infinité d'actions localisées, affecte et modifie en retour les systèmes hydrologiques, les écosystèmes et les microclimats locaux. Le World Wide Web branche les individus sur un flux culturel intercontinental depuis les grands villes jusqu'aux villages isolés, secouant les valeurs et les cultures traditionnelles. Des mécanismes supranationaux de gouvernance priment sur les prérogatives des États souverains. Le globalisation économique se soumet, et occasionnellement bouleverse, les marchés nationaux et locaux. Les populations pauvres du monde, inondées d'images de richesse, demandent justice et cherchent à accéder aux

pays prospères, tandis que le désespoir, la colère et les déplacements forcés alimentent la globalisation du terrorisme.

Cette montée en puissance de l'interconnectivité dans l'espace tangible des institutions trouve un écho dans l'espace subjectif de la conscience humaine. L'émergence de la Phase planétaire suscite des réponses contradictoires, certains célébrant cette interdépendance accrue et d'autres tentant d'y résister. L'antagonisme enver l'intrusion cosmopolitique prend de nombreux visages : le fondamentalisme, le chauvinisme, l'isolationnisme, l'opposition à la mondialisation. Ces puissantes forces centrifuges pourraient très bien l'emporter.

Pourtant, au moment même où ces réactions prennent de l'ampleur et distillent leur venin, une force centripète tout aussi puissante est à l'œuvre : l'élargissement du projet humain requiert un élargissement équivalent de l'identité humaine. Les destinées entretissées des gens, des générations et de toutes les créatures nous poussent à ouvrir grand les bras pour embrasser de manière empathique tout l'espace, le temps et le monde naturel. La Phase planétaire a ouvert les vannes d'une puissante dialectique de l'ordre et du chaos qui nous entraîne à la fois vers des futurs fragmentés ou intégraux. Le défi fondamental du voyage qui nous attend est de savoir comment naviguer ces vigoureux contre-courants pour atteindre une Terrelande civilisée.

Esquisses

La Phase planétaire n'arrive sans s'être annoncée. Les tentacules de la connectivité ont commencé à s'étendre dès les premières migrations de l'humanité hors d'Afrique, dans sa longue marche vers les confins de la Terre. Millénaire après millénaire, les échanges

humains ont franchi les continents et les océans. Les routes commerciales anciennes transportaient personnes, produits et idées sur des distances immenses ; les conquêtes des empires ont subjugué la plus grande partie du monde connu; et les grands voyages d'exploration ont tissé les premiers filaments de la toile qui finirait par couvrir la planète tout entière.

Tels furent les précurseurs antiques. La Phase planétaire est cependant la progéniture directe de l'Ère moderne. La modernité a sapé l'autorité de la sagesse reçue et la stabilité du traditionalisme, et donné un coup d'accélérateur dans la course vers la constitution d'un système-monde. Elle a injecté dans le royaume des idées des concepts aussi radicaux que ceux de progrès, de raison, de démocratie, de droits individuels, et d'état de droit. Elle a provoqué des révolutions dans le domaine de la science et de la technologie qui ont considérablement amélioré la compréhension et la maîtrise de la nature par l'homme. Les économies capitalistes, avec pour moteur la recherche du profit, ont libéré un formidable potentiel humain d'innovation et d'entreprenariat, qui a mené à une expansion de la production à des niveaux inégalés. Le vrombissement de la Révolution industrielle a lâché la bride à un raz-de-marée auparavant inimaginable d'acquisition et d'accumulation, de croissance et de colonisation.

Malgré toute la richesse créée et toute l'ignorance combattue, ces siècles de « destruction créative » ont aussi amené une souffrance humaine indicible et une dévastation environnementale sans précédent. L'expansion inéluctable du capitalisme a attiré les sociétés traditionnelles aux limites de sa périphérie sans cesse en recul dans sa toile de relations économiques, ou bien les a réduites au statut de colonies des empires

commerciaux. À mesure que les révolutions scientifiques, religieuses et sociétales s'étendaient et gagnaient en puissance, elles ont rencontré de vigoureuses résistances à la frontière mouvante entre mentalités modernistes et traditionnalistes – une fissure culturelle qui continue à traverser aujourd'hui, toujours aussi morcelée, la planète. Sur une autre ligne de fracture encore – celle entre l'humanité et la nature -, le système moderne, avec sa faim insatiable de terres et de ressources minérales, a tiré le maximum des bontés de la nature. Ses yeux rivés sur le taux de profit sont restés aveugles aux coûts cachés qui s'accumulaient, hors des livres de comptes, sous la forme d'appauvrissement social et de dégradation écologique.

À mesure que le monde se remplissait de gens et de produits, les signes précurseurs de la Phase planétaire se sont succédés de manière plus fréquente et plus intense. Le XXe siècle s'est ouvert par un boom du commerce international, préfigurant la grande mondialisation par laquelle il s'achèverait, mais ce commerce est vite tombé victime de l'enfer nationaliste de deux guerres mondiales. Les Nations unies ont émergé de ces cendres pour assurer la paix pour « nous, le peuple » (ou du moins c'est ce qu'espéraient leurs fondateurs visionnaires), et la Déclaration universelle des droits humains de 1948 a sonné le ralliement d'un ethos supranational de dignité et de liberté, de droits garantis à toute personne du simple fait qu'elle est une personne.

Dans le même temps, l'exploitation des hommes et des femmes et de la nature a suscité des campagnes populaires pour la justice et pour l'environnement, précurseurs des mouvements contemporains de la société civile. Mais ces campagnes n'ont réussi à limiter que les abus les plus scandaleux aux dépens des vulnérables et des subordonnés.

La résistance à l'industrialisme a culminé dans les révoltes politiques et contre-culturelles des années 1960. Un esprit cosmopolite s'est nourri des images de notre planète bleue sans frontières, fragile joyau flottant dans les ténèbres infinies, transmises par la navette spatiale Apollo. Au même moment, pourtant, la Guerre froide et la prolifération des armes atomiques nourrissaient la crainte terrible d'une apocalypse globale.

Dès les années 1980, les signaux clairs et insistants d'une transformation globale étaient visibles dans tous les domaines de l'activité humaine. Les préoccupations environnementales passaient du local au niveau global, de la pollution de l'air et de l'eau à la déstabilisation de l'écosphère. La surexploitation des ressources naturelles a suscité une prise de conscience des limites prochaines des ressources en pétrole, en eau et en terres arables. La mobilité des populations et la dissémination de pathogènes issus d'écosystèmes fragilisés ont entraîné de terribles épidémies. Les nouvelles technologies de communication ont lié individus et organisations dans un entrelacement qui globalisait les biens tout autant que les maux - réseaux sociaux et circuits criminels, développement économique et volatilité financière, collaboration scientifique et cyberterrorisme. Sur un autre front, l'Union soviétique et les expérimentations similaires ailleurs, asphyxiées par la bureaucratie et délégitimées par le Goulag, ont sonné le glas des rêves d'alternatives socialistes et démocratiques portés par le XXe siècle.

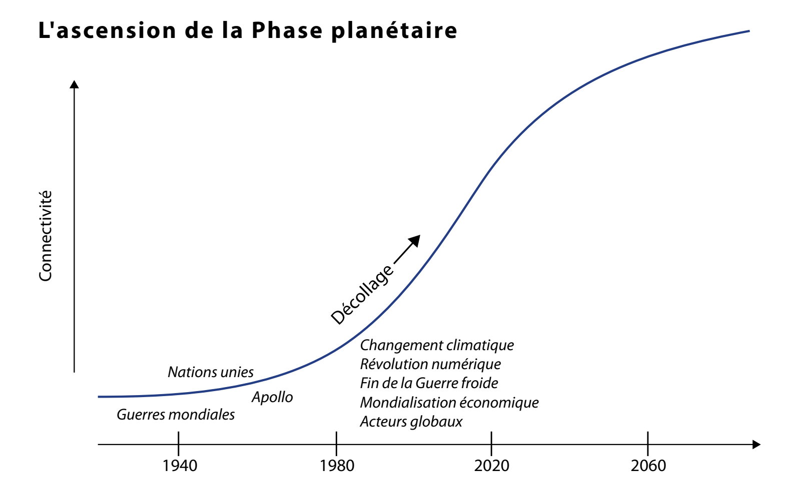
La marche du capitalisme vers l'hégémonie ne trouverait plus d'obstacle. Dans les halls du pouvoir et des universités, des louanges triomphantes décrétèrent la « fin de l'histoire », le monde ayant atteint un système auquel, ainsi que l'avait proclamé Margaret Thatcher, « il n'y a pas d'alternative ». (Dans les rues, pourtant, les manifestants affirmaient qu'« un autre monde est possible ».) Lorsque le XXe siècle a touché à sa fin, l'atmosphère était comme saturée par l'exubérance des marchés. Les riches devenaient encore plus riches et proliféraient dans de nouvelles poches de prospérité dans les pays du Sud ; le branchement du monde promettait une plus grande abondance encore ; et les multinationales traversaient la planète dans tous les sens, façonnant une économie globalisée à leur image. Parallèlement, des crises aigües étaient en train de germer, qui viendraient au premier plan avec le nouveau millénaire, démentant les illusions néolibérales.

Nous sommes en ce siècle face à un moment sans précédent d'incertitude et d'opportunité. Les développements inattendus se succèdent rapidement, se répercutant dans l'espace et perdurant dans le temps, affectant les coordonnées même de l'histoire. Le rythme accéléré du changement lie l'avenir plus étroitement au présent. L'attraction gravitationnelle de la connectivité réduit les dimensions de l'espace social, attirant lieux et individus éloignés dans l'orbite d'un système mondial intégré. Au plus profond, la Phase planétaire cultive la conscience de l'interdépendance des générations et des espèces, ainsi que du local et du global. Le « monde entier » devient l'échelle primordiale où s'affrontent les formes rivales de conscience qui détermineront si la Phase planétaire sera une époque d'évolution ou de dévolution sociale, de restauration ou de dégradation environnementale.

En aucun cas cette configuration globalisée n'abolit-elle les communautés et les nations, qui persistent comme niveaux vitaux

d'identité et de participation. La Terrelande forme plutôt comme un cercle extérieur, un lieu global de fait si ce n'est un « pays » de droit, le site de déploiement de grandes luttes culturelles et politiques. Quand bien même certains pays n'ont pas encore accompli leur révolution moderne, l'histoire avance à marche forcée par-delà la modernité. La Phase planétaire fait son apparition comme phénomène historique visible.

L'ascension de la Phase planétaire



Quelle que soit l'époque, le passage éphémère des affaires courantes obscurcit la vue et empêche d'apercevoir des développements historiques profonds, mais lents. Actuellement, les signaux et les divertissements incessants rendent la Grande histoire de notre temps particulièrement difficile à voir. Imaginons pourtant un journal – appelons le *Le Temps long* – qui ne sortirait qu'à de longues intervalles, par exemple chaque demi-siècle. Seules les nouvelles les plus significatives figureraient sur la couverture, tandis que les unes quotidiennes qui nous semblèrent naguère importantes seraient reléguées aux pages intérieures, si ce n'est au rang de petits détails sans importance oubliés de l'histoire. Le grand titre à la une de l'édition du millénaire pourrait très bien être : *Le monde entre dans la Phase planétaire de la civilisation.* La question qui nous occupe dans cet essai est la suivante : quelle pourrait bien être la une de l'édition de 2050 ?

Une époque de turbulences

À quoi ressemble aujourd'hui Terrelande ? Un visiteur perspicace, venu pour prendre la mesure de cette jeune nation, y trouverait beaucoup de choses à louer : une beauté et une abondance naturelles extraordinaires; une économie titanesque transmutant des montagnes de ressources naturelles en produits distribués sans interruption dans toutes les directions; des réussites scientifiques incomparables ; et des cultures aussi riches que diverses. Cependant, l'honnêteté obligerait aussi cet Alexis de Tocqueville de notre époque à cataloguer également une effrayant série de problèmes.

En tête de liste, il placerait ce défaut cardinal : Terrelande aborde les défis du XXIe siècle entravée par les idées et les institutions du XXe siècle. Des idéologies zombies – le chauvinisme territorial, le consumérisme débridé et l'illusion de la croissance infinie – habitent les cerveaux des vivants. Articuler des réponses cohérentes aux risques systémiques du changement climatique, de l'instabilité économique, des déplacements de populations ou du terrorisme global, pour ne citer que les plus emblématiques, est hors de portée d'un ordre politique myope et querelleur.

Cette disjonction entre les anciennes habitudes et les nouvelles réalités est une menace pour le bien de la planète, et pour la continuité de la civilisation elle-même. La stabilité et la prospérité de Terrelande, comme de n'importe quel autre pays, dépendent d'une gouvernance efficace, basée sur un régime politique éclairé. Cette base n'existe pas encore. Les conséquences qui en découlent – la pauvreté rampante, la dégradation de la nature, l'hostilité entre factions, l'absence d'autorité constitutionnelle légitime – évoquent l'image d'autres pays sans direction et dysfonctionnels. Pour le moment, Terrelande ressemble fort à un État failli.

Les attaques qui en résultent et menacent la bonne entente sont nombreuses. Notre économie cannibalistique creuse les fossés de classe et dévaste la nature, sapant la cohésion sociale comme l'intégrité de la biosphère. Hollywood et Madison Avenue diffusent de tous côtés des images inaccessibles d'opulence, secouant les cultures traditionnelles et nourrissant l'hostilité. Les masses déplacées cherchent à rejoindre les centres de prospérité, où les xénophobes attisent une réaction protectionniste. L'Internet tient lieu de centre commercial planétaire et de lubrifiant du consumérisme, mais aussi de scène de crime où des personnages malfaisants peuvent faire fructifier leurs commerces funestes. La lutte géopolitique pour le contrôle de ressources naturelles en diminution s'intensifie du fait de la demande des économies émergentes qui ont besoin de toujours plus d'énergie, de terres, de minerais et d'eau.

En comparaison avec les inégalités scandaleuses de revenus qui caractérisent Terrelande, une nation comme le Brésil, pourtant notoire pour ses disparités sociales, paraît relativement égalitaire. En bas de

la pyramide économique, 800 millions de personnes vivent dans une faim chronique, avec pour résultat de priver 161 millions d'enfants de leur avenir. Près de la moitié de la population mondiale subsiste avec moins de 5 dollars par jour, le revenu minimum raisonnable pour un niveau de vie adéquat. Au sommet, les 1% les plus fortunés disposent d'autant de richesses que les 99% restant tous ensemble – et 62 multi-milliardaires sont aussi riches que les 50% les plus pauvres de la planète.[4]

La transformation de la planète elle-même constitue la crise la plus aigue à laquelle est confrontée Terrelande. L'enjeu emblématique est celui du changement climatique, avec ses « vérités dérangeantes » : la grave menace d'impacts dévastateurs, le besoin d'une action massive et rapide, et le degré sans précédent de coopération internationale que celle-ci requiert. Un autre enjeu est celui du dépérissement des ressources biologiques – écosystèmes, habitats, espèces – victimes de la conversion des terres, de la surexploitation et, de plus en plus, du changement climatique. La toxification – le mélange toujours plus vaste de polluants chimiques injectés dans l'environnement – représente une troisième menace majeure. Lorsque nous n'étions que des Lilliputiens sur une planète immense, une civilisation qui dévastait son environnement ne mettait en danger qu'elle-même. Désormais, nous sommes des géants chaussés de bottes de la taille de planètes, piétinant les terres, pillant les mers, et modifiant la chimie de la biosphère.

Beaucoup d'attention et d'énergie ont déjà été accordés à ces maux globaux et à une myriade d'autres, mais beaucoup moins au bouleversement systémique qui les sous-tend et les relie tous. Pour

paraphraser une ancienne parabole, les experts mettent en avant différents membres de l'éléphant global, mais négligent d'appréhender la bête en elle-même. Le savoir qu'ils génèrent sur les jambes, la queue ou la trompe ne s'additionne pas pour dresser le portrait du pachyderme. De la même manière, les prescriptions politiques partielles et anodines peuvent certes remédier à tel ou tel symptôme de la maladie, mais ne s'attaquent pas à la pathologie sous-jacente, qui continue à empirer.

Née d'une crise systémique, la Phase planétaire exige une réponse systémique. Les effets de réverbération sont partout : le stress environnemental exacerbe la pauvreté et nourrit les conflits, menaçant la stabilité économique ; l'instabilité économique nuit aux efforts pour protéger la nature et réduire la pauvreté ; des déclassés désespérés contribuent à la dégradation de l'environnement et cherchent à rejoindre les pays riches, suscitant une réaction qui remet en cause la coopération géo-économique. Les pressions croissantes fragilisent la structure du système socio-écologique comme tel, et sa résilience – autrement dit sa capacité à se remettre d'une perturbation – s'en trouve compromise.

Dans ces conditions de vulnérabilité croissante, divers déclencheurs pourraient provoquer une crise générale et systémique. Un *réchauffement climatique abrupt*, par exemple, pourrait entraîner des pénuries alimentaires, une instabilité économique, des migrations de masse et des conflits. Une *pandémie*, répandue par les populations aisées mobiles et par les pauvres déracinés, pourrait se diffuser aux quatre coins de la Terre et submerger les institutions de santé. Le chaos créé par une *attaque terroriste à grande échelle* pourrait déchaîner un cycle dégénératif de violence et de désordre. Une *pénurie absolue d'une ressource vitale* comme l'eau, le pétrole ou les terres arables pourrait provoquer une réaction en chaîne comparable à un tsunami. L'*effondrement du système financier* global engendrerait par ricochet une cascade de bouleversements.[5]

Le monde est devenu un seul lieu interconnecté, mais pas encore une nation à part entière. Des années de déni et de dérive ont permis aux conditions préalables à un cataclysme de se renforcer. Il n'est pourtant pas trop tard pour se tourner vers des solutions systémiques. Nous avons à notre disposition une abondance de moyens pour transmuter nos risques communs en la poursuite d'objectifs communs; tous les jours, de nouvelles innovations font leur apparition. Pour faire pencher la courbe du développement vers une civilisation florissante, il faudra cependant une Grande transition qui nous ferait passer d'un monde d'étrangers à une communauté mondiale de citoyens. Parvenir à cette destination, latente dans l'évolution de la matrice historique, nécessitera une vision et une action collective audacieuses.

Demains

Scénarios divergents

Où va Terrelande ? La seule certitude que nous offre l'avenir est celle de la surprise, seul changement constant : l'indétermination et le dynamisme sont inscrits au cœur même du réel depuis le niveau quantique jusqu'à l'échelle globale. Les systèmes complexes peuvent franchir des seuils critiques d'instabilité, où les vieilles structures s'effritent et de nouvelles structures se forment, avec une incertitude inhérente quant au résultat final, sensible qu'il sont aux plus petites

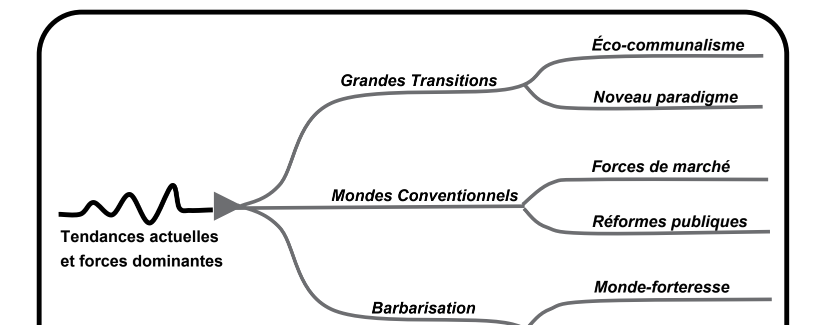
inflexions.

L'évolution sociale en particulier est un processus éminemment complexe, qui se tord et s'emmêle autour d'un arbre contorsionné de possibilités, dont les embranchements majeurs marquent la transformation d'une époque en une autre. La forme de la société qui nous succédera n'est pas prédéterminée – elle n'est pas non plus libre de contraintes. Comme l'a dit Marx, les gens font leur propre histoire, mais non pas comme ils le souhaiteraient. La nécessité historique pèse sur la liberté humaine, tandis que le jeu des intentions et des circonstances desserre les griffes de la nécessité, ouvrant une gamme de futurs possibles. La voie finalement suivie finit gravée dans la chronologie historique, tandis que les voies alternatives abandonnées sont oubliées, ou servent de pâture aux scénarios en « et si ? » de l'histoire contrefactuelle.

C'est pourquoi prédire la forme ultime du monde à la fin du XXIe siècle est une tâche impossible. Le destin de notre siècle inédit dépasse la portée de nos projections scientifiques et de nos prophéties sociales. Mais si la prétention prédictive doit être abandonnée, nous pouvons toujours néanmoins examiner les possibilités alternatives, non pas pour prévoir ce qui sera, mais pour envisager ce qui pourrait être. Les scénarios sont des prothèses pour l'imagination, donnant ampleur et spécificité à nos visions à long terme. Les visions les plus riches, lorsqu'elles influencent la conscience et l'action, insufflent une dimension téléologique dans la dynamique du changement social, poussant l'histoire vers les résultats les plus souhaitables.[6]

Une « taxonomie du futur » basique peut aider à organiser le foisonnement des embranchements possibles. Au niveau le plus

général, trois grandes voies se détachent de notre présent troublé vers un futur imaginé : les mondes d'ajustement graduel (*Mondes conventionnels*), les mondes de discontinuité catastrophique (*Barbarisation*) et les mondes de transformation progressiste (*Grandes transitions*). Cette triade archétypique – évolution, déclin et progression – traverse l'histoire des idées et trouve de nouvelles déclinaisons dans la littérature contemporaine consacrée à l'élaboration de scénarios. Afin de lui donner davantage de texture, nous enrichissons cette typologie en proposant deux variantes pour chaque catégorie, ainsi que le montre la figure ci-dessous.[7]



Les Mondes conventionnels incarnent une évolution sans rupture fondamentale par rapport au paradigme social dominant et à la structure du système mondial. Par delà les reculs épisodiques, les tendances actuelles – la mondialisation économique sous l'égide des multinationales, la diffusion des valeurs dominantes, et l'imitation par les pays pauvres des formes de production et de consommation des pays riches – persistent, et avec elles le modèle dominant. Inutile de préciser que l'on pourrait décliner d'innombrables variantes de ce scénario en ajustant nos hypothèses technologiques, environnementales ou géopolitiques. Pour souligner une divergence idéologique fondamentale au sein même de ce modèle dominant, nous distinguons deux sous-classes au sein des Mondes conventionnels. Les variantes basées sur les *Forces de marché* considèrent les marchés libres mondialisés et la dérégulation comme les moteurs primordiaux du développement. A contrario, les variantes basées sur les *Réformes publiques*, plutôt enracinées dans la sensibilité social-démocrate que dans le néolibéralisme, impliquent une action gouvernementale globale et coordonnée pour remodeler le capitalisme moderne de manière à combattre la pauvreté et épargner l'environnement.

Dans le même temps, cependant, les scénarios de Barbarisation, parents obscurs des Mondes conventionnels, sont tapis dans les ténèbres, se nourrissant des crises non résolues. Dans ces visions sombres, un déluge d'instabilité – polarisations sociales, conflits géopolitiques, dégradations environnementales, défaillances économiques, et la macro-crise dévastatrice du changement climatique– submerge les mécanismes correctifs des marchés libres et des politiques publiques. En résulte une crise globale systémique hors de contrôle, qui voit se dissoudre les normes de la civilisation. Ces avenirs barbarisés pourraient eux aussi prendre de nombreuses formes différentes, suffisantes pour inspirer des multitudes de romans et de scénarios apocalyptiques, mais deux types idéaux – le *Monde-forteresse* et la *Dislocation* – en résument les grandes orientations. Dans les variantes de Monde-forteresse, les élites se retirent dans des enclaves protégées, laissant à elle-même la majorité paupérisée, tandis que de puissantes forces globales se mobilisent pour imposer l'ordre et des contrôles environnementaux. Dans les variantes de Dislocation, les interventions autoritaires cohérentes de ce type n'ont pas lieu, ou sont inefficaces, le chaos s'intensifie, et les institutions s'effrondrent. Un nouvel âge de ténèbres s'installe.

Dans les scénarios de Grandes transitions, les redoutables exigences et les opportunités nouvelles de la Phase planétaire contribuent au développement d'aspirations plus éclairées. L'essor d'une nouvelle gamme de valeurs – la solidarité humaine, la qualité de vie, et une sensibilité écologique – vient contrebalancer la triade conventionnelle de l'individualisme, du consumérisme et de la domination de la nature. Cette transformation de la conscience sous-tend une transformation correspondante dans les institutions, au profit d'une gouvernance mondiale démocratique, d'économies centrées sur le bien-être de tous, et d'une protection efficace de l'environnement. Deux types de scénarios de Grande transition – l'Éco-communalisme et un Nouveau paradigme – reflètent une polarité cruciale au sein même de l'imaginaire radical contemporain.

L'*Éco-communalisme* renvoie au vigoureux localisme qui constitue un courant philosophique et politique très prégnant dans les sous-cultures des écologistes, des militants pour la justice sociale et des altermondialistes. À n'en pas douter, la vision promue par ce courant, faite de communautés autarciques et d'activités à petite échelle guidées

par une démocratie de proximité, constitue un élément essentiel de tout projet de Grande transition. De fait, c'est un des aspects proéminents de la « destination » que nous imaginons pour Terrelande dans la Partie III. Mais la sensibilité cosmopolitique qui embrasse l'identité et la citoyenneté globale comme désirables et nécessaires doit en constituer un aspect tout aussi important, en tant que fondation d'une véritable civilisation planétaire et contrepoint aux chauvinismes localistes. En tout état de cause, dans un monde de plus en plus interdépendant, il est difficile d'imaginer une trajectoire plausible vers une Terrelande intégralement éco-communale, si ce n'est en passant d'abord par le monde fragmenté de la Dislocation.

Le Nouveau paradigme – la vision de la Grande transition favorisée dans cet essai – imagine un monde à la fois pluriel et unifié. Il rejette la fausse dichotomie du communalisme « de bas en haut » et de la hiérarchie « de haut en bas », cherchant à les rendre compatibles et à les équilibrer l'un par l'autre. Il en appelle ainsi à la fois à préserver des lieux florissants dans un système de communautés emboîtées allant du local au global, et à une communauté citoyenne mondiale apportant une couche surplombante de communauté et d'identité. Plutôt que de se replier sur un localisme radical, ce type de Grande transition entend refaçonner et rediriger la substance de la civilisation planétaire. Naguère utopique, cette vision est désormais ancrée dans les conditions objectives de l'histoire, dans les destinées entrelacées des gens et de la Terre.

Protagonistes

La vertu des récits de l'avenir efficaces, qu'il s'agisse d'eschatologie religieuse ou de fiction spéculative, est d'inspirer ou de transporter. Des scénarios réalistes d'avenir doivent, quant à eux, persuader. La modélisation peut contribuer à préciser la *plausibilité technique* de différents scénarios en évaluant le réalisme des tendances socio-économiques sur lesquelles ils reposent à la lumière des contraintes en termes de ressources et d'environnement. C'est un exercice analytique laborieux, mais relativement clair. Échafauder une hypothèse tenable de *plausibilité sociale* est un défi plus sérieux, dans la mesure où cela requiert de formuler une « histoire de l'avenir » qui soit compatible avec les dynamiques émergentes de la société et avec le « bois tordu de l'humanité » avec lequel, déclarait Kant, il est impossible de faire quelque chose de droit.

L'étape cruciale est d'identifier les agents de changement qui feront advenir un scénario donné, les « acteurs du drame » qui pourront de manière plausible en faire progresser l'action.[8] Des protagonistes éminents occupent déjà le devant de la scène, tandis que d'autres montent silencieusement en puissance. Les acteurs dominants et familiers des Forces de marché – les entreprises multinationales et leurs alliés politiques – sont déjà ceux qui ont impulsé la première phase de la globalisation économique. La poids de ces mastodontes s'est accru parallèlement à la disparition des frontières, les plus grandes entreprises devenant des acteurs économiques plus puissants que bien des États.[9] Sans plan ou projet unifié, une architecture complexe de circuits de production, de marchés du travail et de flux de capitaux s'est constituée en structure agrégative, fruit d'innombrables décisions

d'entreprises sans lien les unes avec les autres. Le monde des multinationales, en quête permanente de profits dans le grand supermarché planétaire, consacrant des ressources considérables à s'acheter la complaisance des décideurs, continuerait à orienter notre développement dans un monde de Forces de marché.

Dans les variantes de Réformes publiques, des gouvernements revigorés mèneraient le bal, rectifiant les instabilités provoquées par notre dépendance excessive envers les mécanismes de marché. Des régulations, des incitations et des accords synchronisés au niveau global mettraient le capitalisme sous contrôle et orienteraient le développement vers un ensemble d'objectifs de soutenabilité sociale et environnementale. Les Nations unies deviendraient le pôle multilatéral chargé d'élaborer et mettre en œuvre ce New Deal global. Second acteur critique, la société civile – ensemble bigarré d'organisations et de mouvements – ferait pression sur les gouvernements pour qu'ils agissent, à travers leur expertise et leur lobbying, et à travers des manifestations si nécessaires.

Le scénario du Monde-forteresse conjure une nouvelle alliance globale – organisations militaires, associations commerciales, institutions multilatérales – soutenant un régime autoritaire qui imposerait un ordre rigoureux, en étroite collaboration avec les grandes entreprises. Dans le scénario de la Dislocation, les légions de la division – nationalistes macho, réseaux criminels gérant le bazar global, militants fondamentalistes et autre fournisseurs d'idéologies régressives et d'activités meurtrières – se multiplient dans les interstices de la société globale, se nourrissant de ses conflits et de ses crises. Ils contribuent à baisser le rideau sur la civilisation, au moins temporairement.

Aucun des principaux personnages qui s'activent aujourd'hui sur la scène globale ne sont des candidats convaincants pour devenir les pionniers de la Grande transition. De manières différentes, ils sont animés par des préoccupations trop étroites et des perspectives à trop courte vue pour être à la hauteur de la tâche. Ainsi, les Nations unies, dépendantes de la coopération d'États-membres réticents, ardents défenseurs de leurs propres intérêts nationaux, ne peuvent pas formuler une réponse adéquate à la crise et aux promesses de la Phase planétaire. La priorité des entreprises reste le taux d'enrichissement de leurs actionnaires, pas le bien commun. Et les organisations établies de la société civile, chacune à l'ouvrage sur son petit lopin de terre et en concurrence pour attirer l'argent des bailleurs, sont mal préparées pour le projet plus ambitieux de conceptualiser et faire advenir une transformation systémique cohérente.

Les mouvements de « transformation personnelle » proposent une alternative basée sur la fuite de la réalité et la dépolitisation à tous ceux qui ont été rendus désespérés par le défaut de leadership. Selon certains des gourous du New Age, la poursuite individuelle de sens et de consolation à travers des pratiques psychologiques et métaphysiques peut changer pour le mieux non seulement nos propres vies, mais également le monde dans lequel nous vivons. Certes, les voies alternatives vers la satisfaction et la paix spirituelle sont essentielles pour contrebalancer l'hégémonie du matérialisme. Mais le personnel et le politique ne peuvent pas être séparés, et la quête de solutions uniquement privées ne peut pas conduire, sans engagement et sans action, à des solutions collectives.

Qui parle pour Terrelande ?

Il n'y a rien d'étonnant à ce que les institutions bien ancrées de l'ordre établi – entreprises, gouvernements, grosses organisations de la société civile – ne se portent pas à l'avant-garde des efforts pour le dépasser. Profondément intéressées à maintenir le statu quo, elles sont trop timorées ou trop vénales pour s'attaquer à des problèmes sociaux et environnementaux structurels. Elles sont tout aussi inadaptées au rôle du révolutionnaire que ne l'aurait été l'aristocratie féodale pour mener la marche de la modernité. Pour trouver notre rôle principal, nous devons chercher ailleurs. Et l'histoire peut nous aider.

Dans les périodes de stabilité, les sociétés changent graduellement dans le cadre d'un système résilient de normes et de valeurs. Mais dans les périodes frappées par une crise systémique qui interrompt la continuité historique, tout change en même temps, et l'espace de choix et de liberté humaine s'étend. L'interrègne où la vieille société disparaît et où la nouvelle ne s'est pas encore cristallisée peut être une époque de grande confusion, de peur et de polarisation. La crise donne naissance à des groupes contre-hégémoniques, dont certains peuvent prendre leur essor pour devenir les fers de lance de la consolidation d'une nouvelle formation sociale. De fait, en l'absence de l'émergence de forces révolutionnaires de ce genre, la société qui a fait son temps peut s'effondrer et disparaître, comme cela est arrivé d'innombrables fois.

Par exemple, les castes de prêtres et de rois, progéniteurs des premières civilisations, sont nées des sociétés agricoles primitives qu'elles ont supplantées. Bien plus tard, les classes entrepreneuriales,

force motrice du capitalisme, ont germé dans les niches mercantiles du système féodal européen, qu'elles ont fini par enterrer. Plus récemment, les révoltes socialistes des deux siècles derniers exprimaient l'aspiration égalitaire d'une classe ouvrière désireuse de dépasser le système industriel qui lui avait donné naissance. Mais les précurseurs les plus significatifs, au regard de nos défis contemporains, sont peut-être les mouvements populaires qui les premiers ont contribué à forger les États-nations. Ils ont émergé comme forces modernisatrices du cœur même des sociétés archaïques pour surimposer des identités et des institutions nationales aux communautés existantes.

C'est désormais à notre tour de vivre dans l'interrègne entre le monde familier qui fut et un monde différent en gestation. La crise de la modernité est-elle en train de générer un protagoniste capable de catalyser le potentiel de progrès de notre époque ? Le trait caractéristique de la Phase planétaire – l'enchevêtrement de tout dans un proto-pays surplombant – suggère une réponse. Tout comme la modernité a donné naissance aux mouvements nationaux, la Phase planétaire est en attente d'un mouvement mondial : une prise de conscience culturelle et politique globale unie sous la bannière de Terrelande.

Dès lors, l'agent de changement naturel pour la Grande transition serait un *mouvement citoyen mondial*, un vaste soulèvement culturel et politique, capable de réorienter les politiques publiques, de dompter les multinationales et d'unifier la société civile. La scène mondiale contemporaine est encore vide de son acteur principal, mais sa venue se prépare dans cette planète bouillonnante de crises intenses et de consciences en transformation. On en trouve la préfiguration dans la

masse de personnes engagées luttant sur des milliers de fronts pour la justice, la paix et le respect de la nature.

Pour le moment cependant, sans mouvement systémique pour les unifier et les inspirer, ces militants en sont réduits à s'attaquer à des épiphénomènes plutôt qu'à leurs causes sous-jacentes. En l'absence de stratégie cohérente, la détérioration systémique se poursuit plus rapidement que les victoires fragmentaires obtenues. Épuisés et découragés, de nombreux militants renoncent, tandis qu'une nombre plus important encore de citoyens inquiets ne trouvent pas le moyen de faire face à une crise si amorphe et si écrasante. Un mouvement global, s'il voit jamais le jour, s'adresserait tout particulièrement à cette catégorie de citoyens impuissants – à leurs esprits avec sa perspective unificatrice, à leurs cœurs avec sa vision d'un monde meilleur, et à leurs pieds en leur offrant un cadre organisé d'action.

L'essor de la société civile au cours du dernier quart de siècle a ouvert la voie à une forme d'opposition plus globale – et en a montré la nécessité. Il est temps d'envisager les multiples problèmes auxquels nous sommes confrontés comme les manifestations d'une crise unique, et de comprendre ce faisant nos différentes luttes comme diverses tâches en vue d'une même projet. Nous ébaucherons les contours de ce mouvement pour Terrelande et les moyens de le cultiver plus loin dans cet essai. Tout d'abord, cependant, nous devons montrer que la « planétarisation de notre mouvement » n'est plus seulement un rêve abstrait, mais un projet bénéficiant d'un contexte historique propice.[10]

◇◇◇◇◇◇◇

PARTIE II
CHEMIN : PARVENIR SAIN ET SAUF À DESTINATION

Prenant origine dans le XXe siècle, Terrelande se tourne vers sa destination avec le XXIe. Nous sommes sur la crête de la vague, battus par des vents de travers, maintenus à flot par des bouffées d'espoir. Les sombres prédictions se multiplient à mesure que la peur de l'avenir se globalise comme tout le reste. Mais l'avenir n'est pas seulement un endroit, sombre ou non, où nous nous rendons. C'est un monde que nous créons – pour le pire, si le désespoir désarme les meilleurs côtés de notre nature, ou pour le meilleur, si nous, voyageurs, nous éveillons et tenons ensemble le cap.

Les périls du modèle dominant

Y a-t-il un chemin vers une civilisation épanouie dans le cadre des Mondes conventionnels ? Les façonneurs d'opinions et les décideurs, lorsqu'ils mettent en avant leurs petits correctifs, font comme si c'était le cas. Consciemment ou non, ils font le pari, au nom de la prudence, que les méga-crises ne submergeront pas les

réponses graduelles apportées par les marchés et les politiques publiques. Miser sur l'adaptation institutionnelle et la continuité structurelle peut être gagnant à court terme, mais constitue un pari de plus en plus risqué si l'on se place dans une perspective de plusieurs décennies.

Notre trajectoire de long terme étant semée d'embuches et de points de non-retour, la foi des Forces de marché en une libéralisation commerciale maximale apparaît particulièrement illusoire et donc profondément irresponsable. Certes, le puissant moteur du capitalisme, avec ses impératifs d'accumulation et d'innovation, a ouvert de vastes perspectives de progrès et de liberté (et, de fait, a créé les conditions historiques pour la Grande transition). Mais les tendances du capitalisme à l'exploitation, à la concentration des richesses et à la dévastation de la nature sont à l'origine de la crise actuelle, de sorte que prescrire toujours plus du même remède ne fera que vider le patient de ce qui lui reste de sang. En sapant sa résilience socio-écologique, ce scénario finirait ironiquement par nier la logique de perpétuation du même – croissance économique indéfinie et continuité institutionnelle – sur laquelle il repose. Au lieu d'un avènement de l'utopie des marchés, cette trajectoire débridée s'avérerait probablement une voie express vers la Barbarisation.

Reconnaissant le péril, des légions de réformateurs proposent de réaffirmer l'autorité des pouvoirs publics pour dompter le capitalisme des multinationales et le réorienter vers la soutenabilité. Pendant un quart de siècle, législateurs et analystes, aiguillonnés par les militants de la société civile, ont élaboré pléthore de propositions pour tâcher de réorienter le système à coup d'incitations, de taxes et de régulations.

L'approche des Réformes publiques a atteint son point d'apogée rhétorique lors du Sommet de la Terre de 1992, mais s'est dissous dans le torrent de la mondialisation qui a suivi. L'Agenda de développement post-2015 récemment adopté par les Nations unies remet les réformes au centre du discours international. Mais les très modestes engagements sur lesquels reposent sa mise en œuvre et son approche basée sur les changements minimalistes de l'« économie verte » risquent fort de cantonner une nouvelle fois ses objectifs ambitieux au statut de vœux pieux.

Malgré tous les efforts des réformateurs les plus fervents, la détérioration systémique submerge les progrès parcellaires obtenus pour réorienter le paradigme dominant. Constat peut-être décevant, mais qui ne devrait ni nous surprendre ni nous décourager, car nous n'en sommes qu'aux premiers balbutiements de la dynamique contre-hégémonique. Les réformes sont plus nécessaires que jamais pour alléger la souffrance humaine, ralentir le rythme de la destruction et répandre une prise de conscience. Mais leurs succès limités renforcent l'impression que lorsqu'il s'agit de faire face aux vents puissants d'un système dysfonctionnel, la réforme ne nous mènera pas au but.

Construire Terrelande à travers une approche de Réformes publiques serait techniquement faisable si ces réformes étaient mises en œuvre intégralement et rapidement. De nombreuses études montrent que nous avons à disposition des masses de moyens politiques et technologiques, complétés tous les jours par de nouvelles innovations, pour éradiquer la pauvreté, réduire les écarts de revenus et éviter une catastrophe environnementale.[11] En principe au moins, une mobilisation de Réformes publiques à grande échelle pourrait faire pencher le cours de l'histoire vers un avenir juste et durable. La bonne nouvelle

est que c'est techniquement réaliste ; la mauvaise est que c'est politiquement impossible. Transformer radicalement les pratiques de production et de consommation dans un cadre conventionnel serait aussi difficile que de remonter un escalator qui descend. Au lieu d'aider, la machinerie – recherche de profit, pouvoir des grandes entreprises, valeurs consuméristes, politique centrée sur l'État – pousse dans la direction opposée.Rather than helping, the machinery—profit motive, corporate power, consumerist values, state-centric politics—pushes in the opposite direction.

L'instinct d'accumulation et d'expansion est gravé dans l'ADN du capitalisme. C'est à la fois son génie et son talon d'Achille. Stimulés par la concurrence, des entrepreneurs en quête de profits cherchent de nouveaux marchés, modernisent leurs processus de production et conçoivent de nouvelles marchandises, accroissant leurs ventes par l'élégance du design et l'agressivité publicitaire. Le secteur financier amplifie la machine à croître. Les gouvernements s'efforcent de maintenir la vitalité de la sphère commerciale et, en cas de crise, viennent à la rescousse des firmes trop grosses pour faire faillite. Du côté de la demande, le capitalisme des consommateurs cultive l'adoration de Mammon et la frénésie de la marchandise. Sur le tapis de course de l'hédonisme, propulsé par la création de besoins et de désirs toujours nouveaux par des techniques de marketing sophistiquées, les possessions deviennent la mesure de l'identité individuelle et du statut social.

Progresser pas à pas face à ce rouleau compresseur nécessiterait un leadership décidé et une coopération internationale sans précédent. D'où viendrait la volonté politique nécessaire ? Elle est aujourd'hui

absente, ce qui n'a rien d'étonnant avec notre culture politique qui tient la croissance économique pour seul baromètre du progrès social et associe la consommation matérielle à la vie bonne, et où le principe sacrosaint de la souveraineté de l'État-nation entrave une coopération plus large. Pour être convaincant, le récit des scénarios de Réformes publiques devra expliquer comment peut émerger un leadership politique suffisamment fort et courageux pour abattre les résistances. On peut imaginer certes que des forces sociales au sein de l'establishment et à la base se renforcent et convergent, créant les conditions politiques d'un New Deal global. La « rétrospective » esquissée ci-dessous imagine comment l'histoire pourrait prendre le chemin des Réformes publiques.

Réformes publiques : Une rétrospective

Shanghai, 2084

Il y a un siècle, une convergence de crises profondes a irrévocablement transformé le système mondiale. Une tempête de globalisation économique, d'innovation technologique et de changement environnemental a signalé le commencement d'une nouvelle phase historique. Les entreprises multinationales et les banques tissaient de longues chaînes commerciales et financières, tandis que des nouveaux riches arrivistes gonflaient la demande économique. Avec la fin de la Guerre froide, le mantra du « consensus du Washington » - libre échange, dérégulation et modernisation – résonnait sans fin à travers les enceintes de pouvoir.

Cet interlude euphorique du XXe siècle finissant, avec ses compromis fragiles et son idéologie bidon, ne pouvait pas durer. La crise déferlante qui a commencé avec le nouveau millénaire (inaugurant la période historique aujourd'hui appelée la Crise permanente) a fait déchanter tout le monde sauf les plus enivrés de l'euphorie des marchés libres. Une globalisation économique sous l'égide des multinationales a néanmoins continué laborieusement sa course, allant droit à la collision avec les réalités indépassables d'une biosphère finie et d'un monde polarisé. Le déni public et l'intérêt privé ont concouru à maintenir l'inertie énorme du système conventionnel, retardant pour longtemps la mobilisation globale nécessaire pour faire face aux risques sociaux et écologiques.

Alors que le monde était pris dans les convulsions de la violence, de la guerre et des privations, des appels au changement se firent entendre de deux côtés à la fois. D'en haut, des élites éclairées, reconnaissant la menace existentielle qui pesait sur le système de marché lui-même, plaidaient pour une régulation du capitalisme pour son propre bien. D'en bas, les campagnes de la société civile et les mouvements populaires catalysaient l'action collective de citoyens frustrés de l'ineptie de leurs gouvernants et prêts à prendre les choses en main. Face aux masses qui réclamaient un changement radical, les réformistes de l'establishment, craignant une poussée révolutionnaire, cherchèrent une « troisième voie ». Le New Deal global autour duquel ils se rallièrent incluait des changements institutionnels profonds et des politiques publiques visant à améliorer l'équité économique et à renforcer la résilience écologique dans toutes leurs dimensions.

Ces discours réformistes, qui avaient leurs racines dans la Conférence de Stockholm des Nations unies sur l'environnement humain de 1972, continuèrent à se faire entendre au fil des conférences internationales des décennies qui suivirent. En dépit d'éloquentes déclarations et des nobles aspirations qu'elles mettaient en avant, les actes ne suivaient pas dans la pratique, les organisations internationales étant trop faibles pour prévaloir sur les défenseurs du statu quo. Le rapport de forces a toutefois fini par s'inverser avec l'Agenda de développement post-2015 des Nations unies, dont la pièce maîtresse était un ensemble d'Objectifs de développement durable incluant une série complète de cibles et d'indicateurs sociaux et environnementaux. Au début, ces Objectifs de développement durable semblèrent destinés à rejoindre les rangs des déclarations d'intention creuses, en l'absence d'engagements politiques et des ressources financières requises pour convertir les bonnes volontés en améliorations concrètes sur le terrain. Cependant, chaque nouveau rebondissement de la Crise permanente galvanisait les réformistes et faisait émerger de nouveaux leaders. De manière plus décisive encore, les mouvements populaires exigeaient de manière toujours plus résolue que les promesses de 2015 soient tenues.

Cette prise de conscience culturelle et politique – souvent qualifiée de « mouvement citoyen mondial » (MCM) – a joué un rôle clé. Enraciné dans le militantisme de la société civile, ce mouvement a canalisé l'impatience croissante du public envers leurs dirigeants réticents ou incapables d'agir avec détermination. Au cours des années 2020, les réseaux d'ONG, de militants locaux et de mouvements sociaux se sont étendus et se sont renforcés, utilisant de manière créative Internet comme un forum, comme espace de coordination, et comme un bien commun insufflant le sentiment d'une communauté globale. Surfant sur une vague de mécontentement collectif et d'espoir restauré, un consensus de plus en plus large s'est constitué pour réclamer des actes. Le MCM s'est développé en nœuds ubiquitaires adaptés à différents lieux et à différents enjeux spécifiques, mais demeurant connectés aux préoccupations et aux opportunités globales. Le Printemps mondial était arrivé.

Stimulée par ce ferment populaire, la coalition réformiste s'est renforcée, attirant des gouvernements, entreprises et ONG progressistes. La résistance de la vieille garde des intérêts établis et des politiques réactionnaires a été féroce. Ce regroupement hétéroclite qualifiait les réformateurs de socialistes planétaires, tandis que l'extrême-gauche leur reprochait d'être des laquais des entreprises. Mais la faction centriste a continué à prendre l'ascendant. Avec l'intensification de la crise, son slogan – « Modernisation ou barbarisation » - en est venu à apparaître moins comme une exagération alarmiste que comme un choix vital. Le MCM en plein essor lui a apporté son soutien, contribuant à la prise de pouvoir de leaders et de partis politiques progressistes.

La vague de réformes qui s'en est suivie a transformé les cultures politiques presque partout. Les Nations unies ont été réorganisées et rationalisées pour devenir une puissante autorité coordinatrice pour le XXIe siècle. Les pays riches ont réduit leur empreinte écologique et aidé les pays pauvres à passer directement à des modes de développement durables. Les avancées ont été mesurées avec soin, et les cibles régulièrement ajustées en réponse aux nouvelles tendances et aux nouvelles connaissances scientifiques. Petit à petit, Terrelande est devenue une social-démocratie globale – trop lentement sans doute pour les militants infatigables d'un MCM revitalisé. Mais c'est une autre histoire…

Si, contrairement au scénario de réformes réussies ébauché ci-dessus, les contradictions au sein des milieux dirigeants s'avèrent politiquement insurmontables malgré la montée des périls, les institutions établies perdront leur légitimité et leur cohérence. Si des mouvements sociaux vigoureux n'interviennent pas pour inverser la tendance, ces conditions favoriseront un tournant historique vers la Barbarisation. Signe déprimant mais au fond peu étonnant de notre époque : de nombreux observateurs croient désormais que le scénario du « business as usual », la perpétuation du même, ne nous mène plus vers le territoire familier des Mondes conventionnels, mais vers un paysage dystopique.

Les récits de la Barbarisation commencent – comme le doivent tous les scénarios – ici et maintenant, dans un monde de crises et de discorde. Les sirènes d'alarme résonnent avec une fréquence et une urgence sans cesse accrues, mais les forces correctives – programmes gouvernementaux, activisme de la société civile, mouvements populaires – restent trop faibles, et l'instabilité se répand. Dans la version de ce déclin débouchant sur un Monde-forteresse, une puissante alliance globale se noue pour imposer l'ordre face au chaos qui menace. Cette révolution d'en haut établit un régime autocratique global qui perdure de nombreuses années. Finalement, cependant, un soulèvement généralisé des exclus pourrait signaler le retour du projet longtemps retardé de la Grande transition. C'est du moins ce que semble espérer notre correspondant dans sa dépêche ci-dessous, envoyée du Monde-forteresse.

Monde-forteresse : L'avant et l'après

Zone libre, 2084

Au commencement de la Phase planétaire, des élites somnambules ont négligé de s'attaquer aux bouleversements tectoniques en cours. En vérité, les meilleurs d'entre eux ont bien sonné l'alarme et fait de leur mieux pour remédier à la situation, mais ils n'ont pu obtenir que de maigres correctifs à un système incapable de se réformer. Le zénith de ce mouvement de Réformes publiques aura été le pot-pourri de belles aspirations appelé Agenda de développement post-2015 des Nations unies, mais cet accord n'a rien fait pour s'attaquer aux facteurs profonds d'instabilité socio-écologique et d'inégalité. Sans surprise, l'engagement politique et financier requis pour atteindre les « objectifs de développement durable » s'est rapidement dissipé, laissant la voie libre aux tendances les plus dangereuses. L'apogée rhétorique de 2015 s'est réduite à un éloge funèbre d'une époque révolue de soutenabilité.

La Crise permanente, qui a commencé à battre son plein vers le milieu des années 2020, a amené avec elle une forte instabilité sociale, répandant un esprit corrosif de soupçon et de désespoir. Au milieu de la dévastation générale, seule une poignée de néolibéraux fanatiques et d'économistes séniles s'accrochaient encore aux illusions discréditées de l'utopie capitaliste. Les progressistes continuaient à proposer et à manifester, mais paraissaient de moins en moins convaincus. Un mouvement pour la Grande transition a connu un succès transitoire avant de s'évaporer, fragilisé par son incohérence idéologique et par ses divergences stratégiques. L'absence de leadership s'est transformée en terreau fertile pour le nihilisme, le « survivalisme » et la paranoïa.

L'économie globale continuait à croître lentement, pour le seul bénéfice des 1%. Une classe aisée supranationale s'est consolidée, unie par des intérêts et une vision du monde communs. La masse des exclus était toujours plus désespérée, toujours plus aliénée, et toujours plus en colère. L'aide internationale, qui n'avait jamais été à la hauteur, est devenue carrément minable, à mesure que la sécurité et la gestion des crises accaparèrent toute l'attention. Attirés par les images d'opulence et d'opportunités qui émanaient des enclaves prospères, des milliards de désespérés cherchaient à y accéder par tous les moyens possibles. Certains y ont trouvé refuge, avec un statut de citoyen de seconde classe. La plupart ont été accueillis par des murs infranchissables et par un déferlement de xénophobie.

Dans le même temps, les secousses des dysfonctionnements systémiques – désastres climatiques, conflits religieux, terrorisme ravageur, pandémies sans merci, pénuries alimentaires et tout le reste – se succédaient de manière toujours plus fréquente et plus sévère. Le chaos qui en découlait était un don du ciel pour les syndicats criminels, les réseaux terroristes et les dirigeants corrompus cherchant à extraire à extraire le plus de profits possibles d'un corps politique malade. L'anarchie régnante encourageait

l'hostilité entre ethnies, religions et nations, culminant avec des frappes nucléaires en Asie du Sud. L'effondrement de l'ordre civil qui s'en est suivi a menacé de submerger même les privilégiés.

Alors que le système mondial se vidait ainsi de son sang, l'alliance appelée NOP décida de passer à l'action, en s'arrogeant le statut d'autorité mondiale provisoire, et est intervenue avec une efficacité militaire pour imposer son « Nouvel ordre planétaire ». Le mouvement NOP avait commencé sous la forme d'un forum international sur les questions globales, dans le cadre duquel les maîtres de l'univers – dirigeants d'entreprises, hommes politiques de premier plan, leaders d'opinion – discutaient et réseautaient. Initialement inoffensif, cet espace de discussion a connu une métamorphose rapide à mesure que la crise s'approfondissait, se transformant en organe de coordination de l'action internationale. Certains participants étaient réticents, d'un point de vue philosophique, à franchir le pas et revendiquer une action autoritaire, mais vers le milieu des années 2030, la faction TINA (pour « there is no alternative », il n'y a pas d'alternative) a fini par prévaloir. Le putsch du NOP a rencontré quelques poches d'opposition, mais la résistance organisée a fini par se débander lorsque fut déclaré un état d'urgence planétaire, avec suspension des droits civils. Les autorités unifièrent les armées nationales des pays volontaires pour former une « brigade de paix » chargée d'appliquer leur programme cynique dit des « 3 S » : stabilité, sécurité et soutenabilité. S'abritant derrière des Nations unies transformées pour servir de plateforme de coordination et de couverture légale, les forces du NOP occupaient les points chauds, lançant sporadiquement des attaques massives destinées à inspirer la terreur. Des mesures de police sévères, utilisant les mégadonnées et des technologies sophistiquées de surveillance, furent mises en œuvre pour régler les conflits et éliminer la contestation, tout en protégeant les ressources naturelles vitales pour la nouvelle élite au pouvoir.

Le Nouvel ordre planétaire (qualifié par ses détracteurs d'Apartheid global) a consacré la séparation de la sphère des possédants et de celle des dépossédés à travers un cadre juridique et institutionnel à deux échelons. Les nantis prospéraient dans un archipel d'îlots protégés, bulles de privilège dans un océan de misère. Dans l'État policier régnant à l'extérieur de ces enclaves, la majorité vivait dans la misère, ses libertés fondamentales déniées. L'ère du Monde-forteresse a duré pendant presque un demi-siècle, réprimant les héroïques vagues de résistances organisées qui se sont formées dans les interstices du système. Aujourd'hui, enfin, alors que les cris « Ça suffit ! » résonnent dans les zones libérées et à travers ce monde troublé tout entier, ses jours sont peut-être comptés. À l'horizon, le phénix de l'espoir s'éveille et déploie ses ailes.

La voie des Mondes conventionnels peut-elle éviter un avenir d'oppression tel que celui décrit dans cette dépêche ? Peut-elle en outre mener à une civilisation épanouie ? La réponse raisonnable que ses chances de succès sont faibles et qu'un échec serait potentiellement catastrophique. Affirmer le contraire serait ignorer, dénier ou édulcorer les contradictions entre la dynamique du paradigme dominant et les exigences de la Phase planétaire. L'accumulation des richesses entraîne une concentration du pouvoir et de l'influence, tandis que le consumérisme, la polarisation et l'individualisme entravent l'action collective. Le court-termisme des hommes politiques les maintient obnubilés par la prochaine élection, non par la prochaine génération ; le profit prime sur les gens et l'environnement ; et le nationalisme pervertit l'action collective.

Dans les époques immodérées, la modération devient imprudence, folie sous le masque de la raison. L'utopisme de la perpétuation du statu quo propre à l'idéologie des Forces de marché est un cas emblématique de « *crackpot realism* » (« réalisme de cinglé »), pour emprunter une expression de C. Wright Mills. Les réformistes raisonnables reconnaissent au moins les dangers, mais poursuivent eux aussi un rêve utopique : qu'il serait possible de mobiliser suffisamment de volonté politique pour contrecarrer les tendances périlleuses sans fondamentalement changer les valeurs humaines et les institutions sociales. Certes, les efforts de Réformes publiques resteront une arme de court terme à utiliser dans le cadre d'une stratégie globale pour faire advenir la Grande transition, mais envisagés isolément, ils risquent de détourner l'attention et les ressources nécessaires de l'objectif à long terme d'une rectification radicale. D'autant plus que dans le même temps, la machinerie opiniâtre des

Forces de marchés continue à fonctionner sans répit.

Il y a deux manières par lesquelles un scénario peut poser problème : d'un point de vue *descriptif*, lorsque l'analyse suggère qu'il est techniquement ou socialement irréaliste ; d'un point de vue *prescriptif*, lorsqu'il est contradictoire avec les aspirations humaines et peut être considéré comme indésirable. Jusqu'ici, notre critique des scénarios de Mondes conventionnels s'est concentrée sur le premier aspect : leur plausibilité et leur viabilité en tant que description de l'avenir. Mais mettons nos doutes entre parenthèses pour un moment et imaginons qu'un avenir conventionnel soit effectivement possible. La question prescriptive resterait valide : ces trajectoires nous mèneraient-elles à une civilisation désirable ? Ou bien le monde en viendrait-il à ressembler à un centre commercial bien huilé, où l'environnement continue à offrir ses services essentiels et où la misère et la faim ne concernent qu'une minorité, plutôt qu'à une planète où les hommes et femmes s'épanouissent et où la nature prospère ?

S'interroger ainsi sur les visions tronquées sous-jacentes aux Mondes conventionnels revient à ajouter une dimension normative à notre critique instrumentale du paradigme dominant. La trajectoire centriste s'ouvrant devant eux, les voyageurs perspicaces et idéalistes en route pour Terrelande sont confrontés à une double question épineuse : pouvons-nous y arriver par ce chemin, et est-ce la destination où nous voulons résider ? En quête de réponses convaincantes et rassurantes, ils ne trouvent que des moyens douteux et des fins déplorables. Ils regardent donc ailleurs pour trouver un meilleur chemin.

Triades de transformation

Le moteur de la Grande transition est une force double, la poussée de la nécessité et l'attraction du désir. Le besoin pressant d'empêcher un avenir de paupérisation stimule nos instincts réformistes, mais la réforme à elle seul manque de puissance et d'inspiration. La perspective d'un avenir plus riche excite le révolutionnaire en nous, mais se fier uniquement à une vision risque de nous rendre aveugle aux risques et aux conséquences humaines. Amélioration et transformation sont les deux faces de la stratégie dont nous avons besoin pour avancer vers un avenir viable et digne de ce nom pour la civilisation planétaire.

Les visions de la Terrelande que nous articulons ne sont que des boussoles sociales pour orienter notre voyage dans la bonne direction, non des cartes détaillées qui nous permettraient d'éviter les dangers et les incertitudes qui gisent dans la *terra incognita* qui nous fait face. Les voyageurs n'ont pas d'autre choix que de tracer leur voie en cheminant, en apprenant à parler le langage des contrées qu'ils traversent, et en corrigeant leur direction au besoin, les yeux solidement fixés sur leur destination. Ils sont embarqués dans un voyage d'explorateur, sans garantie d'atteindre un monde futur désirable. Mais la promesse est réelle, et la quête elle-même est enthousiasmante.

Les critiques ne seront pas convaincus. Les plus sceptiques dénigreront l'entreprise comme un rêve utopique, voire comme une utopie dangereuse. Ces négateurs manquent sans doute d'imagination sociale, mais la question qu'ils posent – une Grande transition est-elle possible ? – mérite une réponse circonstanciée. Après tout, c'est une

vision audacieuse, et mêmes les visions très limitées des Mondes conventionnels sont sujettes à caution, quoique pour des raisons différentes. Pour que le scénario de la Grande transition suscite l'adhésion, son hypothèse centrale – qu'une prise de conscience culturelle et politique peut faire advenir une civilisation planétaire florissante – doit apparaître comme au moins plausible. Dès lors, même si nous restons pessimistes quant aux *probabilités*, nous pourrons être, à l'instar de Lewis Mumford, optimistes quant aux *possibilités*.

Ce test de plausibilité dépend de notre lecture de la situation historique. Le passage à la Phase planétaire implique une négation de ce qui est et une affirmation de ce qui pourrait être. D'un côté, la crise émergente de la modernité délégitime le système actuel ; de l'autre, des conditions embryonnaires pourraient faire germer la semence d'un système plus civilisé. L'érosion de la foi envers les approches orthodoxes ouvre un espace psychique et politique pour imaginer des alternatives radicalement différentes, mais le désenchantement peut aussi favoriser la démagogie et la régression sociale. Notre espoir réside dans les développements positifs qui rendent une Grande transition objectivement et subjectivement possible.

Quels sont ces développements ? Tout d'abord, les conditions matérielles sont désormais là : la capacité productive spectaculaire de l'économie-monde contemporaine suffirait à faire fonctionner équitablement un monde d'après la rareté. De manière tout aussi significative, une série de risques communs requérant manifestement une coopération supranationale effective a mis l'idée et la pratique de la gouvernance planétaire à l'ordre du jour de l'histoire.

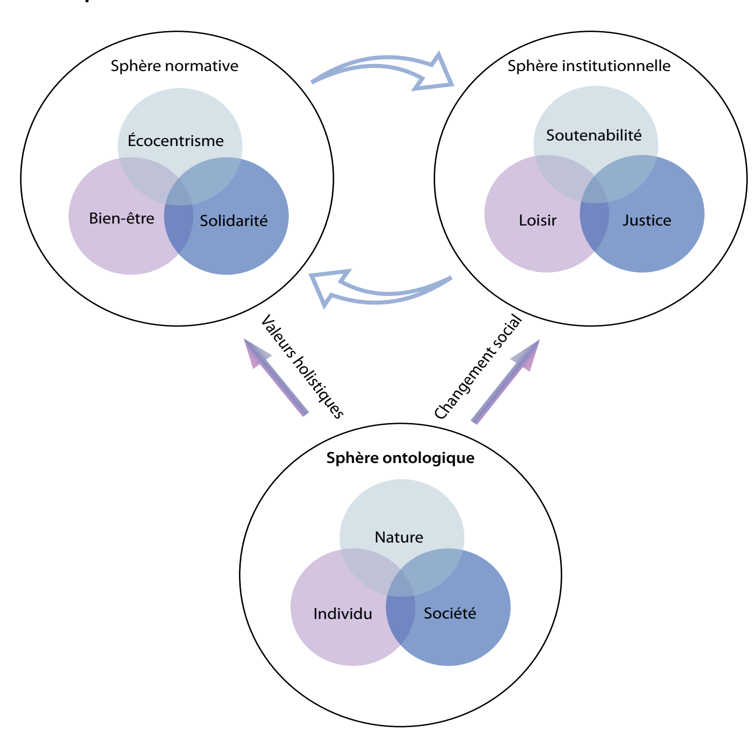
L'interdépendance qui prévaut objectivement dans l'économie politique alimente, d'un point de vue subjectif, la perception des gens et de la planète comme une communauté unique. L'entrelacement de nos destins requiert un nouveau cosmopolitisme, qui embrasse l'unité du peuple mondial aussi bien que la diversité des cultures et des lieux – et qui dépasse la seule solidarité au sein de l'espace pour atteindre une solidarité avec les autres créatures et avec toutes les formes de vie de la planète.

Chaque époque génère une constellation de valeurs cohérente avec son organisation sociale. L'ethos moderniste a naguère émergé de concert avec les exigences du temps, mais est désormais désynchronisé avec les réalités du XXIe siècle. Le canon moderne de progrès perpétuel n'a plus vraiment cours à une époque d'attentes réduites et de craintes existentielles. Un ordre international basé sur le modèle westphalien de la souveraineté inviolable des États entre en collision avec l'interdépendance globale et l'idée même de Terrelande. Les déséquilibres créés dans la biosphère apportent un démenti à l'idolâtrie du marché libre, au mythe de la croissance perpétuelle et au fétichisme consumériste. Le niveau corrosif des inégalités et l'évidement de la vie communautaire contribuent à miner la croyance en un capitalisme d'essence cannibale.

Le fossé entre les vérités anciennes et les réalités nouvelles, déjà périlleux, ne fera que s'élargir si nous suivons la trajectoire historique actuelle. Les politiques publiques correctives peuvent adoucir les contradictions et modifier la direction, mais pas nous assurer d'arriver sain et sauf à une destination finale souhaitable. Pour cela, il y a besoin de changements fondamentaux aussi bien dans les consciences humaines

que dans notre modèle social, dans notre « domaine normatif » interne que dans notre « domaine institutionnel » externe. Comme le suggère la figure ci-dessous, ces deux modes doivent co-évoluer dans le cadre d'une transformation systémique : les valeurs émergentes stimulent le changement des institutions ; de nouvelles institutions ancrent ces valeurs dans les pratiques sociales. Les efforts pour cultiver des valeurs holistiques et les luttes pour le changement social, composantes essentielles d'une stratégie intégrée, sont ainsi liés dialectiquement, se renforçant mutuellement.

La triple voie de la transition



La triade de valeurs de la Grande transition dans la sphère normative correspond à des aspects différents de la « sphère ontologique » (voir figure). Le bien-être concerne d'abord l'*individu*, la solidarité l'*espèce humaine*, et l'écocentrisme la *biosphère*. Bien qu'elles impliquent des dimensions distinctes de l'expérience humaine, ces valeurs renvoient à un thème commun : l'aspiration à la complétude. Le désir de vies, de sociétés et d'écosystèmes défragmentés est à la base de cette vision sociale et doivent guider les efforts pour façonner la sphère institutionnelle. L'épanouissement humain, l'équité sociale et la soutenabilité environnementale, simples appendices dans les Mondes conventionnels, deviennent les pierres de touche de la société bonne. Ces exigences normatives constituent une base pour créer des institutions qui offrent le temps et les ressources nécessaires à la poursuite de vies satisfaisantes, qui garantissent la justice sociale et économique, qui encouragent la participation citoyenne et la gouvernance démocratique, et qui renforcent la résilience et la biodiversité de l'environnement naturel.

L'orientation économique a une importance toute particulière pour les autres domaines, dans la mesure où elle informe nos rapports à la nature et les uns aux autres. Les économies de la Grande transition seront considérées comme les moyens les plus prochains en vue de ces fins ultimes que sont des vies dynamiques, des sociétés harmonieuses et un développement qualitatif, plutôt que quantitatif. L'innovation continuerait dans une époque de dépassement de la croissance matérielle – de fait, il est probable qu'elle exploserait. Mais ces nouvelles économies, quel que soit le nom dont on les affuble, seraient post-capitalistes dans la mesure où le profit privé et l'accumulation de

capital n'auraient plus la primauté. Certains endroits privilégieront le contrôle étatique, d'autres des dispositifs décentralisés, et d'autres encore une propriété sociale et un contrôle par les travailleurs eux-mêmes. La Partie III de cet essai examinera la manière dont diverses approches économiques pourraient coexister dans la Terrelande qui fera suite à la période de transition.

La triple voie du changement implique une large gamme d'actions culturelles et politiques. D'ores et déjà, mouvements et organisations s'activent sur tous les fronts pour éduquer, inspirer et réformer. Le souci de la qualité de la vie s'exprime aussi bien à travers la lutte des communautés indigènes pour préserver leurs modes d'existence que dans les nombreuses sous-cultures des sociétés prospères qui cherchent à abandonner le consumérisme frénétique du capitalisme pour cultiver les « économies du partage », les communautés locales et l'art de vivre. L'esprit de solidarité se manifeste dans les luttes pour les droits universels, pour l'éradication de la pauvreté et pour une gouvernance mondiale démocratique. La sensibilité écologique anime d'innombrables efforts pour restructurer nos modes de production et de consommation pour les rendre compatibles avec les processus naturels.

Cette explosion d'énergie oppositionnelle et de pratiques alternatives pourrait présager une prise de conscience systémique et affirmative, mais elle reste pour l'instant trop fragmentée et trop réactive. Dans sa forme mature, le mouvement pour la Grande transition unifierait des initiatives et des campagnes diverses sous un étendard commun : qu'est-ce qui fait la vie bonne ? quelle devrait être notre relation avec le monde naturel ? Apprendre comment tisser ensemble ces différents fils pour former une praxis planétaire synergique

constitue l'un des plus importants défis sur le chemin de Terrelande. Nous examinerons cette question après avoir démontré la faisabilité technique d'une Grande transition.

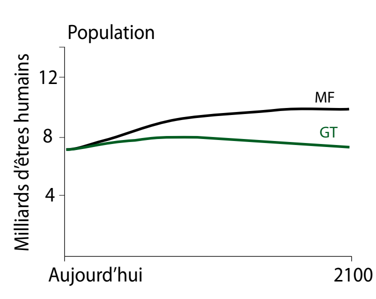
Fils conducteurs

Si la volonté est là, il y aura toujours un moyen – pléthore de moyens – pour parer, inverser ou surmonter les tendances menaçantes. Même dans le cadre confiné et contraint d'un scénario de Réformes publiques, des mesures technologiques et politiques massives pourraient en théorie être déployées pour dévier graduellement la pente périlleuse sur laquelle nous sommes engagés et éviter les pires des calamités. Un scénario de Grande transition, toutefois, permettrait de changer de direction de manière plus rapide et plus décisive, ce qui contribuerait à la fois à nous libérer des pressions socio-écologiques pernicieuses et à étendre l'univers des options pratiques. Pour examiner la plausibilité technique de ce scénario de Grande transition, faisons provisoirement l'hypothèse que des éléments culturels et politiques transformatifs se développent effectivement au cours des prochaines décennies : qu'un vaste soulèvement civique monte en puissance et parvienne à encadrer les multinationales, mettre sous contrôle les structure de pouvoir, propager des formes d'entreprises sociales, et faire naître une nouvelle génération de leaders acquis au nouveau projet.

Dans ce contexte favorable, des institutions recalibrées et des mécanismes incitatifs viendraient encourager l'innovation et l'adoption des technologies vertes, tandis que de fortes politiques redistributrices

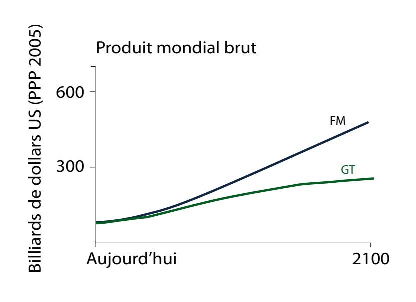
contribueraient à réduire rapidement les inégalités et la pauvreté. Ce faisant, le scénario de la Grande transition pourrait paraître ressembler superficiellement à un scénario de Réformes publiques à grande échelle. Il inclut cependant des ruptures sociales décisives – le passage à une économie post-capitaliste, des modes de vie sobres, et des trajectoires de modernisation pour les pays pauvres évitant les modèles industriels gourmands en ressources – qui constitueraient autant de puissants leviers de changement inexistants dans les scénarios conventionnels. En conséquence, les tendances sociales et environnementales connaîtraient un changement de direction radical, le système-monde passant à une configuration différente : Terrelande. Pour illustrer ces possibilités, les paragraphes suivants, issus de simulations détaillées assistées par ordinateur, comparent les perspectives des scénarios de Grande transition (GT) et de Forces de marché (FM) pour une sélection d'indicateurs.[12]

La population mondiale, actuellement d'environ 7,5 milliards d'individus, pourrait augmenter de peut-être 3 milliards supplémentaires au cours de ce siècle, principalement dans les pays les plus pauvres.[13] Dans un scénario GT, par contraste, la proto-nation de Terrelande connaît une transition démographique, avec des taux de natalité et de mortalité en baisse, assez proche de celle vécue par les pays occidentaux lorsqu'ils se sont industrialisés et modernisés. Les progrès sociaux rapides obtenus



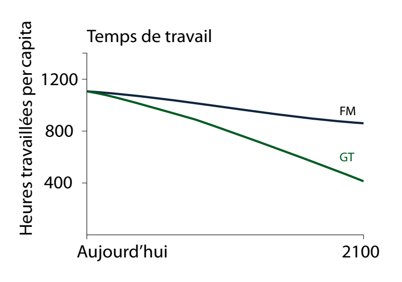
sur un grand nombre de fronts – éducation, santé, planning familial et opportunités économiques – donnent aux femmes plus de pouvoir et de liberté, ce qui provoque une transformation des structures familiales et une réduction du taux de fertilité. Dans ces conditions, la population mondiale atteint son zénith vers le milieu du siècle, puis commence à baisser lentement.

Qu'en est-il de la situation économique ? Le poids de l'économie globale dans un scénario GT serait nettement inférieur à ce qu'il est dans les projections actuelles. Un facteur décisif pour expliquer cette différence est que d'immenses dépenses non-productives – armement, publicité et nombre d'autres activités inutiles – ont disparu de l'économie. Crucialement, les gains de productivité (production par heure travaillée), au lieu de contribuer à l'augmentation de la production globale, sont utilisés pour réduire la quantité de travail socialement nécessaire, sur fond de déclin du consumérisme et de demande croissante de temps libre.

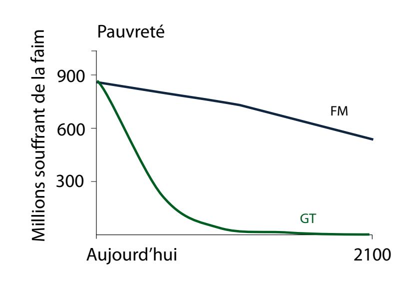


L'amélioration de la sécurité économique, conjuguée à une distribution plus équitable des revenus et de la richesse, crée les conditions d'un changement de priorités économiques. Dès lors que leurs moyens de subsistance sont assurés dans un monde de GT, les gens se préoccupent davantage de leur qualité de vie dans toutes ses dimensions : relations, communauté, créativité, loisirs et épanouissement spirituel. La préférence généralisée pour « des vies riches, pas des vies de riches » se reflète dans

la réduction de la durée du travail, aussi bien en termes d'heures hebdomadaires que d'années d'activité, et ce faisant dans la croissance du temps disponible. Ceci ne signifie pas pour autant que Terrelande soit une patrie d'ascètes : son revenu annuel moyen d'environ 30 000 dollars US par personne à la fin du siècle serait comparable à celui de l'Italie aujourd'hui. Tout le monde bénéficierait d'un niveau de vie sécurisé et confortable, comme base pour poursuivre ensuite des satisfactions non matérialistes.

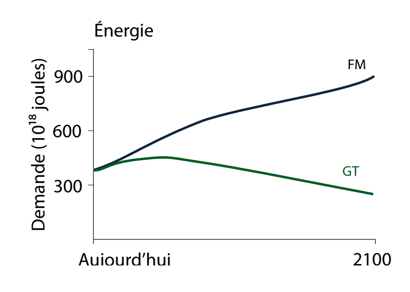


Quelle est la performance affichée par les deux scénarios concurrents en termes de lutte contre le fléau de la pauvreté ? La misère humaine reste une composante ineffaçable d'un avenir de Forces de marché. La croissance économique cumulée réduirait la pauvreté au niveau mondial, mais l'augmentation de la population et des inégalités aboliraient partiellement les gains, avec pour résultat de laisser des centaines de millions d'êtres humains à la merci d'une faim chronique. Par opposition, la Grande transition, mettant l'accent sur le bien-être humain et la sécurité économique, fait de l'éradication de la pauvreté une priorité. Un ensemble de facteurs, parmi lesquels la stabilisation de



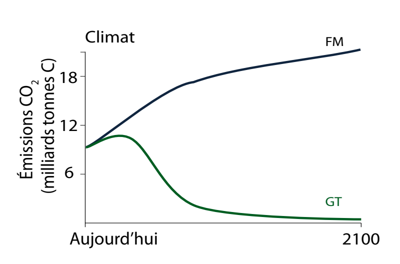
la population, la distribution plus équitable des revenus et la mobilisation de ressources pour un développement centré sur les besoins des pauvres, contribue à créer un monde sans privations. D'ici 2100, les disparités Nord-Sud et entre régions auront virtuellement disparu.

Qu'en est-il des besoins énergétiques ? Dans un scénario FM, la demande galopante d'énergie devient une source d'instabilité, aggravant le changement climatique, provoquant des conflits autour de ressources en hydrocarbures en voie d'épuisement, et renforçant le lien entre énergie nucléaire et prolifération des armes atomiques. Le scénario GT requiert substantiellement moins d'énergie, réduisant du même coup nos problèmes environnementaux et géopolitiques. Cette décroissance est due en partie à la taille plus petite de l'économie mondiale, à l'accent mis sur les secteurs de services moins gourmands en énergie, et à une dépendance réduite envers l'automobile et le commerce au long cours. La modération des besoins reflète également une meilleure prise en compte de l'immense potentiel d'utilisation plus efficiente de l'énergie, que ce soit pour chauffer ou refroidir les bâtiments, faire fonctionner les équipements électroménagers, ou alimenter les process industriels ou les véhicules.



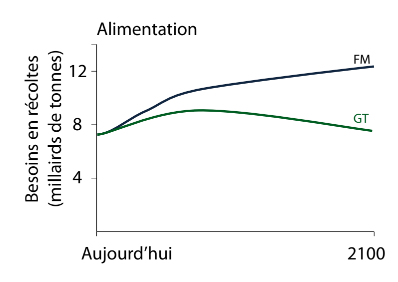
Le scénario GT peut-il atténuer les périls du changement climatique ? Dans le scénario FM, une augmentation abrupte de la

production basée sur la production nucléaire et renouvelable ne suffit pas à compenser la hausse continue de la demande, qui entraîne des émissions de gaz à effet de serre toujours plus importantes. La demande énergétique bien moindre du scénario GT est presque entièrement satisfaite par le soleil, le vent et les autres ressources renouvelables d'ici la moitié du siècle. Une combinaison de politiques économiques percutantes (p. ex la taxation du carbone), de régulations (p. ex. des cibles pour le secteur énergétique), d'investissements (p.ex. dans la mise à niveau des réseaux électriques) et de R&D (p.ex. dans les combustibles à base d'hydrogène et de stockage de l'énergie) a accéléré la transformation. Des politiques complémentaires de protection des terres, de reforestation et d'agroécologie stockent le carbone dans la biomasse et le sol, plutôt que de le libérer dans l'atmosphère. En réduisant drastiquement nos émissions, ces multiples actions concourent à maintenir le réchauffement climatique dans des limites gérables.

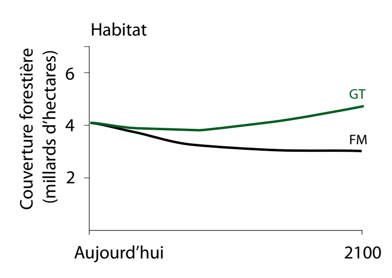


Comment répondre au défi de nourrir Terrelande ? Les scénarios divergent à la fois du côté de la demande et du côté de la production de l'équation alimentaire. Les besoins agricoles dans un monde FM augmentent avec la population et les revenus, à mesure que les sociétés traditionnelles adoptent des régimes alimentaires à base de viande (amplifiant ainsi les besoins de cultures pour l'alimentation animale). Autant de facteurs absents dans un scénario GT : la population se

stabilise et, du fait des préoccupations environnementales, sanitaires et éthiques, les populations aisées adoptent des régimes alimentaires moins carnés. En conséquence, la pression à l'accroissement des rendements et à l'expansion des terres agricoles s'affaiblit. Du côté de la production, les pratiques passent du modèle de l'agriculture industrielle, à base de monocultures et d'intrants chimiques, à un modèle écologique privilégiant des systèmes complexes de polyculture, une gestion intégrée des nuisibles, et d'autres approches biologiques et orientées sur la conservation.

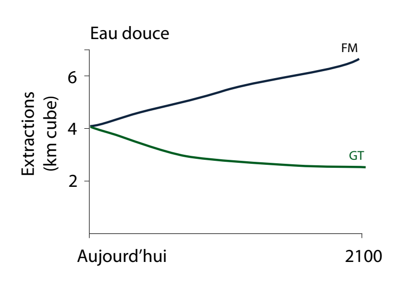


Pour continuer dans la même veine comparative, quel est le sort des habitats naturels dans les deux scénarios ? Dans le scénario FM, les pressions qui ont provoqué l'horrible déclin des habitats et écosystèmes naturels, et la perte de biodiversité résultante, persistent. Un étalement urbain destructeur, l'industrie forestière et les pratiques agricoles industrielles concourent à la conversion et à la dégradation de zones naturelles préservées. La protection de la nature constitue en revanche un principe éthique et économique fondamental dans le scénario GT : les villes se font plus compactes, économisant



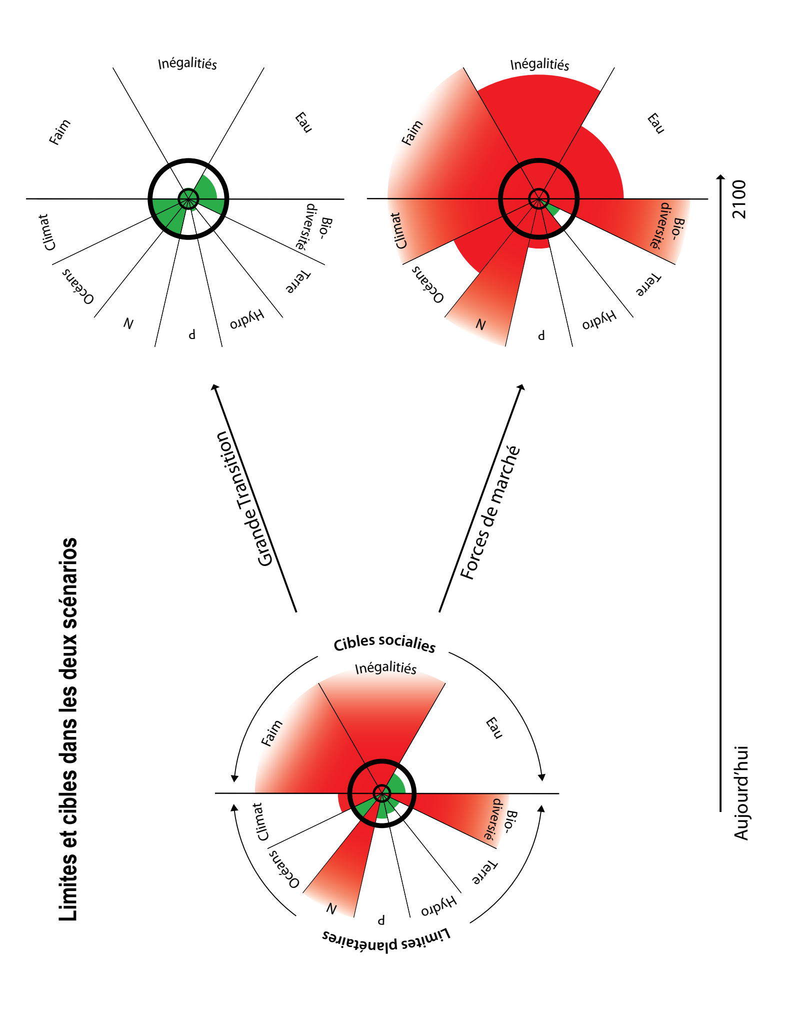
la terre pour la nature. La protection des habitats naturels, passion des communautés de riverains, est intégrée à la planification de tous les projets. Le déclin rampant de la biodiversité est ralenti, puis arrêté, grâce au travail de restauration de la nature et de réintroduction des espèces mené par une nouvelle génération de militants environnementalistes et de scientifiques.

Le dernier, mais non le moins important, de nos indicateurs de comparaison est l'eau douce. Près de deux milliards de personnes vivent aujourd'hui dans des régions sujettes au stress hydrique, où la demande humaine croissante et les besoins des écosystèmes dépassent la capacité hydrologique des bassins versants. Dans un scénario conventionnel, le nombre de personnes affectées va rapidement augmenter du fait des extractions d'eau douce supplémentaires liées à l'augmentation de la population et à la croissance économique. Le changement climatique introduit en outre un facteur de perturbation hydrologique supplémentaire qui pourrait exacerber les sécheresses et le stress hydrique dans de nombreuses régions. Une population moins élevée, une utilisation plus efficiente de l'eau, et la réutilisation massive des eaux usées contribuent à réduire substantiellement les extractions et, ce faisant, le nombre de gens vivant dans des zones en stress hydrique. Mais même ainsi, la gestion soutenable des ressources en eau reste un enjeu important et persistant.



Quelles sont les implications plus générales de ces différences de développement ? La figure suivante en fournit un aperçu.[14] L'image de gauche résume l'état des lieux actuel pour une série d'indicateurs sociaux et environnementaux clés. Les indicateurs environnementaux sont spécifiés selon les « limites planétaires », qui circonscrivent l'espace viable de fonctionnement sur la planète Terre ; les indicateurs sociaux reflètent des mesures et des objectifs largement reconnus. (Le cercle sombre indique la « zone de sécurité » où les cibles sont atteintes.) Le monde d'aujourd'hui est confronté à une alerte rouge avec cinq des dix cibles dans la zone de danger (les aires en rouge). Le diagramme en bas à droite montre que le scénario des Forces de marché entraînerait le système mondial encore plus profondément dans la zone rouge dans de nombreux domaines sociaux et environnementaux, les bouleversements s'étendant à travers l'espace et le temps. Par contraste, la voie de la Grande transition redirigerait notre trajectoire vers la zone de sécurité d'une Terrelande résiliente et équitable.

La leçon à retenir de ces analyses quantitatives est claire : la question n'est pas de savoir si les hypothèses culturelles et politiques de la Grande transition sont cohérentes et fonctionnent sur le plan théorique ; elle est de savoir si ces hypothèses peuvent être mises en œuvre concrètement dans la réalité. Répondre à cette question nous emmène au-delà de la zone de confort de l'analyse technique, vers le terrain autrement plus difficile du changement culturel et de l'action collective.



Soulèvement

Citoyens sans frontières

Nous, résidents de Terrelande, nous réveillerons-nous un jour citoyens d'une communauté planétaire ? L'espoir réside dans les germes cosmopolitiques fleurissant dans les fondations lézardées de l'Époque moderne. La condition fondamentale de la Phase planétaire – des risques partagés et une destinée commune – requiert des réponses collectives qui transcendent les divisions de notre organisation politique et les visions tronquées de la société. L'essor de l'interdépendance encourage des modes d'association et des courants de pensée adaptés à la configuration enveloppante de Terrelande (tout en nourrissant en même temps en retour les pathologies sociales de la Barbarisation).

Crucialement, dans la perspective d'une politique de transition, un réseau de connectivité est en train de se densifier qui favorise l'idée d'une citoyenneté mondiale.[15] Cette extension du tissu institutionnel des structures sociales et du tissu émotionnel des identités s'inscrit dans un processus déjà ancien. La longue durée de l'évolution sociale a constitué des groupes toujours plus vastes et plus complexes, intégrés dans des ordres hiérarchisés. Les couches superposées des familles, des clans, des tribus, des villages, des villes et des nations placent chaque individu au centre de cercles communautaires concentriques, obligé d'équilibrer ses engagements et de négocier les éventuelles tensions entre ses appartenances.

En se consolidant ainsi, ces nouvelles solidarités ont suscité une loyauté si forte que certains ont été disposés à faire des sacrifices, y

compris celui de leur vie, pour le bien du groupe. La vénération des idoles, des symboles et des leaders a insufflé la force mythique d'un « nous » collectif dans les psychismes des nouvelles générations. Au-delà des murs habitait un « autre » souvent démonisé, jugé indigne d'une considération morale similaire. Ces tendances rivales – la solidarité de groupe et l'antagonisme entre groupes – animent l'histoire humaine pour le meilleur et pour le pire depuis la nuit des temps. À mesure que la complexification sociale encourageait une extension de la sympathie morale, la résistance tenace du particularisme a continué à ralentir, et parfois à faire régresser, l'impulsion cosmopolitique. Les société dominantes ont finalement étendu leurs territoires en assimilant ou en annihilant leurs contemporains plus faibles. Sur les tombes des opprimés et des subordonnés s'ouvrirent de nouvelles possibilités historiques de construire des formes sociales et des identités morales nouvelles.

Cela fait longtemps que les philosophes rêvent de l'époque où le cercle de la communauté s'étendrait jusqu'à englober la famille humaine tout entière. Cette vision universaliste hante l'imagination sociale depuis le Ve siècle avec J-C, lorsque Socrate a proclamé : « Je suis citoyen, non d'Athènes en Grèce, mais du monde. » Deux siècles plus tard, les Stoïciens édifièrent un système éthique centré sur la notion de *cosmopolis* – une cité mondiale en harmonie avec la raison et l'univers.

Coulant de cette source antique, l'idée cosmopolitique a muté et évolué à travers les millénaires, à mesure que des visionnaires méditaient son sens et que des réformateurs poursuivaient ses promesses. Ce rêve ambitieux a refusé de mourir, même aux époques où la triste saga d'une humanité tiraillée de conflits faisait ressembler la notion d'« un seul monde » à une utopie creuse. Les critiques des philosophes sceptiques et des adversaires idéologiques ne suffirent pas à faire cesser la quête d'une civilisation mondiale, qui atteint une nouvelle apogée avec l'humanisme et l'universalisme des Lumières. Après une pause au cours du XIXe siècle, cette quête prophétique reprit de plus belle au milieu du XXe siècle, réponse à la fois courageuse et désespérée au sentiment ambiant d'épuisement culturel dans une époque secouée par les guerres mondiales et menacée par la guerre nucléaire.[16]

Jusqu'ici, la sensibilité cosmopolitique s'est développée dans un royaume d'idées détaché de la sphère matérielle de l'histoire réelle. La *cosmopolis* flottait dans un éther raréfié, au-dessus du terrain divisé sur lequel elle devait être construite. Mais la Phase planétaire ramène désormais ce rêve autrefois chimérique sur le terrain pratique : l'éthique de solidarité humaine est désormais ancrée dans la logique de notre condition contemporaine – pourvu que les sirènes d'alarmes et les carillons d'espérance qui résonnent aujourd'hui tirent le citoyen global de son sommeil. Tout comme la connectivité globalise le monde extérieur, l'empathie pourrait alors globaliser le cœur humain.

Que signifie, dans ces conditions, être un citoyen global ? Le statut de citoyen, même sous sa forme familière de citoyen d'un État, échappe à toute définition précise. Dans le sens le plus large, un citoyen est le membre d'une communauté politique qui assigne des droits aux individus, tout en exigeant que ces derniers remplissent des devoirs et des obligations. Au-delà de son rapport juridique à la *polis*, un citoyen dans le sens plein du terme a une relation émotionnelle d'allégeance et d'attachement à une communauté plus large. Mais le sens concret de la citoyenneté est un produit de l'histoire, qui a évolué

de concert avec les changements dans les systèmes sociaux.

La citoyenneté moderne à plusieurs niveaux s'est constituée en trois vagues successives qui ont étendu les droits dans les domaines économique, politique et social (du moins à ceux qui bénéficiaient du statut de citoyen).[17] Au XVIIIe siècle, la *citoyenneté civile* ouvrit opportunités économiques, libertés individuelles et droits de propriété. Au XIXe siècle, la *citoyenneté politique* s'est développée avec la démocratie et le droit de vote. Au XXe siècle, la *citoyenneté sociale* y a ajouté le droit à un niveau minimum de bien-être et de sécurité sociale. Chacune de ces extensions des droits faisait suite à une vague de mobilisations sociales contre les privilèges traditionnels. La citoyenneté civile a marqué le triomphe des classes entrepreneuriales sur les intérêts féodaux, la citoyenneté politique l'abolition des droits divins des monarques et du despotisme de puissantes élites, et la citoyenneté sociale a été obtenue par l'organisation des travailleurs dans leur longue lutte contre le capitalisme de laissez-faire. Bien entendu, il aura fallu bien des décennies supplémentaires pour que les femmes et d'autres sous-groupes exclus bénéficient des mêmes droits. Dans bien des pays, cette lutte n'est pas encore achevée.

Aujourd'hui, la Phase planétaire ébranle ces anciennes formes de citoyenneté, et une quatrième vague se forme : celle de la *citoyenneté globale*. Tout comme la citoyenneté d'État, ce concept a à la fois une dimension affective et une dimension institutionnelle. Les gens deviennent « citoyens du monde » d'un point de vue émotionnel lorsque leurs préoccupations s'étendent à toute la famille humaine et, au-delà, à l'écosphère qui nous abrite tous. Ce sentiment d'identité transfrontalière anime un groupe toujours plus nombreux de « pèlerins citoyens », qui voyagent comme les premiers explorateurs vers une communauté globale imaginée.[18]

La « planétarisation » des consciences est une étape décisive de maturation de la culture humaine, qui imprègne de plus en plus fortement les mentalités du XXIe siècle. Le travail pratique de construction d'une architecture institutionnelle et de mécanismes fonctionnels pour mettre en œuvre la démocratie planétaire peut dès lors commencer. Dans cette optique, la Partie III de cet essai, intitulée « Destination », imagine la structure du système politique de Terrelande après la Grande transition. Ce système englobant sera basé sur les précurseurs qui se multiplient déjà au sein même de l'ordre actuel, à travers les processus multilatéraux de prise de décision ou les réseaux de la société civile. Mais la gouvernance mondiale ne se contentera plus de chercher un équilibre entre les intérêts d'États concurrents, ni de se plier aux intérêts des multinationales ; elle serait responsable devant le corps politique dans son ensemble.

Considérée depuis notre présent tiraillé par les conflits, la perspective de voir émerger un « démos » global pourrait sembler éloignée, voire irréaliste. En dénier abruptement la possibilité serait toutefois une carence de l'imagination historique, un peu à la manière dont un sceptique du XVIIIe siècle aurait pu tourner en ridicule la possibilité de nations souveraines comme un rêve impossible. Depuis la nuit de temps, il y avait eu des États et des nations – des territoires politiques et des groupes culturels -, mais pas d'États-nations qui auraient noué les deux. Pourtant, le nationalisme a fini par prévaloir, produisant les États modernes à partir des identités fracturées des cités-États, des fiefs et des tribus. En quelques siècles, la carte du

monde qui comptait auparavant plus de 200 000 territoires ne comptait plus que 200 pays. Les vieux sceptiques avaient oublié comment chaque « communauté imaginée » célèbre la prescience, l'idéalisme et l'héroïsme de ses patriotes fondateurs, et comment des limites nationales autrefois arbitraires se retrouvent considérées comme sacrosaintes.[19]

C'est désormais la Phase planétaire qui ébranle l'ordre des États-nations, et qui l'entoure d'une carapace toujours plus épaisse de gouvernance mondiale. Pour les incrédules, l'essor du globalisme au cours du XXIe siècle semble aussi fantaisiste que celui du nationalisme a pu le paraître, du moins aux étroits d'esprit, au XVIIIe siècle, avant que l'histoire ne rende l'impossible inévitable. Certes, des circonstances extérieures – la concurrence économique, la rivalité guerrière, les conquêtes coloniales – ont joué un rôle dans la formation des États modernes, tandis que Terrelande, dépourvue de frontières territoriales, manque d'un « autre » à ses portes (à défaut d'une invasion extra-terrestre) pour pousser à l'unité et la cohésion.

Il n'empêche, les puissantes forces centripètes de risques partagés et d'une destinée commune combattent les tendances à la désunion, en faisant de la planète l'échelle naturelle des affaires humaines. De fait, notre planète ronde offre à une communauté imaginée globale une base mieux ancrée dans les réalités sociales et écologiques que les limites arbitraires des communautés nationales à leur naissance. Tout comme la citoyenneté nationale a dissous les barrières au sein des États, la citoyenneté globale pourrait réduire les divisions entre États, et combler ainsi le fossé entre les structures obsolètes du XXe siècle et les réalités obstinées du XXIe siècle.

Dimensions de l'action collective

L'entrelacement des gens, de la planète et des générations futurs inscrit l'impulsion cosmopolitique dans l'ADN de notre époque. Mais cette impulsion va s'affaiblir, ou ne perdurer que dans des poches culturelles isolées, si elle ne se lie pas à un mouvement social populaire. Comme l'attestent les défaites amères du passé, le mécontentement peut se dissiper, et les aspirations s'évanouir, laissant le champ libre à la démagogie pour qu'elle s'élève des cendres de la peur (il suffit de se souvenir de l'échec des forces progressistes à contenir le fascisme).

Pourtant, l'histoire est bien traversée d'épisodes de mobilisation sociale. Dans la victoire comme dans la défaite, les opprimés, les patriotes et les idéalistes se sont soulevés, poursuivant des objectifs aussi variés que les conditions historiques qui leur ont donné naissance. Certains mouvements se sont faits les porteurs de causes ethniques, religieuses, nationales ou idéologiques étroites. D'autres ont cherché à étendre la sphère des droits, de la justice, de la paix et du respect de l'environnement : c'est là la tradition progressiste qui doit retenir notre attention dans la recherche de modèles efficaces d'action collective globalisée.

Évidemment, les enseignements tirés de l'expérience de mouvements passés ne sont que partiellement pertinents pour nos besoins contemporains. Tout mouvement est fonction de l'endroit et du moment, et un mouvement citoyen mondial, tout aussi inédit que la Phase planétaire qui le suscite, ne ferait pas exception. Il vaut néanmoins la peine d'interroger les mouvements antérieurs : Quelles conditions politiques ont été favorables ? Quelles stratégies ont-elles permis de galvaniser les masses et assurer leur participation ? Quels sont les aspects

qui ont attiré et retenu des partisans ? En réponse à cette triade de questions, on peut énumérer trois facteurs favorables : une *vulnérabilité systémique*, la *capacité organisationnelle*, et la *solidarité culturelle*.[20]

Une société stable garde l'allégeance de ces citoyens aussi longtemps que les pouvoirs en place sont vus comme des gouvernants compétents et justes. Le système se fragilise lorsqu'ils sont largement considérés comme ineptes et injustes, ou les deux. Si les structures dominantes sont incapables de faire taire le mécontentement ou de faire place aux demandes de changement, la société se retrouve au bord d'une crise systémique. Au bout du compte, si les conditions se détériorent encore et que la légitimité de l'ordre établi continue à s'éroder, l'insatisfaction individuelle peut se transformer en revendication collective, et les actes isolés de défiance en résistance de masse.

Mais la vulnérabilité systémique n'est pas la seule condition favorable à un mouvement social d'importance, pas plus qu'elle ne garantit son émergence. Celle-ci nécessite la création d'organisations adaptées pour concentrer et amplifier l'énergie oppositionnelle. Ces organisations sont la manifestation formelle et la locomotive du mouvement, mais pas le mouvement lui-même. Leur rôle est de canaliser l'indignation générale, les protestations spontanées, les demandes et les visions pour en faire émerger une action résolue. Elles ancrent les aspirations sublimes dans des tâches mondaines comme celle de construire une compétence gestionnaire, chercher des ressources financières, démontrer sa perspicacité stratégique, ou créer un répertoire de tactiques pour répandre son message et gagner des batailles.

Si le mécontentement généralisé est sa raison d'être et la capacité organisationnelle son moyen, ce qui donne cohésion à un mouvement de masse et en fait un compagnonnage humain est la solidarité culturelle. Un mouvement durable doit offrir davantage qu'une enceinte politique impersonnelle : il doit offrir une alternative séduisante à la culture dominante. Il constitue une communauté d'esprit où les participants peuvent refaçonner leur identité, nouer des liens de sympathie et investir leur allégeance. La culture contre-hégémonique renouvelle l'unité émotionnelle à travers symboles, mythes et rituels, tout en cultivant un cadre conceptuel partagé de compréhension du monde et des moyens de le changer.

Pour durer et prospérer, un mouvement émergent doit surmonter le paradoxe du « problème de l'action collective ». De nombreux sympathisants hésiteront à participer jusqu'à ce qu'ils soient convaincus que le mouvement peut faire une différence, mais le succès requiert précisément la participation massive de tous. Se construire une visibilité et une crédibilité, afin de surmonter le scepticisme des adhérents potentiels, requiert une résolution inébranlable de la part d'un petit noyau décidé. Si les conditions sont favorables et si l'engagement est déterminé, un mouvement naissant pourra atteindre le seuil critique pour prendre son envol. Au-delà de ce point de non-retour, le noyau des décidés devient une multitude que rien ne peut arrêter.

Imagine que tout le monde...

Un « mouvement citoyen mondial » pour la Grande transition peut-il prendre forme avec la vitesse, l'envergure et la cohérence requises ? La bataille pour l'âme de Terrelande a commencée. Les

signes inquiétants abondent, mais les progrès de la prise de conscience et de l'engagement suggèrent qu'un mouvement systémique pourrait être en gestation. La question devient alors la suivante : comment l'aider à venir au monde et lui donner vie ? Les facteurs favorables qui ont donné naissance aux mouvements similaires dans le passé – vulnérabilité systémique, capacité organisationnelle et solidarité culturelle – devront s'aligner en une même dynamique pour qu'un mouvement citoyen mondial vigoureux prenne forme dans les années qui viennent.

Il est virtuellement certain que le système global actuel, déjà largement considéré comme inefficace et illégitime, deviendra encore plus vulnérable. L'ordre interétatique est dépourvu de l'autorité politique coordonnée qui lui permettrait de résoudre les crises et de s'attirer la confiance du public. Le capitalisme globalisé des multinationales est hors de contrôle, programmé pour piller la nature et élargir les inégalités, pas pour nous assurer des vies sûres et épanouies. Le système mondial, incompétent et biaisé en faveur du petit nombre, engendre un mécontentement qui se manifeste au grand jour sous une myriade de formes, tout en continuant à ronger intérieurement les âmes troublées des modernes.

Par contraste avec la vulnérabilité palpable du système dominant, les autres facteurs essentiels à l'essor d'un MCM dynamique – des organisations mobilisatrices fortes et une communauté oppositionnelle cohésive – restent sous-développés. Le défi est rien moins que de créer une base pour l'action collective en dépit des immenses distances culturelles et spatiales qu'un mouvement mondial doit parcourir.[21] Même si la Phase planétaire renforce l'attraction gravitationnelle vers l'unité, et si Internet court-circuite les distances physiques, les barrières du langage et de la tradition perdurent, les soupçons et le ressentiment persistent.

Il n'en reste pas moins que le MCM émergent pourra se baser sur un ensemble bien établi de principes sociaux et éthiques universels, consacrés par des accords comme la Déclaration universelle des droits de l'homme et la Charte de la Terre, et portés par une multitude de mouvements populaires. Il peut se construire une légitimité et recruter des partisans en formulant une vision rigoureuse et inspirée de la civilisation planétaire. Il peut créer une communauté magnétique d'hommes et de femmes en concrétisant ses objectifs visionnaires à travers leurs propres quêtes. Ainsi, tout comme la Terrelande qu'il imagine, le MCM cultiverait une culture de non-violence, de tolérance, de respect et de démocratie, ainsi qu'une adhésion jamais démentie aux valeurs centrales de la Grande transition que sont la qualité de la vie, la solidarité humaine et la résilience écologique.

Créer et maintenir une solidarité normative dans un mouvement d'une telle diversité sera le principal obstacle à la réussite. Le MCM sera confronté au défi écrasant de construire l'unité à une époque de politiques identitaires, de schismes culturels et de scepticisme quant au leadership. Un mouvement qui veut mener à bien la tâche de la transformation globale devra trouver de nouveaux équilibres entre le besoin de cohérence et le désir de pluralisme. Il ne pourra pas éliminer les conflits idéologiques, les antagonismes régionaux et les luttes intestines. En vérité, c'est cette diversité qui fera toute la richesse et la vitalité du mouvement. Néanmoins, pour forger un but commun,

il faudra une vision globale et une culture de mouvement qui considèrent la variété des perspectives et des initiatives comme différentes manifestations d'un même projet. L'unité et la diversité sont à la fois essentielles et complémentaires.

Les mouvements complexes donnent lieu à des modes d'organisations kaléidoscopiques, et le MCM ne fera pas exception à la règle. Plutôt que d'une entité unique, il se manifestera à travers une multitude d'éléments quasi autonomes intervenant sur tous les fronts (environnement, justice, paix, bien-être humain et égalité) et à toutes les échelles (locale, nationale, régionale et globale). Tout comme la Terrelande qu'il cherche à faire advenir, le MCM devra donc être aussi global que nécessaire et aussi local que possible, écologie polycentrique d'associations formelles et informelles sous la bannière d'une identité et d'un projet communs. On peut l'envisager comme une expérimentation collective enthousiasmante de nouvelles manières d'agir ensemble sur la voie d'une civilisation planétaire.

Ce genre de mouvement ne pourra pas être conçu d'en haut dans ses moindres lignes par un groupe de conspirateurs, et n'émergera pas non plus spontanément du « *blessed unrest* » (« désordre béni ») d'en bas.[22] Des stratégies d'organisation proactives adaptées à une tâche aussi complexe devront naviguer entre les écueils symétriques de la rigidité (Némésis traditionnelle de l'avant-gardisme) et du désordre (la malédiction de l'anarchisme). Mais il est plus que temps, face à un besoin aussi criant, de construire des campagnes à grande échelle ayant pour objectif explicite de lancer ce mouvement citoyen mondial.

Même s'il n'y a pas de mode d'emploi tout préparé, il est possible d'imaginer les contours généraux d'une telle campagne. Une manière de l'envisager serait d'y voir la coalescence d'un réseau de réseaux, attirant de nouveaux partisans à travers sa présence locale, nationale ou globale. Il relierait entre eux tous les défis actuels dans le cadre d'une stratégie et d'un cadre intellectuel intégrés. Il expérimenterait résolument de nouvelles formes d'organisation et de nouvelles technologies de communication en vue de coordonner les initiatives dans chaque région, à chaque échelle, sur chaque enjeu. Il chercherait à dépasser les divisions de culture, de classe et de lieu, célébrant la diversité et le pluralisme sous l'égide de principes et d'objectifs communs. Sa structure et son programme seraient évolutifs, capables de s'adapter aux changements de circonstances internes et externes.

Tout ceci nécessitera de cultiver et pratiquer une « politique de la confiance », tolérante des petites différences dans l'optique de préserver le fondement d'une unité en dernière instance. Comme tous les mouvements pour le changement social, le MCM devra à la fois tendre les bras et résister – étendre la participation et forger des alliances, d'un côté, et de l'autre côté, identifier et affronter les forces conservatrices. L'accent mis sur la confiance n'implique pas d'ignorer la réalité du pouvoir et des intérêts, ni de sous-estimer les conflits que nous ne manquerons pas de rencontrer sur le chemin de Terrelande. Il s'agit plutôt de suggérer que l'inclusion et la réconciliation du pluralisme, l'unité et la vision, sont des défis fondamentaux qui pèsent sur la naissance et la croissance de tout mouvement authentique.

La nouvelle praxis planétaire aura de nombreuses dimensions vitales, parmi lesquelles l'avancement du savoir systémique, le plaidoyer pour des politiques publiques fortes, la création de niches

locales préfigurant la transition généralisée, et la formulation de visions globales séduisantes et viables. Toutes ces actions sont nécessaires mais pas suffisantes. La tâche additionnelle de construire le mouvement mondial s'offre aujourd'hui à tous ceux qui s'inquiètent de la qualité de notre avenir. C'est une entreprise extraordinaire, parce que l'époque n'est pas ordinaire : dans des moments de transformation sociale comme celui-ci, les efforts d'une minorité active peuvent se répercuter dans tout le champ culturel, convertissant le potentiel latent en action collective. Le projet central devant nous est désormais de tisser des revendications et des actions disparates en un mouvement pour et de Terrelande, quête collective d'une civilisation digne de ce nom.

◇◇◇◇◇◇◇

PARTIE III
DESTINATION : APERÇUS D'UN AVENIR CIVILISÉ

Mandela City, 2084

Faisons une pause, en ce centenaire de l'année cauchemar imaginée par George Orwell, pour nous souvenir du chemin parcouru et réfléchir au chemin devant nous sur le long trajet de la Grande transition. Ce bref traité examinera l'état de la civilisation planétaire actuelle, esquissant sa structure complexe, ses dynamiques sociales et sa promesse inachevée – et célébrant, bien sûr, les avancées obtenues. Le portrait pourra paraître enjolivé à certains lecteurs, mais leur auteur, fier vétéran de la bataille pour le XXIe siècle, le revendique. Il ne prétend pas à la neutralité, mais n'a aucune illusion : nous ne vivons pas à Shangri-La, mais en Terrelande, où de vrais gens ont de vrais problèmes. Et pourtant, qui contesterait que le monde d'aujourd'hui est une réfutation vivante des prédictions apocalyptiques qui hantaient autrefois l'imagination de l'avenir ?

Cent années qui ont ébranlé le monde

Notre instantané de 2084 ne peut capturer qu'un seul plan dans le déroulement du grand film du XXIe siècle. Cette histoire, qui fait déjà l'objet d'une vaste littérature sondant les racines et la signification de la Grande transition, s'accroît chaque jour de nouvelles découvertes, de nouvelles interprétations, de nouvelles controverses. Plutôt que d'en rajouter encore, nous nous contenterons ici d'un abrégé historique, dans le but de situer le monde contemporain dans le cadre de la transition en cours. La « théorie des cinq étapes » introduite dans la chronique pionnière *Cent ans qui ont ébranlé le monde* est un guide utile.

Les étapes principales de la Grande transition

Décollage
Crise permanente
Urgence générale
Ère des réformes
Communauté de Terrelande
1980
2001
2023
2028
2048
2084
?

Décollage de la Phase planétaire (1980–2001). Un système socio-écologique global unitaire a commencé à se cristalliser, signalant l'aube d'une nouvelle époque. Ce phénomène holistique s'est manifesté de multiples manières : la globalisation économique, le déséquilibre de la biosphère, la connectivité numérique, l'émergence d'une société civile transnationale, ou encore le terrorisme global. La formation d'une nouvelle réalité d'interdépendance s'est accélérée avec l'effondrement de l'ordre bipolaire de la Guerre froide en 1989. Le capitalisme global a alors bénéficié d'une position hégémonique, entretenue par les politiques du « Consensus de Washington » faites de dérégulation, de libre échange, de privatisation et de retrait de l'État. Ces politiques ont suscité en réponse des manifestations de

masse en marge des rencontres intergouvernementales, mais celles-ci n'ont pu que ralentir, non arrêter, le rouleau compresseur d'une mondialisation sous l'égide des multinationales. Parallèlement, les industries florissantes du marketing et du divertissement répandaient le consumérisme parmi les populations aisées, le désir parmi les défavorisés, et la frustration parmi les jeunes en colère. Le nouveau millénaire a été salué par une cacophonie dissonante d'éclatement de la bulle internet, de tours qui s'effondraient, de cris de guerre et de glaciers disparaissant, brisant les illusions de l'utopie du marché.

Crise permanente (2001–2023). Un turbo-capitalisme en roue libre a poursuivi sa route au rythme d'une succession de guerres, de violences, de déplacements, de pandémies, de récessions et de désastres environnementaux. La rengaine des mauvaises nouvelles, tout d'abord considérée comme une accumulation de phénomènes déconnectés les uns des autres, a fini par être comprise comme les manifestations distinctes mais profondément liées entre elles d'une même crise structurelle globale. Les critiques se sont donc faites elles aussi plus systémiques et radicales, l'angoisse individuelle s'est généralisée, et la résistance collective a pris de l'ampleur. Au plus fort de la crise, le « mouvement citoyen mondial » (MCM) a tenu son premier Congrès intercontinental en 2021, et a adopté son historique Déclaration d'interdépendance, éloquent manifeste exprimant le nouveau consensus sur le « caractère du défi historique », les « principes d'unité » et les « visions de Terrelande »*. Le message du MCM s'est répandu de manière virale au sein d'un vaste réseau de nœuds affiliés, en cercles croissants, tout autour de la planète. Le mouvement est devenu l'expérimentation

* Même si le terme de « Terrelande » avait déjà été utilisé par certains auparavant, ce fut le premier document important à l'employer.

socio-politique vivante de la création d'une communauté de Terrelande, chaque nouveau soubresaut de la Crise permanente mobilisant de nouveaux partisans et renforçant son influence. En 2023, les « cercles » du mouvement étaient partout, occupés à mettre en œuvre des stratégies locales connectées à la transformation globale. Le soulèvement populaire est arrivé trop tard pour empêcher le tumulte global, mais sans lui, l'avenir aurait sûrement été plus sombre.

Urgence générale (2023–2028). La crise multidimensionnelle continuait à faire rage, formant une puissante réaction en chaîne de chocs en retours et d'amplifications. Chaque cause devenait un effet, chaque effet une cause, les impacts ubiquitaires du changement climatique formant comme l'œil du cyclone de la détresse systémique. Ce sont les pauvres qui ont le plus souffert, même si personne ne pouvait vraiment s'isoler des bouleversements en cours et de leurs conséquences. Ce fut une période tragique à tous les points de vue, et pourtant les choses auraient pu être pires si le monde ne s'était pas mobilisé en réponse à la crise. Le MCM, au plus haut de sa force, a joué un rôle crucial pour pousser des gouvernements aveugles et irrésolus à agir avec décision pour atteindre les objectifs climatiques et de développement durable qui languissaient depuis leur adoption par les Nations unies en 2015. Cette vague de réformes publiques empêcha le chaos et mit fin aux ambitions du Nouvel ordre planétaire (NOP), une alliance au sein des élites qui se préparait à proclamer un état d'urgence planétaire et la création d'une Autorité mondiale. Ironiquement, la menace de ce NOP autoritaire a provoqué une réaction massive du public, qui a encore renforcé le MCM et la politique de réformes profondes. Le monde a reculé du bord de l'abîme, donnant aux acteurs du NOP le temps de méditer leurs erreurs durant de longues années d'incarcération.

L'Ère des réformes (2028–2048). Le chaos s'apaisant, l'ordre ancien chercha à reprendre le pouvoir. Mais la génération de leaders arrivée à maturité au beau milieu de la crise était suffisamment consciente des erreurs du passé et comprenait la nécessité d'une forte supervision gouvernementale pour que l'histoire ne se répète pas. Les Nations unies mirent en place le New Deal global, apothéose d'une gouvernance mondiale éclairée, incluant un ensemble percutant de politiques publiques, d'institutions et de mécanismes de financement pour concrétiser enfin les objectifs ambitieux mis en avant par le vieil agenda du développement durable. Au cœur de ce New Deal global, il y avait la création d'« économies de résilience » qui canaliseraient et encadreraient les marchés pour qu'ils fonctionnent en ligne avec des normes sociales plus généreuses et dans des limites environnementales bien établies. Malgré les objections véhémentes de son aile la plus radicale, le MCM mit son poids politique considérable derrière cette entreprise de domestication du capitalisme sauvage, argumentant que la « social-démocratie planétaire » était une étape nécessaire sur le chemin de la Grande transition. Avec les années 2040, cependant, l'« alliance de nécessité » qui avait porté les Réformes publiques était devenu intenable : les forces rétrogrades, alimentées par des campagnes revanchistes généreusement financées, gagnèrent en force, et les vieilles pathologies du capitalisme agressif, de la culture consumériste et du nationalisme xénophobe connurent une résurgence. Partout, les progressistes se posaient la question : la réforme est-elle suffisante ? La réponse a fini par résonner à travers tous les continents :

« Terrelande maintenant ! » Le MCM était prêt, et réussit à convertir le mécontentement en stratégie efficace, gagnant une influence politique décisive dans un nombre croissant de pays et d'organisations internationales. La structure délibérative interne au mouvement, l'Assemblée parlementaire de Terrelande, fut transformée pour devenir le corps central de la nouvelle gouvernance mondiale démocratique.

Communauté de Terrelande (2048–présent). L'étape actuelle de la Grande transition a débuté lorsque l'Assemblée parlementaire de Terrelande a adopté par consensus la constitution mondiale de 2048 (dont il sera question plus en détail ci-dessous), instaurant formellement la Communauté de Terrelande. Des résistances virent le jour parmi des intérêts sectoriels ou d'un point de vue nationaliste, mais des masses de gens ordinaires se mobilisèrent en réponse pour défendre la Communauté. Après une décade tumultueuse, les nouvelles structures institutionnelles commencèrent à se stabiliser, ouvrant le chemin d'une *civilité humaine.* La révolution de la civilisation planétaire battait son plein.

Ce qui compte vraiment

Durant tout ce temps, les manifestations politiques et culturelles tangibles de la Grande transition s'enracinaient dans une transition parallèle en cours dans la sphère intangible du cœur humain. Les gens en revenaient aux questions fondamentales : Comment devrions-nous vivre ? Qui devrions-nous être ? Qu'est-ce qui compte vraiment ? Cette quête collective de nouvelles réponses a fourni une boussole morale pour traverser le maelstrom du changement planétaire.

Désormais, l'édifice entier de la civilisation contemporaine s'élève

sur la base de valeurs humaines irréfutables. L'ethos qui dominait avant la transition, fondé sur le consumérisme, l'individualisme et l'anthropocentrisme, a cédé la place à une nouvelle triade : qualité de vie, solidarité humaine et écocentrisme. Ces valeurs découlent du sentiment de, et d'une aspiration à, la plénitude en tant qu'individus, en tant qu'espèce et en tant que communauté de vie. Bien entendu, nos diverses régions et cultures assignent à ces valeurs des nuances de signification particulières et des poids variables. Mais elles demeurent la base absolue presque partout.

L'amélioration de la « qualité de la vie », plutôt que la vieille obsession pour le PIB et pour l'expansion simplement qualitative des biens et des services, est désormais largement considérée comme le seul fondement valide de mesure du développement. Cette conviction va aujourd'hui tellement de soi que nous courons le danger de perdre de vue son importance historique. Il faut se souvenir que depuis la nuit des temps, les problèmes de la rareté et de la survie – ce que Keynes appelait le « problème économique » - ont toujours dominé l'existence des hommes et des femmes. La corne d'abondance industrielle avait ouvert la voie, du moins en principe, à une civilisation d'après la rareté, mais le rêve en fut longtemps retardé par des divisions de classes profondément ancrées, qui menèrent non pas à des moyens d'existence décents pour tous, mais à la surconsommation pour les privilégiés et la privation pour les exclus. Aujourd'hui, la convergence de deux facteurs – une éthique de sobriété matérielle (« assez, c'est assez ») et une distribution équitable des richesses (« assez pour tous » - a rendu possibles des modes de vie plus satisfaisants que le tapis de course travailler-consommer pour les riches et le désespoir pour les

défavorisés. Aujourd'hui, les gens sont aussi ambitieux qu'ils l'ont toujours été, mais l'épanouissement, non la richesse, est la mesure fondamentale du succès et la première source de bien-être.

Le deuxième pilier de l'esprit de l'époque contemporaine, la solidarité humaine, soutient la profonde connexion que nous ressentons avec les étrangers qui vivent dans des lieux éloignés et avec nos descendants qui habiteront un futur distant. Cette camaraderie extensive découle de sources d'empathie présentes au plus profond de l'âme humaine. Celles-ci s'expriment dans la Règle d'or qui traverse les grandes traditions religieuses autant que dans les idéaux laïcs de la démocratie, de la tolérance, du respect, de l'égalité et des droits. Cette solidarité augmentée est le pendant dans la conscience de l'interdépendance dans le monde extérieur. La Phase planétaire, en mêlant les destinées de tous, a étiré les esprits de corps traditionnels dans le temps et dans l'espace jusqu'à englober toute la famille humaine, vivante ou encore à naître, et au-delà.

L'écocentrisme, notre troisième valeur déterminante, affirme l'inscription de l'humanité dans la toile de la vie, et étend notre solidarité aux autres créatures qui comme nous partagent le fragile épiderme de la Terre. Nous sommes aussi stupéfaits qu'horrifiés par l'indifférence irresponsable des générations antérieures envers l'intégrité de la nature et le trésor de la biodiversité. La leçon a été chèrement apprise, et nous avons beaucoup perdu. Mais les motivations prédatrices de naguère – la domination de la nature – ont été laissées aux poubelles de l'histoire. Notre rapport à la Terre n'est plus caractérisé par la rapacité mais par l'humilité, associée à la compréhension de

notre dépendance envers sa résilience et envers ses dons. Les gens d'aujourd'hui ont un profond respect du monde naturel, où ils trouvent une source infinie d'émerveillement, de subsistance et de plaisir.

Un seul monde

Ce sentiment élargi a soutenu un ethos mondialiste aussi profondément ressenti que l'était jadis le nationalisme, peut-être même davantage. Après tout, familiers avec les perspectives offertes par les vols orbitaux et les excursions spatiales, nous avons face à nous une planète entière, non des frontières artificielles entre États. Des prophètes sociaux avaient envisagé depuis longtemps une famille humaine unique – « Mélanger les races des nations dans l'alchimie de l'amour », avait osé Aristophane - mais le rêve d'Un seul monde a dû attendre un partenaire moins sentimental : l'intérêt réciproque. La Phase planétaire a réveillé les aspirations cosmopolitiques en les alliant avec les exigences d'un monde de risques partagés. L'idéal subjectif était désormais ancré dans des conditions objectives.

C'est ainsi devenu un principe évident que le globe est l'unité politique naturelle pour gérer les affaires communes : sauvegarder la biosphère et préserver la paix, bien sûr, mais également cultiver une civilisation planétaire dans toutes ses dimensions. De fait, la culture et le démos mondiaux florissants de Terrelande constituent l'apothéose de la transformation que nous avons connue. C'est du moins l'opinion des générations vieillissantes de la Grande transition. La jeunesse, naturellement sans repos, prend la Communauté comme un donné, er cherche de nouvelles frontières de transformation dans la colonisation spatiale (et certainement pas dans des fêtes écocommunales marginales

qui cèdent à la rhétorique de la balkanisation).

Le quatuor de principes qui fondent notre communauté politique globale a ses racines dans les grandes luttes de nos prédécesseurs pour les droits, la paix, le développement et l'environnement. La Constitution mondiale de 2048 découle de ce patrimoine essentiel, codifié dans des accords internationaux historiques comme la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, l'Agenda 21 issu du Sommet de la Terre de 1992, ou la Charte de la Terre de 2000. Son préambule est largement inspiré de la Déclaration d'interdépendance de 2021 du MCM et son appel à une Terrelande de droits, de liberté et de dignité pour tous dans le cadre d'une communauté mondiale vibrante et soutenable.

Ces principes unificateurs ne seraient pourtant restés rien de plus que des bonnes intentions s'ils ne s'étaient pas enracinés dans l'engagement d'êtres humains vivants. C'est ce sentiment intime de solidarité avec les gens et le monde naturel dans son ensemble qui unit et soutient en dernière instance notre société planétaire. Les citoyens mondiaux d'aujourd'hui ont donné raison en pratique aux visionnaires anciens et aux rêveurs d'une nouvelle conscience : « Pensons plutôt à toute la terre, frappons amoureusement sur la table » (Pablo Neruda).

Des lieux multiples

Cet engagement résolu pour Un seul monde a pour pendant un engagement tout aussi profond envers le maintien d'une multiplicité des lieux. Notre « politique de la confiance », animée par une célébration à la fois de l'unité et de la diversité, se décline sur une double dimension: la tolérance des petites différences, et une solidarité en dernière instance. La transformation a démontré que la tension entre globalisme et localisme, quoique bien réelle, ne doit pas être forcément conflictuelle. De fait, les deux sentiments sont dialectiquement liés, conditions réciproques d'une culture politique épanouie. D'un côté, l'intégrité d'Un seul monde dépend de la vitalité de ses régions en termes d'innovation culturelle, de cohésion sociale et de renouveau démocratique. De l'autre, la vitalité des Lieux multiples dépend de la communauté politique globale pour sécuriser et enrichir notre civilisation et notre planète partagées.

Il y a un siècle, il était commun de parler d'un projet unitaire de la « modernité », qui verrait toutes les nations finir par adopter les institutions, les normes et les valeurs des sociétés industrielles avancées. Après l'effondrement de l'Union soviétique, certains universitaires allèrent jusqu'à proclamer la « fin de l'histoire », phase finale du projet moderniste. Aussi complaisante et anti-historique qu'elle ait été, la théorie (et l'idéologie) selon laquelle tous les pays convergeraient vers le modèle dominant contenait un noyau de vérité. La logique expansionniste du capitalisme cherchait à s'incorporer les périphéries et à les remodeler à sa propre image. Du moins aussi longtemps qu'on lui laissait libre cours.

La crise du système mondial a donné le coup de grâce à ce type de déterminisme historique, qui servait de masque commode à l'ambition impériale dans une époque d'hégémonie. Aujourd'hui, la Communauté démontre en pratique l'exact contre-point de cette idéologie, à savoir qu'il y a de multiples chemins vers la modernité, comme l'avaient depuis longtemps affirmé les penseurs critiques.

Désormais, les idéaux suprêmes de la modernité – égalité, tolérance, raison, état de droit et citoyenneté active – sont partout, mais trouvent une expression diversifiée dans différents paysages sociaux.

Le tissu de notre société globale est une merveilleuse tapisserie de centaines de lieux différents. Plusieurs des régions de Terrelande se sont formées autour des frontières nationales préalables ou de grandes métropoles, certaines recoupent les limites de bassins versants ou de « biorégions », et quelques-unes étaient auparavant des zones semi-autonomes au sein des anciens États-nations*. Elles sont de toutes tailles et de toutes sortes, allant de petites communautés homogènes à des territoires vastes et complexes, comprenant eux-mêmes des régions semi-autonomes.

La consolidation de la carte des régions de Terrelande au cours des dernières décennies ne s'est pas faite sans conflits. Les tensions sociales et les litiges territoriaux étaient inévitables, certains s'enflammant autour de disputes de voisinage irréconciliables héritées du passé, d'autres suscitées par les frontières rendues plus poreuses par la citoyenneté mondiale et la libéralisation du droit d'installation. Avec l'aide de l'alchimie du temps, qui transforme les étrangers d'hier en voisins d'aujourd'hui, ainsi que grâce la médiation persuasive de la Communauté et de ses aides financières, notre constellation de régions s'est largement stabilisée. Malheureusement, il reste cependant quelques zones de discorde, plaies du corps politique, et objets des procès interminables dans le système arbitral mondial.

* Ce traité se réfère aux démarcations sous-globales comme des « régions », selon la nomenclature recommandée par le Forum mondial des standards. Même si les traditionnalistes parlent toujours de« nations », le terme évoque une époque de guerres interétatiques, de colonialisme et de chauvinisme historiquement révolue, qui devrait l'être également linguistiquement.

Comment caractériser les régions de Terrelande ? Un examen exhaustif nous porterait au-delà des limites de cette monographie, mais il est utile d'organiser la multiplicité des différents lieux à l'aide d'une taxonomie plus gérable de formes sociales. Quelqu'un qui parcourrait le monde aujourd'hui y trouvera probablement trois types de régions, appelées ici *Agoria*, *Ecodemia* et *Arcadia*. Ces noms fantaisistes dérivent de racines grecques évoquant l'idéal classique de la communauté politique – des citoyens actifs, des objectifs partagés, et des relations sociales justes – qui inspire toutes nos régions.

Dans l'Athènes antique, l'agora servait à la fois de place du marché et de centre de la vie politique ; le commerce et la consommation sont donc des aspects prédominants d'Agoria. Le néologisme Ecodemia est un mot composé associant les racines étymologiques de l'économie et de la démocratie ; signe que la démocratie économique est prioritaire dans ces régions. L'Arcadia était le lieu bucolique mythique des Grecs ; la communauté locale et les modes de vies simples y sont particulièrement appréciés.

Soyons clair sur le fait que cette trinité de types régionaux n'a pour but que de fournir un tableau à grands traits des lieux de la Terrelande. Un examen plus détaillé révélerait les innombrables manières dont les régions réelles dévient par rapport à ces idéalisations. En outre, les régions les plus vastes ne sont pas homogènes, mais comprennent des sous-régions qui varient par rapport au thème dominant (un exemple éclatant en est la sous-région arcadienne au Nord-ouest d'une Amérique du nord à dominante agorienne). Une dernière précision : notre typologie bien nette exclut le petit nombre de zones volatiles qui n'ont pas encore établi une identité régionale stable.

Il n'en reste pas moins que ces trois archétypes incarnent un distinction critique pour comprendre la structure géographique pluraliste de Terrelande. Agoria, avec son style de vie et ses institutions plus conventionnels, serait la plus reconnaissable pour un visiteur du passé (de fait, certains critiques radicaux dénigrent ces régions, les qualifiant malicieusement de « Suède suprême »). Ecodemia, avec son éthique collectiviste et son économie politique socialisée, est celle qui diverge le plus profondément du capitalisme classique. Arcadia privilégie les économies autosuffisantes, les petites entreprises, la démocratie de face à face, la frugalité, et la révérence pour la tradition et la nature. En réalité, toutes trois sont des inventions sociales du XXIe siècle finissant, spécifiques de notre époque singulière.

Le très réactionnaire Institut de la restauration est d'une opinion diamétralement opposée. Sa récente diatribe intitulée *La grande imposition* affirme que nos régions ne sont que des perversions des trois grands « ismes » politiques du passé : capitalisme, socialisme et anarchisme. Sans surprise, cette provocation facile a été rondement critiquée dans les médias populaires et démolie par nombre d'experts. Le retour de bâton était bien mérité, mais, pour jouer l'avocat du diable, la thèse de l'Institut contient un grain de vérité. Après tout, la prédilection d'Agoria pour le marché lui donne effectivement un petit air capitaliste, l'insistance d'Ecodemia sur la primauté de la propriété sociale est un écho du socialisme classique, et l'enthousiasme d'Arcadia pour le slogan « *Small is beautiful* » retrouve l'essence de la tradition anarchiste humaniste.

Cependant, ces associations idéologiques cachent autant qu'elles

ne révèlent. L'engagement d'Agoria pour la soutenabilité, la justice et la solidarité globale est d'un ordre différent que même les social-démocraties les plus exemplaires du passé (« Suèdex10 » selon les enthousiastes d'Agoria). L'enthousiasme d'Ecodemia pour la démocratie, les droits et l'environnement n'a que peu de ressemblance avec les expériences socialistes autocratiques du XXe siècle. Les sociétés éminemment sophistiquées d'Arcadia sont des acteurs résolus des affaires du monde, loin des utopies pastorales et simplistes des vieux rêveurs anarchistes.

Cette diversité régionale reflète la liberté de Terrelande et est une condition essentielle de sa vitalité culturelle. Mais l'accent mis sur la diversité doit être équilibré par un rappel des éléments communs. Par comparaison avec les nations d'il y a un siècle, presque toutes les régions bénéficient d'une cohésion sociale et d'une bonne gouvernance. Toutes offrent aux citoyens un environnement sain, une éducation et un système de santé universels, et la sécurité matérielle comme base pour mener des vies épanouissantes. Presque toutes sont en paix. Surtout, Un seul monde unifie les Lieux multiples en une civilisation planétaire. Nous sommes des résidents régionaux avec notre allégeance au lieu, mais aussi des citoyens globaux construisant une communauté mondiale. Cette expérimentation enthousiasmante donne à l'espoir formulé par Socrate une forme vivante : « Je suis citoyen, non d'Agoria, ni d'Ecodemia, ni d'Arcadia, mais de Terrelande. »

Gouvernance : le principe du pluralisme contraint

Bien entendu, l'idéal harmonieux « Un seul monde, des lieux multiples » doit inévitablement s'incarner dans les réalités discordantes et contentieuses de la politique. L'une des principales difficultés de la Communauté aura été d'inventer des arrangements pragmatiques pour équilibrer l'un par l'autre les impératifs concurrents de la responsabilité globale et de l'autonomie régionale. Dans les premières décennies de la Phase planétaire, le débat politique autour de cette question, même dans les cercles progressistes, restait bloqué autour des dualités habituelles : cosmopolitisme contre communalisme, étatisme contre anarchisme, du haut vers le bas contre du bas vers le haut. La solution permettant de surmonter ces polarités était remarquablement simple, mais difficile à apercevoir à travers les mystifications nationalistes de la Guerre froide, de l'ère de l'hégémonie, de la Crise permanente et de l'Ère des réformes.

La philosophie politique de Terrelande repose sur le *principe du pluralisme contraint*, lui-même basé sur trois sous-principes complémentaires : l'*irréductibilité*, la *subsidiarité* et l'*hétérogénéité*. L'irréductibilité est l'affirmation d'Un seul monde : il y a certains enjeux qui doivent nécessairement et justement être gérés à l'échelle globale de la gouvernance. La subsidiarité est l'affirmation de la centralité des Lieux multiples : la portée de l'autorité globale irréductible est drastiquement limitée, et les prises de décision sont fléchées vers l'échelle la plus locale possible. L'hétérogénéité accorde aux régions le droit de poursuivre des modes d'évolution sociale en ligne avec leurs valeurs et leurs traditions démocratiques, avec pour seule contrainte d'assumer les responsabilités qui leur

ont été assignées au niveau global.

Les principes du pluralisme contraint sont consacrés par la Constitution mondiale, et suscitent peu d'objections. Malgré le consensus dont ils font l'objet d'un point de vue philosophique, certains diables idéologiques peuvent néanmoins se nicher dans les détails. L'application de ce cadre général à la sphère politique réelle a entraîné de vives batailles politiques (presque toujours pacifiques). La question la plus controversée – qu'est-ce qui doit être considéré comme irréductiblement global ? – a provoqué une lutte acharnée entre deux camps rivaux plaidant l'un pour un État mondial plus centralisé, et l'autre pour une fédération plus décentralisée.

Le débat sur le bon équilibre entre Un seul monde et les Lieux multiples ne s'est pas apaisé. De fait, il pourrait bien ne jamais être résolu. Un large consensus a néanmoins été atteint sur un ensemble minimal de préoccupations légitimes et universelles qui ne peuvent pas réellement être déléguées aux régions. Ces irréductibles « Sphères de responsabilité globale » sont résumées dans le tableau suivante.

Sphères de responsabilité globale

Droits	Libertés civiles ; participation politique ; éducation, santé, bien-être matériel
Biosphère	Ressources partagées ; climat, écosystèmes et biodiversité, aires protégées et parcs naturels
Securité	Desarmement ; résolution des conflits ; protection civile ; réponse aux désastres ; intervention humanitaires
Economie	Commerce et finance ; communications et transport ; aide au développment ; protection des consommateurs
Culture	Exploration spatiale ; préservation du patrimoine ; systéme universitaire mondial ; propriété intellectuelle

Le pluralisme contraint est l'expression politique concrète du vénérable slogan « l'unité dans la diversité ». L'engagement pour l'unité implique que la gouvernance planétaire fixe des « conditions limite » à l'activité des régions pour s'assurer que les résultats cumulés soient congruents et en ligne avec les objectifs globaux. L'engagement pour la diversité empêche les autorités centrales de dicter comment ces conditions doivent être satisfaites, en laissant une grande marge de manœuvre aux régions pour choisir des approches spécifiques compatibles avec leurs traditions culturelles, leurs valeurs et les ressources locales. Chaque région comprend à son tour une hiérarchie d'entités sous-régionales, emboîtées les unes dans les autres depuis les provinces jusqu'aux hameaux à l'image de poupées russes. Le principe du pluralisme contraint s'applique à toutes les échelles. Du haut jusqu'en bas, notre système politique délègue les prises de décision au niveau le plus local possible, ne gardant sous l'autorité du niveau supérieur que ce qui est nécessaire.

Dans le domaine environnemental, la régulation des émissions de gaz à effet de serre par la Communauté illustre la manière dont le pluralisme contraint fonctionne concrètement. Un seuil maximal d'émissions totales est fixé au niveau global et celles-ci sont réparties entre les régions en fonction de leur population ; les politiques mises en place par chaque région pour respecter leurs obligations peuvent mettre l'accent sur les mécanismes de marché, la régulation, l'innovation technologique ou les changements de mode de vie. Les illustrations abondent également dans le domaine social. Par exemple, l'article de la Constitution mondiale assurant un « droit à un niveau de vie décent pour tous » a une validité universelle, rendue opérationnelle au niveau

global par une série de cibles minimum, puis mise en œuvre au niveau régional à travers des stratégies aussi diverses que la garantie de l'emploi, les programmes d'aide sociale ou un revenu minimum. De même, pour prendre un dernier exemple au niveau sous-régional, les autorités de bassins versants fixent des standards de qualité de l'eau et des limites sur les extractions, répartissant ces obligations entre les communautés riveraines qui y répondent chacune avec des stratégies et de mesures décidées localement.

Tous les processus décisionnels respectent les principes fondamentaux de gouvernance de la Communauté : démocratie, participation et transparence. L'homme politique qui serait tenté de contourner les règles est sûr de se faire rattraper par la vigilance du public. En dehors de la fonction publique, des réseaux de la société civile travaillent inlassablement à éduquer les citoyens, à faire pression sur les décideurs, à surveiller les pratiques des entreprises et le comportement des politiques – et manifestent lorsque c'est nécessaire. Évidemment, le MCM n'a pas non plus disparu après les jours de gloire de 2048. Le mouvement reste une force significative capable de remettre en cause le statu quo et de pousser au changement, au grand chagrin de ses nombreux détracteurs qui voient dans son idéalisme radical une nuisance appartenant au passé.

Au sommet de la structure politique formelle se trouve l'Assemblée mondiale. Elle est composée à la fois de représentants des régions et de membres directement élus par le suffrage populaire dans le cadre d'élections mondiales. Cette représentation directe donne une voix politique à « Un seul monde » en stimulant la formation de partis mondiaux qui contrebalancent les particularismes locaux. La forte

représentation régionale garantit que les « Lieux multiples » ne sont pas oubliés. Ensemble, elles constituent une protection efficace contre la tyrannie d'en haut comme d'en bas.

La forme démocratique varie au sein de chaque région, avec les systèmes représentatifs typiques d'Agoria, le rôle éminent de la démocratie au travail au sein d'Ecodemia, et les formes directes de participation d'Arcadia. Au niveau local, les assemblées citoyennes physiques ou virtuelles sont la norme. En dernière instance, la vitalité et la légitimité de Terrelande repose sur l'engagement informé des gens ordinaires, un objectif grandement facilité par les technologies avancées de communication qui réduisent l'espace psychique entre les sociétés et dissolvent les barrières de langage. Le principe physique à la base du cyberespace moderne – l'intrication quantique – est le pendant de l'intrication politique du démos global.

Économie

La taille de l'économie mondiale a été multipliée par quatre depuis le début du siècle, et le revenu moyen a triplé. Il n'y a pas de raison de se vanter de cette croissance du gâteau économique en elle-même, dans la mesure où, toutes choses égales par ailleurs, l'augmentation de la production se traduit par une augmentation des dégradations environnementales. Ce qu'il faut célébrer, c'est le fait que le gâteau soit désormais partagé plus équitablement, les écarts de revenus s'étant réduits à la fois au sein de chaque région et entre les régions. Chacun a le droit à un niveau de vie de base, et la misère absolue a été quasiment éradiquée, avec quelques rares exceptions dans des poches dysfonctionnelles de moins en moins nombreuses.

Le bien-être matériel du citoyen du monde lambda d'aujourd'hui

est largement supérieur à ce qu'il était au tournant du siècle, lorsque Terrelande était un proto-État habité par un petit nombre d'obscènement riches et des milliards de pauvres. Dans certaines régions, certes, comme en Amérique du nord, le revenu moyen est inférieur à ce qu'il était naguère. Mais la comparaison est trompeuse pour deux raisons fondamentales. Premièrement, à l'époque, le revenu moyen était rendu artificiellement élevé par une classe de super-riches aujourd'hui disparue. Deuxièmement, les PIB à l'ancienne étaient gonflés par des transactions de marché (« valeur d'échange ») qui ne contribuaient en rien au bien-être humain (« valeur d'usage »), comme les dépenses d'armement, de dépollution environnementale ou de sécurité personnelle. En tenant compte de ces facteurs de correction, le revenu réel d'une famille typique a en fait légèrement augmenté.

De manière générale, la taille du marché (PIB) a toujours été une approximation très imparfaite du bien-être d'une société. Cette déconnexion n'a pas empêché les hommes politiques d'avant la Communauté de faire de la croissance l'alpha et l'oméga de toutes les politiques publiques. Par contraste, nos propres outils de mesure du développement, comme le très employé IQD (Indice de qualité du développement), synthétisent les diverses dimensions de la condition humaine. Naturellement, le niveau de vie économique a toujours une importance, mais la qualité environnementale, la cohésion sociale, la participation démocratique en ont tout autant, tout comme les droits humains, la santé et le bonheur. Les mesures holistiques confirment d'un point de vue quantitatif ce que notre vie quotidienne nous suggère intuitivement : que l'état du développement du monde n'a jamais été aussi bon et qu'il continue à s'améliorer.

Zoomer sur le niveau régional offre un point de vue plus détaillé sur la diversité des systèmes économiques. Du côté d'Agoria, les entreprises privées continuent à jouer un rôle majeur, et les capitaux pour l'investissement restent dans leur grande majorité entre des mains privées. Il y a longtemps, cependant, que le droit des entreprises a été réformé pour mettre les objectifs sociaux au cœur de leurs missions et pour les obliger à faire participer de manière significative toutes leurs parties prenantes aux prises de décision. Elles opèrent en outre dans un cadre complet de régulations conçues pour aligner leur comportement sur les objectifs sociaux, stimuler les technologies écologiques et inciter les ménages à une modération du consumérisme. Soutenus par les valeurs populaires, les gouvernements parviennent à canaliser les économies de marché d'Agoria vers la construction de sociétés équitables, responsables et respectueuses de l'environnement. La social-démocratie radicale fonctionne, et fonctionne bien. (Il faut préciser ici que l'auteur de ces lignes est un résident satisfait d'une région d'Agoria.)

Les systèmes de « démocratie économique » d'Ecodemia sont protéiformes, mutant et évoluant en fonction des conditions culturelles et politiques. Leur point commun est l'expulsion du capitaliste de deux éléments clés de la vie économique : la propriété des firmes et la détention du capital pour investir. Les grandes entreprises associant propriétaires privés et travailleurs salariés ont laissé la place à des entreprises qui sont la propriété de leurs travailleurs ou de la communauté, auxquelles s'ajoutent des associations à but non lucratif et des petites entreprises très encadrées. Des processus d'investissement socialisé ont remplacé parallèlement les marchés de capitaux privés. Des banques d'investissement publiques régionales ou communautaires déterminent l'utilisation de l'épargne sociale et des fonds de capitaux générés par la fiscalité, sur la base de processus décisionnels accordant une large place à la participation de la société civile. Ces banques ont l'obligation d'étudier les projets des entrepreneurs en quête de capitaux, et de n'approuver que les projets dont on peut démontrer non seulement la viabilité financière, mais aussi la contribution aux objectifs sociaux et environnementaux plus larges de la société.

Les petites entreprises privées sont l'épine dorsale des économies relativement indépendantes d'Arcadia. Mais même au pays du « petit et joli », les monopoles naturels comme les fournisseurs d'eau ou d'énergie, les ports ou les firmes de transport collectif sont des exceptions « grandes et nécessaires ». Habitée par l'esprit des lieux, Arcadia participe néanmoins activement aux affaires du monde et à la culture cosmopolitique. Certaines régions abritent des centres d'innovation d'envergure mondiale dans les technologies à taille humaine : l'agriculture écologique de petites parcelles, les équipements solaires modulables, les systèmes de transport à échelle humaine, et bien d'autres encore. Avec son vibrant esprit artistique, Arcadia contribue plus que sa part à la richesse culturelle de Terrelande. Les exportations de produits et de services de niche suffisent, avec l'écotourisme, à équilibrer les besoins commerciaux de ces sociétés relativement riches en temps et bougeant lentement.

Jusqu'ici, nous avons souligné le rôle important joué par les entreprises en Agoria, par les coopératives de travailleurs en Ecodemia, et part les établissement artisanaux en Arcadia. En réalité, les formes d'entreprises, plutôt que de suivre un modèle unique, ont proliféré dans toutes les régions. L'écologie organisationnelle est certainement devenue bien plus diverse qu'à l'époque de la domination d'immenses multinationales. Le nombre

et l'importance des associations à but non lucratif, en particulier, a continué à augmenter en flèche (notamment du côté d'Ecodemia et Arcadia, mais également en Agoria), les gens souhaitant un travail doté de sens et une « culture d'entreprise » enracinée dans une mission sociale.

N'oublions pas non plus l'« économie populaire », grosse consommatrice de main d'œuvre, qui prospère en marge de la haute technologie, et produit une gamme stupéfiante de biens esthétiques et de services spécialisés. Ce marché informel complète les revenus de nombreux ménages, tout en offrant à des artisans de divers types un débouché pour leur expression créative. Cette économie populaire continue d'être rendue possible et encouragée par des politiques sociales visant la « richesse en temps », comme la réduction des semaines de travail et le revenu minimum garanti. Son rôle va certainement augmenter dans l'économie en état d'équilibre de l'avenir, à mesure que les progrès technologiques réduiront davantage encore les besoins en travail de l'économie formelle.

Quelle que soit l'architecture économique des régions, leurs politiques sont guidées par un principe commun : l'économie est un moyen d'atteindre des buts sociaux et environnementaux, non une fin en soi. De la même manière, les pratiques commerciales responsables, codifiées dans la loi et mises en œuvre à travers une régulation forte, sont la norme pour toutes les entreprises. L'approbation des investissements en capitaux n'est possible que si leur compatibilité avec le bien commun est démontrée, que la décision soit directement prise par des banques publiques comme en Ecodemia, ou indirectement à travers des mécanismes juridiques et de régulation comme en Agoria et en Arcadia. Partout, l'application du principe pollueur-payeur assure l'internalisation des coûts environnementaux via des écotaxes, des permis négociables, des standards et des aides publiques. Des réseaux denses d'organisation de la société civile, préparées à mettre les récalcitrants sur le banc des accusés, surveillent systématiquement et méthodiquement les rapports de performance socio-écologique et y réagissent autant que nécessaire.

Commerce mondial

Afin que notre tableau régional ne donne pas l'impression erronée que l'économie mondiale n'est rien de plus que la somme de ses parties, il vaut la peine d'insister sur le rôle des institutions à l'échelle globale. Ces entités mondiales mobilisent et organisent le flux des « fonds de solidarité » vers les zones qui en ont besoin, mettent en œuvre des projets d'infrastructures transrégionales, coordonnent l'exploration spatiale et océanique, et promeuvent l'éducation et la recherche pour le bien commun. Qui plus est, le commerce international reste un aspect important, quoique controversé, de notre économie interdépendante.

Combien de commerce faut-il ? Comment le système doit-il être conçu ? Quelques petits partis anti-commerce plaident pour un degré extrême d'autarcie, par crainte d'un retour à l'époque discréditée où le « libre échange » était synonyme d'efficience et de développement axé sur la croissance. Mais comme il est peu probable que nous confondions à nouveau l'argent avec le progrès véritable, la plupart des gens estiment qu'un commerce régulé peut contribuer de manière significative à la réalisation des valeurs fondamentales de Terrelande.

Tout d'abord, les échanges inter-régionaux bénéficient à la solidarité globale dans la mesure où ils vont à l'encontre des

nationalismes anachroniques – lorsque les biens cessent de franchir les frontières, dit-on parfois, les balles commencent à le faire. Ensuite, ils peuvent contribuer à l'épanouissement des individus, et ce faisant à l'enrichissement de l'expérience humaine, en donnant accès à des ressources et à des produits localement indisponibles. Enfin, ils peuvent générer des transactions « gagnant-gagnant » qui contribuent à réduire le stress environnemental : importations alimentaires dans les régions arides, exportation d'énergie solaire depuis les déserts, ou encore exportations de viande depuis des pays où l'élevage en pâturage durable est possible.

Pour toutes ces raisons, il existe un solide consensus sur le fait que dans son principe, le commerce à l'échelle de Terrelande a une place légitime. En pratique, toutefois, les règles à fixer pour encadrer celui-ci peuvent donner lieu à de vigoureux débats. Le commerce mondial continue à susciter le même casse-tête fondamental : comment trouver un équilibre entre le mouvement vers une interaction économique ouverte et le droits du niveau local à se protéger contre le pouvoir perturbateur des marchés sans contrôle ? Les négociations commerciales réveillent la tension profonde entre globalisme et régionalisme, sans offrir de solution facile pour la résoudre.

La tendance actuellement privilégiée est celle d'un régime de commerce circonscrit, cherchant à équilibrer les sensibilités cosmopolitiques et communautaires. Des règles strictes sont en place qui proscrivent les barrières régionales injustes, en particulier les initiatives qui n'ont pour seul objectif d'améliorer la compétitivité des entreprises locales face à des concurrentes extérieures. Cependant, ces règles permettent d'interdire des importations qui iraient à l'encontre d'aspirations ou de projets locaux légitimes. Le système de résolution

des litiges de la Communauté est, à vrai dire, très sollicité pour aider à naviguer la frontière trouble entre protectionnisme vertueux et protectionnisme pervers.

Comme dans les autres domaines, les politiques commerciales varient selon les régions. Les Agorias cosmopolites tendent à valoriser le commerce extérieur en raison de la vitalité économique et de la diversification des produits qu'il rend possible. À l'extrême opposé, certaines régions arcadiennes ont érigé des obstacles impressionnants contre les importations. La plupart des régions cependant choisissent un compromis entre libre échange et protectionnisme. Toutes sans exception, bien sûr, doivent se soumettre aux restrictions et aux règles fixées et jugées au niveau global.

Le commerce mondial cumulé, quoiqu'encore significatif, joue un rôle moindre aujourd'hui qu'au début du siècle, à l'apogée de la globalisation économique. L'attention portée aux droits des régions à préserver l'intégrité de leur modèle social a limité la portée possible des échanges commerciaux. De même, la hausse des coûts de transport, dès lors que le prix des combustibles a fini par incorporer intégralement tous leurs externalités environnementales, a conféré un avantage économique supplémentaire au mouvement de localisation. Enfin, la taxe mise en place par la Communauté sur les biens et services échangés, ainsi que sur les transactions monétaires et financières transfrontalières, contribue à restreindre le commerce tout en constituant une source de revenus pour les politiques publiques mondiales.

Comment nous sommes

Jusqu'ici, nous avons observé dans leurs grandes lignes notre histoire, nos valeurs, notre géographie et notre économie politique. Sur cette toile de fond, considérons maintenant les aspects sociaux de Terrelande, et les gens qui l'habitent.

Les gens

La population de Terrelande s'est maintenant stabilisée à un peu moins de huit milliards de personnes. C'est certes un chiffre considérable pour une espèce aussi vorace de ressources sur une petite planète, mais le point à souligner est que nous sommes bien moins nombreux que les projections faites avant la transition qui envisageaient jusqu'à 11 milliards d'humains à la fin du siècle. C'est incontestablement une rupture démographique remarquable, rendue plus impressionnante encore si l'on tient compte de l'augmentation spectaculaire de l'espérance de vie. Les jeunes d'aujourd'hui, qui bénéficieront des nouveaux progrès dans les sciences biomédicales, peuvent espérer être en pleine forme et toujours actifs à l'âge de 100 ans. Nous-mêmes, les centenaires d'aujourd'hui nés aux premiers jours de la Grande transition, avons bien l'intention de participer à sa prochaine phase.

Bien entendu, l'histoire de cette stabilisation de la population a une face sombre qui ne doit pas être oubliée : celle des décennies de crise et de peur qui ont coûté tant de vies et découragé la procréation. La raison principale et la plus durable de la rupture démographique n'en reste pas moins le progrès social généralisé. Les femmes ont choisi d'avoir moins d'enfants en réponse à trois facteurs conjugués : leur plus grand pouvoir dans la société, le contrôle des naissances, et l'éradication de la pauvreté. À mesure que filles et les femmes gagnaient

l'accès à l'éducation, aux droits civils et à une carrière, les familles se sont faites partout plus petites, suivant la tendance déjà observée dans les sociétés riches dès avant la transition. Dans le même sens, les services de planning familial ont aidé à généraliser le libre choix reproductif jusque dans les endroits les plus isolés et dans les bastions culturels les plus conservateurs, contribuant à l'élimination de la grande majorité des grossesses non désirées. Enfin, l'éradication de la pauvreté, pilier du nouveau paradigme de développement, est allée de pair avec la transition démographique, comme cela a toujours été le cas auparavant.

Les habitants de Terrelande résident en nombre à peu près égal en Agoria, Ecodemia et Arcadia. La répartition actuelle de la population reflète les relocalisations considérables de région à région (représentant environ 10% de la population mondiale) survenues dans les années qui ont suivi la mise en place de la Communauté, où des gens ont choisi d'aller habiter certaines régions plutôt que d'autres. Ces flux se sont désormais considérablement réduits, mais un petit nombre de migrants continuent à exercer, en tant que citoyens de Terrelande, leur droit de s'installer ailleurs. Heureusement les anciens moteurs des déplacements forcés – la pauvreté désespérée, les destructions environnementales et les conflits armés – ont largement disparu.

Agoria tend à être fortement urbanisée, les Arcadiens sont plutôt regroupés autour de petites bourgades, tandis qu'Ecodemia présente un modèle mixte. La « nouvelle vision métropolitaine » qui guide désormais l'urbanisme a pour objectif central de créer une constellation de quartiers abritant logements, lieux de travail, commerces et loisirs. La proximité de ces activités renforce la cohésion de ces « villages

dans la ville », tout en réduisant les besoins d'infrastructures et d'énergie. Pour beaucoup, ces nœuds urbains constituent le compromis idéal entre le sentiment de proximité d'une communauté à taille humaine et l'intensité culturelle d'une métropole. D'autres cependant sont davantage attirés par les charmes de la vie rurale – un sentiment particulièrement fort en Arcadia. Quel que soit l'endroit, les citoyens s'engagent activement dans des projets communs qui favorisent la fierté culturelle et l'esprit du lieu.

Les structures familiales ont évolué au fil des années pour refléter des réalités démographiques changeantes, en particulier les existences plus longues et le moindre nombre d'enfants. Naturellement, l'éthique socialement libérale de Terrelande permet une large gamme de manières de vivre ensemble, avec pour seule restriction qu'elles ne soient pas contraintes. La famille nucléaire traditionnelle persiste, notamment en Agoria, en s'adaptant à la plus grande fluidité des rôles entre les genres, dès lors que les femmes ont gagné l'égalité dans tous les domaines – ou du moins sont sur la voie de l'obtenir en ce qui concerne certaines sociétés traditionnellement machistes. Les modèles familiaux alternatifs prolifèrent eux aussi, en particulier les communautés intentionnelles d'Ecodemia et les diverses expériences communales d'Arcadia. La diversité dans les choix de vie, l'orientation sexuelle et l'identité de genre va de soi en notre époque de tolérance et de pluralisme. Les approches peuvent varier, mais avec une priorité sociale constante : le soin des enfants, des anciens et des personnes dans le besoin.

Le temps

Un objectif central du « nouveau paradigme » a été de créer des sociétés qui permettent à tous de vivre des existences riches et épanouissantes. Cette entreprise a à la fois un aspect économique et un aspect culturel : d'un côté, offrir aux citoyens la possibilité mener ainsi leur existence, et de l'autre, cultiver leur capacité à en saisir les opportunités. Durant ses premières décennies, la Communauté s'est focalisée sur les conditions économiques pour assurer à tous un standard de vie adéquat et sécurisé. Cet effort déterminé a réussi à réduire radicalement les inégalités et la pauvreté, à garantir à tous un revenu de base, et à offrir aux gens une quantité croissante de temps libre.

L'effort culturel de nourrir les potentialités humaines a été plus délicat et reste une tâche inachevée. Il le restera peut-être toujours. Néanmoins, jamais un nombre aussi important d'hommes et de femmes n'ont poursuivi avec tant de passion les dimensions intellectuelles, artistiques, sociales, récréatives et spirituelles d'une vie bien vécue. La plupart des habitants de Terrelande, et presque tous les jeunes, optent pour des styles de vie qui associent un confort matériel de base avec beaucoup de temps à accorder aux dimensions qualitatives du bien-être. Les rares qui subissent encore le sortilège des signes extérieurs de richesse sont généralement considérés comme peu évolués esthétiquement et spirituellement.

Le mode de vie contemporain repose sur l'abondance d'un bien autrefois rare : le temps libre. Les citoyens d'aujourd'hui sont extrêmement « riches en temps » par comparaison avec leurs ancêtres. La durée hebdomadaire du travail dans l'économie formelle oscille habituellement entre 12 et 18 heures (bien plus pour les obsédés

pathologiques de l'acquisition). Le budget de travail social – et donc la durée de travail nécessaire per capita – n'a cessé de se réduire. L'arithmétique est claire. Dans l'équation économique, du côté de la production, le progrès technologique a augmenté la productivité (la quantité de biens et services produits en une heure de travail). Du côté de la demande, les modes de vie basés sur la modération matérielle requièrent moins de produits de consommation, et ces produits sont construits pour durer. En outre, certains secteurs éminemment improductifs comme la publicité ou le complexe militaro-industriel se sont réduits comme peau de chagrin, contribuant à diminuer encore le temps de travail socialement nécessaire.

De ce cercle vertueux découle un double bénéfice : moins de travail requis, et davantage de temps disponible. L'élément décisif qui a rendu cette mutation des modes de vie possible est la transformation sociale qui a distribué équitablement le temps de travail, et donc aussi le temps libre. Les fondations en ont été posées par des politiques de l'emploi visant à assurer un travail décent et un revenu minimum pour tous, des politiques d'aide sociale visant à satisfaire les besoins des anciens et des infirmes, et des politiques de justice sociale visant à réduire les inégalités. Les valeurs post-consuméristes ont favorisé la quête d'une qualité de vie élevée ; l'équité économique en était la condition préalable.

La fin de l'époque des longs trajets entre domicile et travail a elle aussi contribué à la richesse en temps, de même qu'à la santé environnementale et mentale. Pour les courtes distances, nous marchons, nous allons à vélo, ou bien nous profitons de réseaux denses de transport en commun. Pour les grandes distances, des réseaux de trains à sustentation magnétique relient les communautés aux hubs, et les hubs aux grandes villes. Les routes embouteillées et les aéroports chaotiques qui torturaient nos grands-parents ne sont plus. Les gens conduisent encore, mais rarement, par le biais de systèmes de covoiturage pour le tourisme, les urgences ou les besoins spéciaux.

Que font les gens de leur temps libre ? De nombreux artisans et fournisseurs de services consacrent des efforts considérables à l'« économie populaire » exigeante en main d'œuvre. Mais presque tout le monde préserve une grande partie de sa journée pour la consacrer à des activités non commerciales. La quête de l'argent cède la place à la culture des compétences, des relations et de la vie de l'esprit. Les cyniques d'autrefois, qui craignaient que les masses oisives ne gaspillent leur temps libre, se trouvent démentis. Les humanistes, qui célébraient notre potentiel inexploité pour cultiver l'art de vivre, avaient raison. Les limites à l'aspiration et à la réussite humaine, si elles existent, ne sont pas près d'être atteintes.

L'éducation

S'il est vrai, comme on l'a dit, que l'éducation transforme les miroirs en fenêtres, Terrelande est en train de devenir une maison de verre. Nous avons bien retenu les leçons de l'histoire : des citoyens informés sont le pilier d'une démocratie authentique ; la réflexion critique ouvre les esprits fermés ; le savoir et l'expérience sont des passeports pour une vie pleinement vécue. Telles sont les convictions qui animent la passion des gens pour le savoir, et l'engagement de la société à offrir une riche expérience éducative à tous nos jeunes, ainsi que des opportunités infinies d'apprentissage le long de la vie.

La mission de l'éducation à tous les niveaux s'est étendue et transformée au cours de la transition. Nous parlons surtout ici de

l'éducation supérieure, dans la mesure où les universités ont substantiellement contribué à la Grande transition en jouant le rôle de fers de lance du changement dans les domaines de l'éducation, de la recherche et de l'action. Dans les décennies antérieures à la transition, les forces de marché avaient subordonné les objectifs traditionnels de l'éducation aux besoins en recherche et en formation professionnelle des grandes entreprises. Des éducateurs et des étudiants indignés ont contesté cette dérive vers une McUniversité, mais le réexamen des priorités et la réforme ont dû attendre les révoltes culturelles des années 2020.

Incitées et inspirées par l'éruption du mouvement citoyen mondial, les universités ont joué un rôle vital pour éduquer les étudiants, éveiller la conscience publique et mobiliser les savoirs nécessaires à un monde en transformation. Les disciplines de base ont commencé à mettre davantage l'accent sur les grands systèmes, les grandes idées et le *Big History*, connectant ainsi la cosmologie et l'histoire sociale à la compréhension de la condition contemporaine et à l'appréhension des problèmes de l'avenir. Préparer les étudiants à la vie de l'esprit et à l'appréciation des arts est devenu le fondement des approches disciplinaires et des formations professionnelles. Des programmes de pointe ont formé des nouvelles générations de professionnels de la durabilité équipés pour gérer des systèmes complexes, des scientifiques, des humanistes et des artistes disposés à enrichir la culture de Terrelande.

Parallèlement à cette révolution pédagogique, une révolution épistémologique tout aussi significative est intervenue, mettant l'accent sur l'étude transdisciplinaire des systèmes socio-écologiques et de leurs dynamiques. Inutile de le préciser, les anciennes disciplines

spécialisées continuent à prospérer, même si certaines d'entre elles, comme l'économie ou le droit, ont été reconstruites de fond en comble. La palme académique revient cependant non aux habitants des îlots disciplinaires, mais aux explorateurs des efforts intégrés de savoir. L'excitation qui entoure l'aventure intellectuelle de Terrelande rappelle la révolution scientifique libérée par la première grande transition vers l'époque moderne. La nouvelle révolution transcende les modèles réductionnistes et mécanistes d'antan, mettant le holisme et l'émergence à l'avant-garde de la théorie contemporaine.

N'oublions pas de mentionner que l'université nouvelle, en plus de servir de source d'idées et de centre de savoir, est également devenue un acteur important de la transition qui se déployait en dehors de ses murs. Les experts académiques ont apporté une perspective systémique aux gouvernements et aux groupes citoyens en quête de conseil sur la transformation. Divers programmes publics ont suscité une prise de conscience sur les grands défis du changement global. De manière plus déterminante encore, les institutions éducatives ont été des moteurs du changement et des foyers d'action. Elles le sont d'ailleurs encore, notamment à travers leur mission d'éduquer les leaders, les entrepreneurs sociaux et les citoyens-militants de demain. L'ère d'une université réellement humaniste est arrivée, une université poursuivant de manière synergétique une triple mission : l'éducation de masse, l'excellence de la recherche, et le bien commun – autant d'objectifs naguère considérés comme contradictoires.

La spiritualité

La transition n'a épargné aucun aspect de la culture ; les pratiques religieuses et spirituelles ne font pas exception. Ainsi va le monde :

les transformations sociales causent – et sont causées par – des transformations dans les systèmes de croyance. La Civilisation précoce a engendré les grandes religions mondiales, qui ont remplacé le paganisme par de nouvelles compréhensions de la divinité et du sens de la vie humaine. La modernité ascendante a ensuite transformé ces puissantes institutions et circonscrit leur domaine d'autorité en les adaptant à la séparation de l'Église et de l'État, à la vision scientifique du monde, aux mœurs sociales libéralisées et à une culture sécularisée.

Lorsque la Phase planétaire a commencé à bousculer les cultures au tournant du siècle, la plupart des religions ont été traversées de courants réactionnaires de résistance à la modernité mondialisatrice. La pénétration d'un capitalisme dévastateur, troquant les consolations de la tradition pour la promesse douteuse d'un sac d'or, a entraîné une résurgence du fondamentalisme. La vacance de sens qui s'en est suivie a vu prospérer l'absolutisme religieux, qui offrait confort aux égarés et consolation aux déçus – mais aussi une bannière de ralliement aux fanatiques.

Aujourd'hui encore, des sectes fondamentalistes ataviques continuent à imposer leurs coutumes rigides et à promouvoir une interprétation littérale des textes sacrés. Ces groupes minoritaires rejettent peut-être les principes fondamentaux de tolérance et de pluralisme qui sont ceux de Terrelande, ils n'en bénéficient pas moins. Leurs droits sont strictement protégés, pourvu que leur foi ne soit pas imposée à d'autres. Le fondamentalisme de la fin du XXIe siècle, curieuse survivance d'une époque moins éclairée, nous renvoie au désir intemporel d'une certitude inatteignable.

Pris dans le flux de la Grande transition, les gens ajustaient leurs valeurs et remettaient en cause leurs certitudes. La quête de nouvelles

formes du matériel et du spirituel, et d'un équilibre entre elles, en a mené beaucoup au-delà du matérialisme hédonistique et de l'orthodoxie religieuse. Cet éveil a donné naissance à trois tendances principales : la *sécularisation*, l'*expérimentation* et la *réinvention*.

La pratique spirituelle organisée attire de moins en moins d'adhérents, dont l'intérêt se réduit avec chaque génération qui passe. Méfiants envers les autorités reçues et les hypothèses surnaturelles, la plupart d'entre nous cherchent des sources de sens et de transcendance dans les merveilles de l'art, de la vie, et de la nature. Les érudits débattent des raisons du déclin de l'attraction de la religion institutionnalisée (comme ils le font depuis le début de la tendance apparue en Europe et ailleurs au cours du XXe siècle). Ce qui est incontestable est que la sécularisation est allée de pair avec l'amélioration de l'éducation et de la sécurité – ainsi bien sûr que de la puissance explicative des sciences naturelles.

En même temps que les formes traditionnelles perdaient du terrain, de nouveaux systèmes religieux ont proliféré, certains créés de toutes pièces et d'autres issus de mélanges syncrétiques entre traditions antiques, modernes et New Age. La diversité stupéfiante de cette expérimentation est à l'image du ferment spirituel et de la dynamique d'exploration culturelle stimulés par la transition. Chaque théologie offre à ses fidèles une métaphysique unique et, de manière sans doute plus importante encore, une communauté de croyances, de rituels et d'identité partagés. Certains groups adorent des objets sacrés ou obéissent à des leaders spirituels, tandis que ceux dont les tendances sont panthéistes cherchent une expérience directe du divin, souvent à travers une communion avec la nature. Les nouvelles religions vont et viennent, se métamorphosant à mesure qu'elles évoluent et se

répandent.

Dans le même temps, les anciennes religions elles-mêmes se métamorphosaient et se réinventaient pour devenir les soutiens résolus des valeurs planétaires qu'elles sont aujourd'hui. La Grande transition fut, dans une mesure non négligeable, une bataille pour l'âme de l'église, de la mosquée, du temple et de la synagogue. Dès le début du XXIe siècle, des voix prophétiques au sein de chaque religion se plongeaient dans les doctrines traditionnelles pour y trouver des racines ou des anticipations du projet moderne – tolérance, équité, écologie, fraternité. Au fil de la transition, ces voix sont devenues de chœurs interconfessionnels, répandant la bonne parole et marchant dans les rues.

Certains historiens réduisent cette « Nouvelle Réforme » à un ajustement défensif face à des changements culturels menaçant de rendre les théologies réactionnaires obsolètes. L'enjeu était ailleurs : le renouveau religieux a été un moteur essentiel du nouveau consensus culturel. Si ces institutions n'avaient pas été à la hauteur et si les particularismes avaient prévalu, on tremble d'imaginer à quoi ressemblerait le monde aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, les vieilles religions sont toujours là, quoique de manière plus réduite, soucieuses du bien-être de leurs congrégations et de la communauté mondiale dans son ensemble.

La justice sociale

L'impulsion égalitariste de la Grande transition a amené dans son sillage un engagement résolu pour la justice sociale. De quelque manière qu'on la considère, Terrelande est devenue plus équitable et tolérante que n'importe quel autre pays du passé, résultat d'une longue campagne pour guérir les profondes divisions issues des privilèges de

classe, de la domination masculine et des sectarismes de tous poils. Un succès indéniable, mais encore inachevé, de sorte qu'il est encore trop tôt pour déclarer victoire contre les préjugés et les discriminations. Les libertariens civils ont raison d'alerter sur les dangers de l'apathie et de la régression.

Il n'en reste pas moins que la manière dont les disparités grotesques entre riches et pauvres ont été purement et simplement effacées constitue un succès spectaculaire. La répartition des revenus, en particulier, est devenue bien moins inégalitaire que par le passé. Dans une région typique, les 10% supérieurs en termes de revenus gagnent de trois à cinq fois plus que les 10% les plus pauvres (au niveau national, ce ratio oscillait entre six et vingt au début du siècle). Le fossé entre les privilégiés et les défavorisés s'est réduit à la fois depuis le haut et depuis le bas. Les limites sur les biens personnels et sur les héritages ont fait des super-riches une espèce en voie de disparition, tandis que des systèmes fiscaux redistributifs et un niveau de vie minimum garanti ont presque éliminé la misère.

Certes, la justice économique n'est qu'un seul des aspects de l'équité sociale. Le principe éthique plus général selon lequel chaque personne mérite la même considération morale a des racines philosophiques profondes. La lutte pour des droits égaux, quels que soient le genre, la race, la religion, l'ethnicité et l'orientation sexuelle, a une histoire aussi longue que laborieuse. Les mouvements des opprimés et des mécontents ont toujours été à l'avant-garde du progrès social, et de nombreux héros méconnus ont donné leur vie pour que tout le monde puisse être libre. L'égalitarisme de Terrelande et l'effacement des distinctions de classe ont ouvert un nouveau front dans ce combat, en dissolvant les structures de pouvoir établies, bien

que les élites aient essayé de s'accrocher à leurs privilèges. Le facteur de succès le plus déterminant aura sans doute été la manière dont la sécurité matérielle et l'accès à l'éducation universels ont contrecarré la peur et l'ignorance, ingrédients principaux de la xénophobie et de l'intolérance.

Au plus profond, l'éthique dominante de solidarité est le fondement inébranlable d'une culture de respect et de soin pour chaque membre de la famille humaine. Le rêve d'une égalité authentique est enfin proche d'être réalisé – un succès largement à porter au crédit des mouvements pour les droits. Ce jalon historique sur le chemin de l'évolution sociale n'aurait pas même été envisageable sans leur obstination et leur vigilance, et resterait aujourd'hui encore susceptible de stagnation, voire de régression. Les discriminations et la domination, les vieilles Némésis de la justice, sont enfin sur la sellette.

L'environnement

Nous sommes ces fameuses « générations futures » qu'évoquaient les slogans des écologistes de naguère, celles qui souffriraient des conséquences de la négligence environnementale. De fait, dès ses débuts, Terrelande s'est trouvée confrontée au terrible héritage d'une biosphère dégradée et d'un climat déstabilisé. L'urgence écologique des premières décennies de ce siècle menaçait de transformer la planète en chaudron bouillonnant de perturbations, de souffrances et d'extinctions. Heureusement, la perspective d'une telle calamité civilisationnelle a réveillé les consciences des habitants du monde quant aux périls affreux de la dérive complaisante du mode de développement conventionnel, donnant naissance à un environnementalisme dynamique au cœur du mouvement pour la

Grande transition.

Peu disposés à simplement se lamenter sur le trésor perdu des créatures et des paysages, les militants se sont mobilisés pour protéger et restaurer ce qui en restait, et ont ainsi remis notre planète endommagée sur le long chemin de la guérison. La formation et la consolidation de la « Assemblée globale pour une action intégrée (aussi connue sous le nom de GAIA, de par son acronyme anglais)» dans les années 2020 aura été l'étape décisive dans la création d'un front unifié dans ce domaine. Cette campagne multiforme – « l'équivalent moral de la guerre » -, qui se poursuit encore aujourd'hui, est devenue l'initiative collective emblématique des premières années de la Communauté.

La réduction substantielle de l'empreinte écologique humaine, en dépit même de la croissance de l'économie mondiale, suffit à donner la mesure des succès remportés par GAIA. Ce découplage radical de l'activité économique et de son impact environnemental a été d'une importance cruciale pour atteindre et concilier les objectifs de durabilité environnementale et d'équité globale. Le facteur clé qui a rendu ceci possible a été le changement de culture et de valeurs, qui a contribué à modérer la quête de biens matériels. Cette évolution des modes de consommation a entraîné une évolution parallèle des structures économiques : les secteurs les plus légers d'un point de vue environnemental – les services, les arts, la santé, le savoir – ont pris davantage de place aux dépens des industries gourmandes en ressources naturelles.

Parallèlement, une série d'innovations technologiques, comme les nanotechnologies et la bio-fabrication, nous ont amené des produits moins nocifs et plus durables, tandis que la hausse du prix du carbone

et les progrès rapides des énergies renouvelables et des bio-applications sonnaient le glas de l'âge des hydrocarbures. Les flux de déchets, autrefois rivières d'effluents, ont été convertis en intrants pour l'industrie. L'agriculture écologique et les régimes alimentaires sains sont les deux piliers de notre système agroalimentaire durable. Les techniques avancées pour extraire le carbone de l'atmosphère à travers l'enrichissement des sols, la bioénergie ou la séquestration se sont également généralisées, de même que les systèmes de fixation du carbone.

Grâce à la combinaison de toutes ces actions climatiques ambitieuses, nous sommes sur la bonne voie pour atteindre une concentration de carbone dans l'atmosphère de 350 ppm, un objectif naguère tourné en ridicule par les « réalistes » du début du siècle. De fait, des visionnaires du climat viennent de lancer 280.org, une campagne pour faire revenir, d'ici un siècle, cette concentration à son niveau préindustriel. Presque partout, la consommation d'eau douce revient progressivement à un niveau d'extraction soutenable. À mesure que les écosystèmes terrestres et les habitats se rétablissent, les espèces sont retirées une à une de la liste rouges des êtres vivants menacés. Les océans, force vive de la biosphère, sont en meilleur état qu'ils ne l'ont été depuis des décennies – moins acides, moins pollués, abritant une vie aquatique plus nombreuse et plus diverse.

Le projet de restaurer la richesse, la résilience et la stabilité de la biosphère demeure une vaste entreprise collective culturelle et politique. Les gens examinent les indicateurs de durabilité aussi attentivement que les résultats sportifs ou les prévisions météorologiques, et presque tout le monde est activement engagé dans des initiatives locales ou dans les campagnes globales de GAIA. L'humanité a enfin compris

l'impératif moral et biophysique de prendre soin de l'écosphère, une leçon chèrement acquise que les générations futures n'oublieront certainement pas. Aujourd'hui, la Terre blessée est sur le chemin de la guérison. Demain, les cicatrices amères du passé s'évanouiront comme de mauvais souvenirs.

Hommage aux générations passées

Notre Communauté est forte, et les perspectives pour nos petits-enfants sont bonnes. Ce serait pourtant une erreur et une folie que de s'abandonner à la complaisance. Notre tâche immédiate est de guérir les blessures persistantes du passé : éradiquer les dernières poches de pauvreté, apaiser les vieux antagonismes qui se manifestent encore le long de frontières contestées, et soigner les plaies encore vives de la nature. Renforcer les programmes éducatifs et les processus politiques est vital dans l'optique de consolider les idéaux de Terrelande dans les esprits et dans les institutions. Le capital social est le meilleur vaccin contre la résurgence des marchands de convoitise, des démagogues de la haine et de tous ceux qui souhaiteraient conjurer les créatures maléfiques qui sommeillent dans les tréfonds de l'âme humaine.

La roue du temps fera sans aucun doute émerger de nouveaux défis pour le XXIIe siècle, aujourd'hui en gestation. On ne compte plus ces jours ci les fictions spéculatives sur le visage de l'avenir (ou les « scénarios analytiques », dans la terminologie des modélisateurs). Les partisans de la colonisation de l'espace réunis dans Mouvement post-mondial rêvent de contact avec une communauté de vivants encore plus large. (La vieille garde du MCM, elle, soulignant le travail encore inachevé sur notre planète d'origine, invite à modérer cet

enthousiasme.) Les techno-optimistes imaginent l'évolution contrôlée d'une nouvelle espèce post-hominidés, ce que de nombreux humanistes considèrent comme de la démesure.

En réalité, l'histoire humaine ne s'est pas achevée. Dans le vrai sens du terme, elle vient seulement de commencer. Nous sommes porteurs de l'héritage inestimable de cent mille années d'évolution culturelle et de lutte anticipatrice, qui ont desserré les chaînes de l'ignorance et de la privation. Nous sommes désormais au dénouement final favorable – et sans doute improbable – d'un siècle qui a commencé sous de mauvais auspices. Le drame intemporel de la condition humaine se poursuit à travers triomphes et tragédies, mais qui parmi nous échangerait contre une autre la scène de possibilité historique qui est aujourd'hui devant nous ?

Quelle différence entre le sentiment résonnant d'espoir qui nous entoure et les échos menaçants qui constituaient la bande sonore de la jeunesse de nos grands-parents, lorsque le monde semblait glisser vers la calamité au son de tambours funestes. Même alors, cependant, ceux qui écoutaient attentivement pouvaient discerner les accords de l'espoir et sentir le rythme du changement s'accélérer. La Phase planétaire était en train de créer irrémédiablement une seule communauté de destin, mais à qui reviendrait-il de lui donner le la ? Les habitants de la Terre allaient-ils danser ensemble vers un avenir désirable ?

Victor Hugo a dit que rien n'est plus puissant qu'une idée dont l'heure est venue. Avec la Phase planétaire, l'idée d'un seul monde était finalement arrivée, mais sa réalisation n'est pas tombée du ciel. Il a fallu un petit groupe d'hommes et femmes résolus pour en semer les graines dans un sol enrichi par les conditions sociales. Le reste,

comme on dit, appartient à l'histoire. Avec une profonde gratitude, nous honorons les générations de la transition, qui ont été à la hauteur des promesses de Terrelande quand le siècle en était encore à ses premiers pas. Vivant dans ce qui était pour eux l'avenir, nous pouvons confirmer avec fierté ce qu'ils ne pouvaient qu'imaginer : un autre monde était possible !

◇◇◇◇◇◇◇

ÉPILOGUE
VOYAGEURS AGONISTES

De qui ai-je à me plaindre, que de moi-même ?
John Milton, *Samson Agoniste*

Les puissantes forces de l'histoire nous ont déposé, rejetons aux perspectives douteuses, au seuil de la Phase planétaire. Nous héritons d'un monde contradictoire à la fois interdépendant et discordant, opulent et démuni, éclairé et vulgaire. La route face à nous est traversée de profondes fissures, mais elle est aussi pavée d'opportunités sans précédent. Notre vaste trésor commun de richesse et de savoir-faire pourrait vaincre les fléaux anciens, et pourtant une culture de l'avidité subvertit notre résolution collective à utiliser ces moyens techniques pour des fins morales. Nous avons les ressources pour construire la Maison de la Terre, mais habitons toujours dans la Tour de Babel.

Dans mon propre pays, la « plus grande des générations », née dans monde étourdi par la dépression et ravagé par la guerre mondiale, a cependant trouvé le courage nécessaire pour gagner la paix et la

prospérité. Leurs enfants, les baby boomers aujourd'hui vieillissants, ont été confrontés, avec la bipolarité des années 1960, à leur propre version de la meilleure et la pire des époques. L'« Ère du Verseau » a rapidement cédé la place à l'euphorie très différente du turbo-capitalisme, le « paix, amour et compréhension » du hippie s'effaçant derrière le nouveau mantra, « l'avidité est bonne ». Tandis que les bruyantes célébrations de Mammon battaient leur plein, les quatre cavaliers modernes de l'apocalypse – la dégradation écologique, la polarisation sociale, la crise économique et le terrorisme fondamentaliste – chevauchaient au galop vers leur rendez-vous avec les enfants du niveau siècle.

Qu'y a-t-il devant nous ? Notre exploration du paysage de l'avenir ne nous a apporté ni confort ni certitude, mais seulement des indices de ce que nous pourrions y trouver de bon, de mauvais, ou de pire encore. Nous y avons trouvé des raisons de démystifier le faux dieu de la modération, qui nous invite à glisser passivement sur la pente de la barbarisation. De manière plus prometteuse, nous avons découvert qu'une Grande transition nous menant d'un monde troublé à une civilisation planétaire florissante est techniquement réaliste et socialement envisageable – pourvu que les citoyens du monde se mobilisent pour la faire advenir. Ces perspectives contradictoires – le monde fonce à grande vitesse sur la mauvaise voie, mais un autre monde est possible – suscitent un mélange schizophrénique de désespoir et d'espoir dans l'âme contemporaine.

À bien des égards, nous vivons une époque désabusée. Une succession alarmante de crise et d'annonces que le pire est encore à venir trouble la sérénité des insouciants et met les plus nerveux hors de leurs gonds. Une culture d'appréhension peut conduire à rejeter

l'espoir comme un sentiment naïf pour éternel optimistes qui regardent l'avenir à travers des luttes roses, ou pour imbéciles qui ne regardent pas du tout. Même les analystes et futurologues professionnels, du moins les plus mélancoliques d'entre eux, ne sont pas immunisés contre cette humeur sombre. En vérité, cependant, personne ne peut en savoir assez pour être ni un pessimiste rigoureux, ni (si cela existe encore) un optimiste invétéré. Pendant que la roue du changement continue à tourner, les prophètes de malheur parlent trop tôt et avec une conviction trompeuse. Le cynisme fatigué du monde et son opposé, la jovialité ingénue, ne sont l'une et l'autre d'aucun secours : toutes deux emprisonnent l'imagination et entravent l'action.

Les prophéties de malheur sous-estiment un facteur élémentaire de surprise culturelle : la réflexivité humaine. Lorsque nous réfléchissons de manière critique aux raisons pour lesquelles nous pensons et agissons comme nous le faisons, nous pensons et agissons différemment, et nous nous transformons nous-mêmes et notre destinée. La prévision et l'intentionnalité, essence du libre arbitre, étendent les frontières du possible lorsqu'elles sont exercées collectivement. Imaginer ce qui pourrait être, réfléchir à la manière d'y parvenir, et agir en conséquence peut donner une âme et une vision à la marche aveugle de l'histoire. En dernière instance, les prédictions dystopiques ne peuvent pas être réfutées sur le plan logique, mais seulement défiées en esprit et démenties en pratique.

L'hypothèse de l'espoir se fonde sur une proposition centrale : que les forces mêmes qui sont à l'origine de l'urgence planétaire créent en même temps les bases pour la surmonter. À l'approche même de la catastrophe, l'être et le devoir être, le souci pragmatique de la survie et les principes éthiques, tendent à se confondre. La Phase planétaire

étend l'étoffe objective des institutions et la sphère subjective de la conscience, matérialisant l'éthique aérienne de la solidarité humaine et écologique dans le ciment et les briques de risques partagés et d'un avenir commun. L'érosion des frontières aussi bien sur les cartes géographiques que dans les esprits donne une nouvelle jeunesse à la vieille idée de la cité mondiale, devenu un projet politique concret et urgent. En soufflant sur les étincelles de cosmopolitisme qui brillent un peu partout dans notre paysage culturel, nous pouvons allumer la flamme de la régénération sociale.

Pour le moment, Terrelande avance en trébuchant vers l'avenir sous la forme d'une mixture complexe de tendances concurrentes. Le développement économique porté par les multinationales et l'homogénéisation culturelle nous poussent vers les Forces de marché. Les efforts au sein des élites pour civiliser la mondialisation tendent vers les Réformes publiques. Les antagonismes sociaux et la dégradation environnementale sont des présages de Barbarisation. La conscience globale, l'expérimentation culturelle et les luttes populaires pour la paix, la justice et la soutenabilité pointent vers la Grande transition. Quelle tendance dominera ? La destination étant inséparable du chemin pour l'atteindre, la seule réponse valide à cette question dépend de nous et de comment nous, voyageurs, répondons aux circonstances que nous trouverons sur notre trajet.

La Grande transition, après une période de gestation, pourrait déferler rapidement en un tourbillon de changements. Lorsque les normes dominantes auront perdu leur autorité et que les structures commenceront à se fissurer, le moment révolutionnaire sera arrivé. S'ils sont bien préparés, les mouvements contestataires et visionnaires peuvent influencer la forme de la Terrelande qui émergera du tumulte. De manière plus importante encore, les choix que nous faisons et les actions que nous menons aujourd'hui – avant que la catastrophe n'advienne, que les vieilles institutions ne s'effondrent et que les nouvelles ne se construisent – seront décisives pour préserver la possibilité d'un futur de progrès. Ce message peut décourager, consoler ou inspirer, mais il ne peut pas être ignoré : car ceci serait aussi un choix.

Ce défi de faire époque est un test pour nous en tant qu'espèce. Les macro-changements du passé furent des développements lents, locaux, égoïstes, tandis que celui-ci devra s'accomplir en quelques décennies, à l'échelle du monde entier, et se préoccuper du bien-être des étrangers et de toute la communauté du vivant. Notre tâche la plus urgente est d'inventer une praxis planétaire appropriée et organiser un mouvement mondial pour la mettre en œuvre. Aujourd'hui plus que jamais, nous avons besoin de visionnaires pragmatiques pour ouvrir la voie, combinant idéalisme et réalisme, et puisant dans le puits de l'espoir avec une rigueur scientifique.

L'heure du choix arrive rapidement, avec un avenir à gagner ou à perdre. Nous pouvons nous enfoncer plus profondément encore dans le maelstrom, trop cyniques ou trop timides pour saisir l'opportunité. Ou bien nous pouvons, avec courage et vision, écrire l'histoire de ce siècle dans la langue de l'humanisme et de la soutenabilité. La perspective d'une civilisation planétaire organique est devant nous comme une possibilité et comme une exigence. Nous n'atteindrons peut-être jamais ce rivage éloigné, mais ce qui compte vraiment est d'imaginer ses contours et de maintenir le cap. La quête d'une Terrelande civilisée nous appelle. Le voyage est en lui-même une récompense et un privilège.



NOTES

[1] Les études universitaires visant à situer le monde contemporain dans une chronologie cosmologique sont devenues une discipline en soi, mettant l'accent de manière variée sur l'histoire humaine, la science physique ou la spiritualité. Voir, respectivement, David Christian, *Maps of Time: An Introduction to Big History* (Berkeley: University of California Press, 2004); Eric Chaisson, *Epic of Evolution: Seven Ages of the Cosmos* (New York: Columbia University Press, 2005); et Brian Swimme et Mary Evelyn Tucker, *Journey of the Universe* (New Haven, CT: Yale University Press, 2011).

[2] Ce cadre macro-historique a été proposé pour la première fois dans le prédécesseur de cet essai : Paul Raskin, Tariq Banuri, Gilberto Gallopín, Pablo Gutman, Allen Hammond, Robert Kates, et Rob Swart, *Great Transition: The Promise and Lure of the Times Ahead* (Boston: Tellus Institute, 2002), http:/www.tellus.org/tellus/publication-great-transition-the-promise-and-lure-of-the-time-ahead.

[3] La conception de l'action humaine comme force géologique remonte au moins aux années 1920 et aux travaux menés en Union soviétique par V. I. Vernadsky et d'autres ; voir la discussion de John Bellamy Foster, « Marxism and Ecology: Common Fonts of a Great Transition », *Great Transition Initiative* (octobre 2015), p. 5, https://www.greattransition.org/publication/marxism-and-ecology. Le concept contemporain de l'« Anthropocène » provient de Paul Crutzen et Eugene Stoermer, « The 'Anthropocene' », *Global Change* Newsletter 41 (2000), p. 17–18, et Paul Crutzen, « Geology of Mankind », *Nature* 415 (janvier 2002), p. 23. Sur l'Écocène et le Capitalocène, voir, respectivement, Richard Norgaard, « The Church of Economism and Its Discontents », *Great Transition Initiative* (décembre 2015), http://www.greattransition.org/publication/the-church-of-economism-and-its-discontents, et Jason Moore (éd.), *Anthropocene or Capitalocene? Nature, History, and the Crisis of Capitalism* (Oakland: PM Press, 2016).

[4] Le coefficient de Gini, une mesure standard de l'inégalité allant de 0

(égalité parfaite) à 100 (inégalité parfaite), est estimé à juste au-dessus de 50 pour le Brésil (World Bank Development Research Group, « GINI Index (World Bank Estimates) », http://data.worldbank.org/indicator/SI.POV.GINI?locations=BR, page accédée le 21 décembre 2015) et à environ 70 pour le monde dans son entier (Branko Milanovic, « Global Inequality: From Class to Location, from Proletarians to Migrants », *Global Policy* 3 [2012], p. 125–134). Les données sur la faim pour 2015 sont tirées de World Hunger and Poverty Facts and Statistics (http://www.worldhunger.org/). Sur 5 dollars US par jour comme revenu minimum adéquat, voir CNUCED, *Growth and Poverty Eradication: Why Addressing Inequality Matters* (New York: ONU, 2013), http://unctad.org/en/PublicationsLibrary/presspb2013d4_en.pdf. Sur le nombre de gens vivant en dessous de ce seuil, voir « Number of Poor at $5 a Day (PPP) (Millions) - Low & Middle Income », Quandl, page accédée le 21 décembre 2015, https://www.quandl.com/data/WPOV/LMY_SI_POV_NOP5-Number-of-poor-at-5-a-day-PPP-millions-Low-middle-income. Pour la part des richesses des grandes fortunes mondiales, Deborah Hardoon, Ricardo Fuentes-Nieva et Sophia Ayele, *The Economy for the 1%: How Privilege and Power in the Economy Drive Extreme Inequality and How This Can Be Stopped* (Oxford: Oxfam International, 2016), https://www.oxfam.org/en/research/economy-1.

[5] La littérature futurologique récente est pleine de prédictions de crises massives ; voir, entre autres, William Halal et Michael Marien, « Global Megacrisis: A Survey of Four Scenarios on a Pessimism-Optimism Axis », *Journal of Futures Studies* 16, nº2 (décembre 2011), p. 65–84.

[6] Paul Raskin, « World Lines: A Framework for Exploring Global Pathways », *Ecological Economics* 65, nº3 (avril 2008), p. 451–470.

[7] Formulée pour la première fois par le Global Scenario Group (et résumée dans Raskin et alii, *Great Transition*), cette structure de scénarios a été largement utilisée dans des études intégrées futurologiques, et a servi de cadre organisateur pour synthétiser une gamme d'essais de scénarios globaux. Voir Dexter Hunt et alii, « Scenario Archetypes: Converging Rather than Diverging Themes », *Sustainability* 4, nº4 (2012), p. 740–772, http://www.mdpi.com/2071-1050/4/4/740/htm, et Paul Raskin, « Global Scenarios: Background Review for the Millennium Ecosystem Assessment », *Ecosystems* 8 (2005), p. 133–142.

[8] La plupart des modélisations de scénarios futurs reposent sur l'hypothèse implicite d'une persistance des acteurs sociaux conventionnels, ce qui revient à restreindre leur portée narrative à une gamme étroite de scénarios de « business as usual ». Les traités futurologiques libres et la science-fiction se débarrassent de cette vision orthodoxe, souvent via l'introduction d'une technologie de rupture ou meurtrière, d'une civilisation extra-terrestre ou d'une autre forme de deus ex machina, mais ils ne jettent pas pour autant de lumières sur la manière dont des agents sociaux historiques et émergents pourraient façonner le XXIe siècle.

[9] L'essor des entreprises multinationales a été largement documenté. Voir par exemple Peter Dickens, *Global Shift: Mapping the Changing Contours of the World Economy*, 7e éd. (New York: Guilford, 2015), et William Robinson, *Global Capitalism and the Crisis of Humanity* (New York: Cambridge University Press, 2014).

[10] L'expression « planétariser notre our movement » vient de Martin Luther King, Jr., *The Trumpet of Conscience* (Boston: Beacon Press, 2010), p. 66.

[11] Paul Raskin, Christi Electris et Richard Rosen, « The Century Ahead: Searching for Sustainability », *Sustainability* 2, nº 8 (2010), p. 2626–2651, http://www.mdpi.com/2071-1050/2/8/2626, présente les résultats de simulations basées sur des modèles qui démontrent la faisabilité technique de l'atteinte d'objectifs sociaux et environnementaux forts dans le cadre institutionnel de réformes des politiques publiques. Voir aussi R.A. Roehrl, *Sustainable Development Scenarios* for Rio+20 (New York: Nation Unies Départment des affaires économiques et sociales, 2013), ainsi que Mark Jacobson et Mark Delucchi, « Providing All Global Energy with Wind, Water, and Solar Power, Part1: Technologies, *Energy* Resources, Quantities and Areas of Infrastructure, and Materials », Energy Policy 39 (2011), p. 1154–1169.

[12] Ces esquisses sont tirées de la quantification de scénarios globaux développés depuis un quart de siècle. Ancrées dans des données détaillées au niveau de chaque pays, ces simulations sont désagrégées en 11 régions globales et mesurent les tendances démographiques, économiques, sociales, de consommation de ressources et environnementales avec un degré considérable de détail. L'exercice est résumé dans Raskin et alii, « The Century Ahead », et les résultats en sont publiés en ligne à l'adresse : http://www.tellus.org/integrated-scenarios/quantitative-simulations.

[13] Les projections à moyen terme des Nations unies donnent le chiffre de 11,2 milliards d'êtres humains en 2100 (Nation Unies Départment des affaires économiques et sociales, *World Population Prospects: The 2015 Revision, Key Findings & Advance Tables* [New York: ONU, 2015], https://esa.un.org/unpd/wpp/publications/files/key_findings_wpp_2015.pdf), tandis que d'autres projettent une croissance sensiblement moins forte, p. ex. Wolfgang Lutz, William Butz et Samir KC (éds.), *World Population & Human Capital in the Twenty-First Century* (Oxford: Oxford University Press, 2014).

[14] Michael Gerst, Paul Raskin et Johan Rockström, « Contours of a Resilient Global Future », *Sustainability* 6, nº 1 (2014), p. 123–135, http://www.mdpi.com/2071-1050/6/1/123. Cet article associe deux fils de recherche : les scénarios globaux (Raskin et alii, « The Century Ahead ») et l'approche

émergente par les « limites planétaires » (Johan Rockström et alii, « A Safe Operating Space for Humanity », *Nature* 461 [septembre 2009], p. 472–475). Cette synthèse rend plus clair, d'une part, les risques biophysiques des scénarios alternatifs, et d'autre part met en lumière les facteurs sociaux du changement systémique planétaire.

[15] Au cours des récentes décennies, la littérature académique sur la citoyenneté globale s'est étendue au même rythme que la mondialisation elle-même. Par exemple, Derek Heater en propose un tableau majestueux, avec l'idée de « cercles concentriques » d'identité, dans *World Citizenship: Cosmopolitan Thinking and Its Opponents* (Londres: Continuum, 2002). Voir aussi Bart Van Steenbergen (éd.), *The Condition of Citizenship* (Londres: Sage, 1994), ainsi que Nigel Dower et John Williams (éds.), *Global Citizenship: A Critical Introduction* (New York: Routledge, 2002).

[16] Lewis Mumford, Arnold Toynbee, Pierre Teilhard de Chardin et d'autres ont apporté leur passion et leur érudition au projet du milieu du XXe siècle de réimaginer la civilisation. Chacun sur son mode culturel et politique spécifique, ils en appellent tous à une transformation radicale. Même si leur ton apocalyptique peut blesser une oreille contemporaine, ce corpus forme comme une balise dans la quête d'un ordre mondial civilisé.

[17] Thomas Humphrey Marshall, *Citizenship and Social Class* (Cambridge, UK: Cambridge University Press, 1950).

[18] Cette expression appropriée provient du philosophe politique Richard Falk dans ses *Explorations at the Edge of Time: The Prospects for World Order* (Philadelphie: Temple University Press, 1992).

[19] Dans *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (Londres: Verso, 1983), Benedict Anderson inscrit la cristallisation de l'idée nationale dans le cadre de la transition vers la modernité et l'associe aux révolutions dans les sciences et la communication (comme la presse à imprimer). Les États-nations ont remplacé des ordres sociaux anachroniques gouvernés par des chefs prétendant à une légitimité divine, mais ils se trouvent aujourd'hui à leur tour délégitimés, ce qui ouvre de l'espace pour imaginer la communauté de la Terre-pays qui leur succédera.

[20] Sidney Tarrow, *Power in Movement: Social Movements and Contentious Politics* (Cambridge Royaume-Uni: Cambridge University Press, 1998). Tarrow note que ces trois facteurs ont des antécédents dans la littérature classique sur les mouvements sociaux : l'accent mis sur la crise structurelle par Marx, l'accent mis par Lénine sur le leadership d'une avant-garde, et celui de Gramsci sur la culture d'opposition.

[21] John McCarthy, « The Globalization of Social Movement Theory », dans Jackie Smith, Charles Chatfield et Ron Pagnucco (éds.), *Transnational Social

Movements and Global Politics: Solidarity Beyond the State* (Syracuse: Syracuse University Press, 1997), p. 234–259.

[22] L'expression forme le titre de l'éloge facile mais influente de la spontanéité de la base par Paul Hawken (New York: Viking Press, 2007).



REMERCIEMENTS

Mon propre voyage de découverte se serait enlisé il y a déjà longtemps sans la bande extraordinaire de passagers partageant le même état d'esprit que j'ai eu l'immense fortune de rencontrer sur mon chemin. Les vents du changement global nous ont rassemblé par delà les régions et les disciplines, en une diversité qui préfigure la civilisation polychrome que nous imaginons. Ces collègues, camarades et amis chers se comptent par centaines – trop nombreux, hélas, pour les nommer tous individuellement sans faire gonfler ce mince volume. Ils se reconnaîtront : les participants au projet PoleStar depuis 1990 ; le Global Scenario Group (1995-2002) ; les centaines de participants au Great Transition Network depuis 2003 ; les participants aux séminaires de 2014 qui ont aidé à donner sa forme à cet ouvrage ; et, *last but not least*, les partenaires et employés d'hier et d'aujourd'hui du Tellus Institute.

Je tiens tout de même à remercier nommément plusieurs confrères. Feu Gordon Goodman, dans les années 1980, lorsqu'il travaillait (et moi aussi à un degré moindre) sur le rapport *Notre avenir à tous* de la Commission Brundtland, m'a encouragé à regarder au-delà de ses paramètres étroits pour formuler une critique et une vision systémique. Deux autres amis et collaborateurs de toute une vie (et experts en

néologismes !) méritent une mention spéciale. Gilberto Gallopín, penseur systémique s'il en est, a trouvé le terme approprié – la Phase planétaire de la civilisation – pour caractériser notre époque historique singulière. Le chercheur et visionnaire Tariq Banuri, avec le lyrisme qui lui est propre, a inventé le terme d'*Earthland*, ou Terrelande. Comme l'a écrit Shakespeare, « la plume du poète… assigne à ces bulles d'air un lieu dans l'espace et un nom ».

Gilberto et Tariq, ainsi que Pablo Gutman, Al Hammond, Robert Kates et Rob Swart, sont avec moi les co-auteurs de l'ouvrage dont celui-ci est la suite, *Great Transition: The Promise and Lure of the Times Ahead,* qui a trouvé un large public et reste un jalon important sur notre route.

J'exprime ma reconnaissance aux nombreux lecteurs des versions antérieures du manuscrit, et particulièrement à Jonathan Cohn, Steve Kern, Pamela Pezzati et Gus Speth pour leurs corrections pointues et leurs commentaires éclairés.

Si j'ai fait justice à l'histoire de ce voyage, c'est dans une large mesure grâce à ces compagnons - il y faut tout un village global. Inutile de préciser que l'auteur est seul responsable des déficiences éventuelles de l'analyse ou des occlusions de la vision. Un dernier mot pour vous, qui voyagez dans une direction parallèle, avec l'espoir que nos chemins se rencontreront plus loin devant nous, à mesure que la route s'élargira.

◇◇◇◇◇◇◇

A PROPOS DE L'AUTEUR

Paul Raskin est fondateur et président du Tellus Institute, ainsi que directeur et fondateur de la Great Transition Initiative (GTI). Depuis 1976, Tellus a mené des milliers de projets à travers le monde, sous forme d'études, recherche et partenariats. Établie en 2003, la GTI publie une revue en ligne et mobilise un réseau international éminent pour explorer des visions et des stratégies en vue d'un avenir civilisé. En 1995, Dr. Raskin a co-animé le Global Scenario Group, précurseur de la GTI, et a été l'auteur principal de l'influent essai issu de ces travaux, *Great Transition: The Promise and Lure of the Times Ahead* . Dans le cadre de ces efforts, il a mené des recherches pionnière sur l'analyse de scénarios socio-écologiques intégrés, créé des modèles largement utilisés (LEAP, WEAP et PoleStar), servi d'auteur principal à d'importantes évaluations de soutenabilité, et publié de nombreux articles. Plus tôt dans sa carrière, il a enseigné à la State University of New York à Albany et au City College à New York. Dr. Raskin est titulaire d'une thèse en physique théorique de la Columbia University.